MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

MÉMOIRES

PUBLIÉS

PAR LES MEMBRES

DE

L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

DU CAIRE

SOUS LA DIRECTION DE M. E. CHASSINAT

TOME SEPTIÈME



LE CAIRE

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS

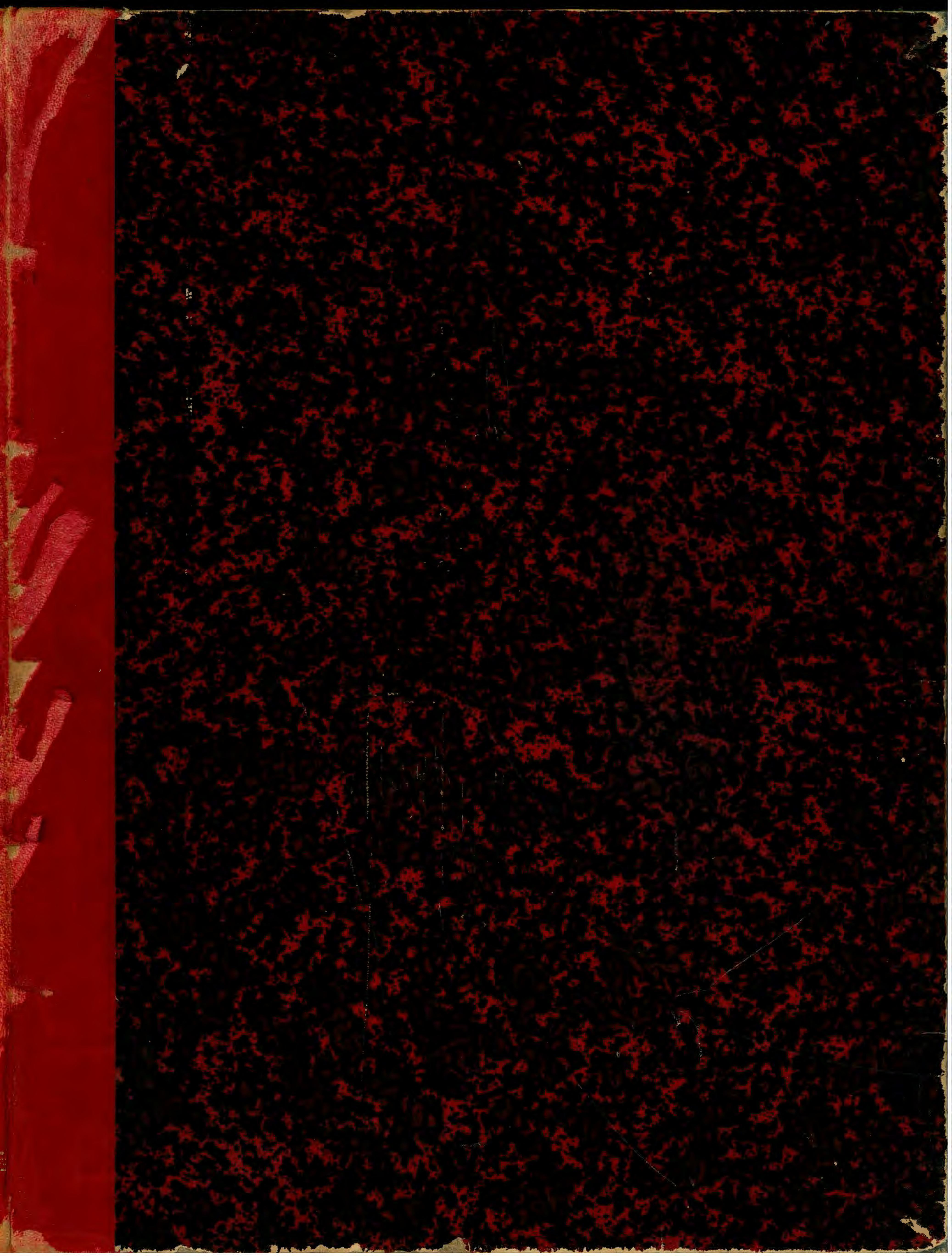
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1902

MÉMOIRES
PUBLIÉS
PAR LES MEMBRES
DE
L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE
DU CAIRE

6-8





MÉMOIRES

PUBLIÉS

PAR LES MEMBRES

DE

L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

DU CAIRE

TOME SEPTIÈME

ÉTUDES

SUR

LA TOPOGRAPHIE DU CAIRE

LA KAL'AT AL KABCH ET LA BIRKAT AL-FÎL

PAR

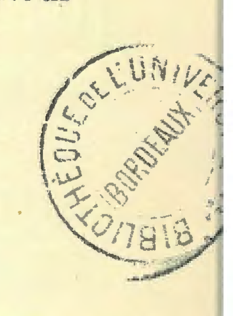
M. GEORGES SALMON

AVERTISSEMENT.

Vingt ans se sont écoulés depuis que les premières études sur la topographie du Caire ont été entreprises. Le fondateur de la *Mission archéologique française*, M. Maspero, avait compris dès le début que, parmi les grands travaux que la science exigeait d'une mission permanente en Égypte, cette œuvre de reconstitution de la Capitale des Fâṭimites et des Mameloûks était une des plus importantes et celle qui exigeait une exécution immédiate si l'on voulait profiter des vestiges que la pioche des démolisseurs avait épargnés.

M. Paul Ravaisse s'attela à cette besogne, guidé par l'historien Maḳrîzî, dont la *Description topographique du Caire* était la mine la plus précieuse pour l'archéologie arabe. Il put ainsi reconstituer le Grand Palais des Khalifes Fâṭimites et les quartiers environnants, c'est-à-dire la partie la plus intéressante de la capitale fâṭimite. Quelques années après, M. Paul Casanova reprit Maḳrîzî et étudia la partie relative à la Citadelle du Caire en identifiant les données de l'écrivain arabe avec les renseignements pris sur le terrain.

C'était toute l'histoire des Ayyoûbites et des Mameloûks que cette Citadelle reconstituée, construite par l'eunuque de Saladin, Ḳarâḳoûch, et permanente jusqu'à nos jours. Une lacune restait à combler : au pied de la Citadelle, dans le vaste espace compris entre le Caire des Fâṭimites et Fosṭâṭ, quelques quartiers s'étalent autour



de la montagne de Yachkour, à l'emplacement de l'ancienne capitale des Ṭoûloûnides, Al-Ḳaṭâï'.

A mon arrivée à l'*Institut français d'archéologie,* lorsque nous eûmes décidé, M. Casanova et moi, de remettre sur le chantier la topographie du Caire, Monsieur Maspero voulut bien attirer mon attention sur ces quartiers de la Ḳal'at al-Kabch et de la Mosquée de Ṭoûloûn dont l'aspect avait peu changé depuis la *Description de l'Égypte,* mais qui menaçaient ruine et à travers lesquels les travaux d'assainissement allaient faire de larges trouées.

La montagne de Yachkour a vu passer et s'éteindre la dynastie des Ṭoûloûnides. Al-Ḳaṭâï' a été la capitale de l'Égypte pendant un demi-siècle. Mais de cette ancienne ville, il ne reste que le souvenir et les indications fournies par les historiens sur ces quartiers sont des plus vagues. Elles n'atteignent quelque précision que dans la troisième période, lorsque les Ayyoûbites commencent à transformer les alentours du mont Yachkour en lieux de plaisance, puis, dans la quatrième, lorsque les Mameloûks édifient de somptueuses demeures à l'emplacement des vastes jardins qui s'étendaient entre Al-Ḳâhirat et la hauteur du Kabch. Mais alors les événements qui se déroulent dans cette partie de la capitale n'ont plus qu'une importance secondaire. L'intérêt historique en est diminué. Parmi les études que l'on a faites ou qui restent à faire sur la topographie du Caire, la nôtre sera certainement la moins intéressante; elle n'est destinée qu'à combler une lacune, à servir de trait d'union entre des travaux de plus grande importance.

Les quartiers que nous étudions occupent d'ailleurs peu de place dans les écrits historiques des Arabes. Maḳrîzî ne parle de ces lieux que pour mémoire et les autres historiens sont muets. Au milieu

de cette pénurie de documents, nous avons beaucoup de peine à démêler le réseau des rues de cette partie du Caire, à en étudier le développement historique et à les identifier avec les voies du plan actuel. Certes, les ressources dont nous disposons sont plus nombreuses et mieux à notre portée que ne l'étaient celles qui ont aidé nos devanciers. Depuis l'époque où MM. Ravaisse et Casanova ont publié leurs études, plusieurs travaux importants pour l'archéologie arabe d'Égypte ont été exécutés. Une partie de l'œuvre de Maḳrîzî est traduite, grâce à MM. Bouriant et Casanova; les inscriptions arabes du Caire ont été relevées, classées et publiées par les soins de M. Max Van Berchem; le *Comité de Conservation des Monuments de l'art arabe* publie un bulletin périodique dont les indications nous sont d'un grand secours; enfin la Direction de la Bibliothèque Khédiviale a fait imprimer les textes arabes de plusieurs manuscrits qui sont conservés dans cet établissement et parmi lesquels le *Kitâb al-Intiṣâr* d'Ibn Douḳmâḳ est le meilleur guide pour la reconstitution topographique de Fosṭâṭ, d'Al-'Askar et d'Al-Ḳaṭâï'.

Mais les indications fournies par ces ouvrages sont confuses et manquent de suite. L'histoire de la Ḳal'at al-Kabch est souvent interrompue; notre plan est entaché de nombreuses lacunes. Pour mener à bien cette reconstitution topographique, il est nécessaire d'adopter une méthode rigoureuse. Nous avons étudié le plan de la région du Caire avant les premiers travaux des Ṭoûloûnides; nous avons suivi pas à pas les étapes de la formation des différents quartiers; nous les avons ensuite examinés dans leur ensemble à diverses époques, procédant aux identifications que les plans modernes nous permettent de faire.

Afin de rendre plus clairs et plus évidents aux lecteurs les résultats

de notre enquête, nous avons voulu lui présenter ce travail de synthèse dans ses phases principales. Nous avons suivi, dans le cours de notre étude, la méthode qui a dirigé nos investigations, espérant que les conclusions en découleraient naturellement. Notre tâche était ardue; nous avons conscience de ne l'avoir qu'imparfaitement accomplie. Les travaux de reconstitution topographique, basés sur des documents aussi peu nombreux et aussi vagues, sont rarement définitifs. Nous verrons plus tard si nos identifications étaient exactes. Nous souhaitons ardemment que nos successeurs relèvent les erreurs qui ne manqueront pas de se glisser dans notre travail. Nous serons assez satisfait si nous avons pu ajouter une pierre à l'édifice que l'érudition française a élevé sur la terre d'Égypte.

Le Caire, le 22 Février 1902.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

LES ṬOÛLOÛNIDES À MIṢR. — AL-ḲAṬÂÏʿ.

Au mois de Ramaḍân de l'an de l'hégire 254, l'Émir Aboû l-ʿAbbâs Aḥmad ibn Ṭoûloûn fut appelé au gouvernement de l'Égypte, après la destitution du gouverneur Arkhoûz ibn Oloûg Ṭarkhân [1].

Le Khalife ʿabbâside Al-Mouʿtamid, en accordant à l'Émir Aḥmad les deux charges — la prière et l'impôt — qui étaient les prérogatives des gouverneurs d'Égypte, ne faisait que ratifier la décision des émirs turcs qui s'étaient depuis longtemps réunis sous son autorité en ʿIrâḳ et en Syrie [2]. Dès son arrivée en

[1] Aḥmad ibn Ṭoûloûn était âgé alors de 34 ans et un jour. Son père Ṭoûloûn était un turc affranchi de Nouḥ, gouverneur de Boukhârâ et du Khorâsân. Noûḥ en fit cadeau au Khalife ʿabbâside Al-Mâmoûn qui le garda à sa cour jusqu'à ce qu'il fut élevé au rang d'émir. Aḥmad naquit, selon les uns, à Bagdâdh, selon les autres, à Sourrâ-Man-Râ (Samarrâ). Plusieurs légendes ont cours parmi les historiens sur la naissance et les premières années d'Aḥmad. Jugé digne par le Khalife Al-Moutawakkil de succéder, à la mort de son père, dans sa charge d'*Amîr as-Sitr*, Aḥmad refusa de tremper dans le meurtre de son successeur Al-Moustaʿîn. En 254 de l'hégire (968 J.C.), Aḥmad ibn Ṭoûloûn fut associé dans le gouvernement de l'Égypte avec Bakbak, chef de la milice turque et Aḥmad ibn Al-Moudabbir, chargé de l'administration financière. Plus tard, Ibn Ṭoûloûn fut gouverneur par intérim, puis confirmé dans son gouvernement. Les principaux événements de la vie d'Ibn Ṭoûloûn sont rapportés en détail dans : Maḳrîzî, *Kitâb al-Khiṭaṭ wa l-Athâr*, éd. Boûlâḳ, I, p. 313 et seq.; Aboû l-Maḥâsin ibn Tagribardî, *An-Noudjoûm az-Zâhirat*, éd. Juynboll et Matthes, II, p. 2 et seq.; Ibn Iyâs, *Târîkh Miṣr*, I, p. 37 et seq.; J. J. Marcel, *Mémoire sur la Mosquée de Toûloûn*, dans la *Description de l'Égypte*, éd. Panckoucke, tome XVIII; Taco Roorda, *Specimen hist. crit. exhibens vitam Amedis Tulonidis*, Leide, 1825; Weil, *Geschichte d. Chalifen*, II, p. 405 et seq.; Eustace K. Corbet, *The life and works of Aḥmad ibn Ṭûlûn*, London, 1891.

[2] Aḥmad ibn Ṭoûloûn s'était signalé en effet par sa bravoure et sa fermeté et s'était imposé plutôt au Khalifat. Les deux charges, la prière et l'impôt, ne furent accordées à l'émir Aḥmad qu'à cinq ans d'intervalle. Sur la division du pouvoir des gouverneurs d'Égypte, cf. Casanova, *Catalogue des pièces de verre de la collection Fouquet*, dans les *Mémoires de la Mission archéologique française*, tome VI, p. 343.

Égypte, le fondateur de la dynastie ṭoûloûnide eut à lutter contre beaucoup d'adversaires et à réprimer plusieurs révoltes.

Bogâ Al-Aṣfar tint la campagne entre Alexandrie et Barḳat et se vit repousser jusqu'en Tripolitaine. Ibn Aṣ-Ṣoûfy Al-ʿAlawy recruta des partisans dans la Haute-Égypte et engagea une lutte sérieuse contre le nouveau gouverneur qui se vit obligé, après l'avoir battu à Akhmîm, de le poursuivre jusqu'aux Oasis du désert de Lybie. ʿIsa ibn Ach-Chaîkh enfin essaya vainement de lever l'étendard de la révolte [1].

En peu de temps l'Égypte fut entièrement pacifiée et Al-Mouʿtamid ajouta encore aux honneurs dont il avait comblé l'Émir Aḥmad en lui accordant, en 259, le droit de percevoir le *Kharâdj* et le gouvernement des marches syriennes, ولاية الثغور الشامية [2]. Dès lors, son pouvoir se trouvant établi sur des bases solides et incontestées, Aḥmad ibn Ṭoûloûn commença les grands travaux qui devaient illustrer son époque.

A son arrivée en Égypte, Aḥmad ibn Ṭoûloûn était descendu, comme tous les gouverneurs, ses prédécesseurs, au Palais de l'Émirat, situé dans le quartier d'Al-ʿAskar, aux portes de Fosṭâṭ. Si Fosṭâṭ était en fait la capitale de l'Égypte, le siège du gouvernement était dans ce faubourg d'Al-ʿAskar, depuis l'époque où les deux généraux Ṣâliḥ ibn ʿAlî ibn ʿAbd Allah ibn ʿAbbâs et Aboû ʿAoûn ʿAbd al Malik ibn Yazîd, poursuivant le dernier Khalife ʿoumayyade Marwân ibn Mouḥammad Al-Djaʿdy (الجعدى) en 133 de l'hégire, avaient campé en cet endroit et décidé d'y fonder une ville [3].

Les armées des deux généraux s'étaient arrêtées dans une grande plaine dominée par le Djabal Yachkour et que l'on appelait alors l'Extrême Ḥamrâ, *Al-Ḥamrâ Al-Ḳaṣwa*. Il y avait en effet trois quartiers de ce nom au nord de Fosṭâṭ Miṣr.

La première Ḥamrâ, *Al-Ḥamrâ Al-Oûla*, s'étendait le long du Nil, au nord de Fosṭâṭ, et comprenait le Soûḳ Wardân; elle se continuait par la Ḥamrâ centrale,

[1] Aboû l-Maḥâsin, II, p. 7.

[2] Le titre de gouverneur des Marches Syriennes lui donnait la suzeraineté sur Damas. Le *Kharâdj* était dirigé avant lui par Ibn Al-Moudabbir, homme astucieux qui chercha à ruiner le crédit d'Ibn Ṭoûloûn auprès du Khalife et se vit déjouer dans ses desseins. Cf. Maḳrîzî, I, p. 314-315 et Aboû l-Maḥâsin, II, p. 7-8.

[3] Marwân, surnommé « l'âne » — *al-Ḥimâr* — fut mis à mort au village de Boûṣîr, au Fayyoûm. Ṣâliḥ et Aboû-ʿAoûn furent tour à tour gouverneurs à deux reprises différentes de 133 à 137 de l'hégire (750-754 J.C.). Cf. Aboû l-Maḥâsin, I, p. 359; Maḳrîzî, I, p. 304; Quatremère, *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte*, II, p. 452; Stanley Lane-Poole, *A History of Egypt in the Middle Ages*, qui donne un tableau des gouverneurs d'Égypte, p. 45 et seq.

Al-Ḥamrâ Al-Ousṭa, qui reliait la première Ḥamrâ à l'extrême Ḥamrâ et s'étendait sur le quartier appelé plus tard Al-Kabârat, sur le bord du Nil. L'extrême Ḥamrâ, la plus septentrionale des trois, s'étendait au nord jusqu'aux Ponts des Lions; elle était limitée à l'est par la montagne de Yachkour [1].

L'extrême Ḥamrâ était à l'origine, d'après l'opinion ordinairement admise, l'emplacement qu'avaient choisi pour y camper, puis pour y construire des habitations, les tribus des Banoû l-Azraḳ, des Banoû Roûbîl et des Banoû Yachkour ibn Djazîlat [2]. Ces tribus ayant émigré, la plaine était restée déserte jusqu'au moment où les armées de Ṣâliḥ et d'Aboû ʿAoûn y avaient établi leurs campements. Ces deux généraux commandèrent à leurs compagnons de construire des habitations sur cette plaine qui fut dès lors appelée Al-ʿAskar [3] — le camp, l'armée — et qui devint le siège de l'Émirat jusqu'au temps d'Aḥmad ibn Ṭoûloûn.

Au centre d'Al-ʿAskar, Ṣâliḥ avait construit un palais de l'Émirat, *Dâr al-Imârat*, qui fut dans la suite la résidence des gouverneurs, bien que, peu de temps après, en 146, le Khalife ʾabbâside Aboû Djaʿfar Al-Manṣoûr, eût écrit au gouverneur Yazîd ibn Ḥâtim de transporter sa résidence d'Al-ʿAskar à Fosṭâṭ et d'établir le *Diwân* dans les églises du *Ḳaṣr ach-Chamʿ* [4] et qu'en 165, Ibrahîm ibn Ṣâliḥ ibn ʿAlî, gouverneur pour Al-Mahdî, eût faire construire une résidence superbe dans un autre quartier d'Al-ʿAskar, appelé *Al-Mauḳif* (la station) [5].

En 169, le gouverneur Al-Faḍl ibn Ṣâliḥ ibn ʿAlî avait commencé la fondation

[1] Cf. Maḳrîzî, I, p. 304; Quatremère, *loc. cit.*; Aboû-Ṣâliḥ, *The Churches and Monasteries of Egypt*, traduction Evetts et Butler, p. 108 et seq. (sur les trois Ḥamrâs).

[2] Ces tribus paraissent avoir été parmi les premières qui s'installèrent en Égypte lors de la conquête, bien que Maḳrîzî, dans le mémoire spécial qu'il a consacré aux tribus arabes d'Égypte n'en parle pas. Cf. Quatremère, *Mémoires sur l'Égypte*, II, p. 190 et seq.

Les Banoû Yachkour étaient une subdivision de Djazîlat ou Djadîlat, fraction de la grande tribu de Lakhm. Cf. Maḳrîzî, I p. 125 et Bouriant, *Description topographique et historique de l'Égypte* de Maḳrîzî, dans les *Mémoires de la Mission archéologique française*, tome XVII, p. 361.

[3] Les généraux désignaient souvent de ce nom les cités militaires qu'ils fondaient et qui n'étaient à l'origine que des camps. Le Khalife Al-Mahdî, revenant de l'expédition de Rayy en Perse, campa à Bagdâdh sur la rive du Tigre opposée à la ville et y fonda une ville qui prit le nom d'Al-ʿAskar. Le géographe Yâḳoût donne une liste de villes portant ce nom (*Mouʿdjam al-Bouldân*, III, p. 276-277). Sur le nom d'Al-ʿAskar, cf. aussi les hypothèses de E. Amélineau, *La Géographie de l'Égypte à l'époque Copte*, p. 543 et de Casanova, *Les noms coptes du Caire et localités voisines* dans le *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, tome I, p. 190.

[4] Cf. Maḳrîzî, I, p. 307. Le Ḳaṣr ach-Chamʿ était l'ancienne forteresse romaine de Babylone qui servait de refuge aux Coptes à Fosṭâṭ. Cf. Amélineau, *op. cit.*, p. 549 et seq. et Casanova, *Les Noms coptes du Caire, etc.*, p. 142 et seq.

[5] Ce quartier, sur lequel Maḳrîzî ne nous donne que de très vagues renseignements, semble avoir été situé entre Fosṭâṭ et Al-ʿAskar, près du Kôm Al-Djâriḥ. Cf. Maḳrîzî, I, p. 346.

d'une grande Mosquée, qui fut appelée *Djâmi' Al 'Askar,* et qui était contiguë au Palais de l'Émirat, puisque Makrîzî dit que cet édifice avait une porte donnant sur la Mosquée; les gouverneurs s'y rendaient à pied. Cette Mosquée fut appelée plus tard *Djâmi' Sâḥil al-Gallat* [1] — Mosquée du Port des Grains; elle est disparue aujourd'hui.

La cité militaire d'Al-'Askar s'étendait donc le long du Nil, dont le cours, à cette époque, était beaucoup plus à l'est que de nos jours [2]. Le fleuve recouvrait les quartiers qui furent appelés plus tard Maouradat al-Ḥoulafâ et Mounchât al-Mahrâny; il passait au pied d'une éminence sur laquelle se dressait la Mosquée de 'Amroû, à Fostât, et recevait le *Khalîdj* ou canal du Prince des Croyants, aux Ponts des Lions — *Kanâṭir as-Sibâ'*. Les limites d'Al-'Askar sont faciles à établir, si l'on tient compte du passage de Makrîzî qui place la Mosquée d'Al-'Askar et le Palais de l'Émirat entre la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn et l'éminence appelée *Kôm al-Djâriḥ*. Ce *kôm* formait, avec le mur du cimetière de Ḳarâfat, la limite orientale d'Al-'Askar; le pont de la digue — *Kanṭarat as-Sadd* — les ponts des lions, *Kanâṭir as-Sibâ'* — et la Ḥadrat Ibn Ḳamîḥat le limitaient au nord-ouest [3].

Comme nous l'avons vu, la première résidence d'Aḥmad ibn Ṭoûloûn fut le palais de l'Émirat d'Al-'Askar. Mais l'exiguïté de cette demeure et la nécessité de loger le nombreux personnel attaché à son service obligèrent bientôt l'Émir Aḥmad à chercher une autre résidence. C'est alors qu'il jeta ses regards vers le pied du Moḳaṭṭam. Un ancien cimetière chrétien et juif s'étendait dans la plaine, au pied de la montagne; Aḥmad ibn Ṭoûloûn donna l'ordre de le détruire et d'y tracer les limites de la nouvelle ville. Il choisit, pour y élever son château, cet espace abrité qui fut plus tard l'hippodrome du sultan — *Al-Maïdân as-Soulṭâny* — au pied d'une terrasse où s'élevait alors la *Koubbat al-Hawâ* (Pavillon du Bel-Air) et où Ṣalâḥ ad-Dîn devait plus tard fonder la Citadelle de la montagne [4].

Devant le château s'étendait une vaste plaine qui rejoignait le mont Yachkour; Aḥmad ibn Ṭoûloûn la convertit en hippodrome — *maïdân* — pour jouer à la paume. Dans la suite, le château lui-même reçut le nom de *maïdân*. Ces constructions doivent être rapportées à l'année 259.

[1] Maḳrîzî, I, p. 304; QUATREMÈRE, *Op. cit.*, II, p. 453.

[2] Sur les déplacements du Nil, cf. RAVAISSE, *Essai sur l'histoire et la topographie du Caire* dans les *Mémoires de la Mission archéologique française*, tome I, p. 415 et CASANOVA, *Histoire et description de la Citadelle du Caire*, dans la même série, tome VI, pl. III.

[3] Maḳrîzî, I, p. 304 et seq.

[4] Maḳrîzî, I, p. 313; Aboû l-Maḥâsin, II, p. 14; Ibn Doukmâḳ, *Kitâb al-Intiṣâr*, éd. Boûlâḳ, IV, p. 121.

Après avoir délimité l'emplacement de son palais, l'Émir Aḥmad recommanda à ses officiers et à tous ceux qui étaient à son service de se partager les terrains environnants. Un grand nombre d'habitations couvrirent en peu de temps la plaine et rejoignirent celles de Fosṭâṭ. Chacun de ces fiefs militaires reçut le nom de son propriétaire ou de la fraction de l'armée qui l'habitait et le quartier lui-même prit le nom d'*Al-Ḳaṭâï'* — les fiefs militaires — nom qui lui resta jusqu'à une époque assez récente [1].

Les auteurs arabes prétendent que la superficie de Madînat al-Ḳaṭâï' était de un mille sur un mille. Mais ces dimensions ne répondent pas au tracé qu'ils nous donnent des limites de la nouvelle ville. La limite septentrionale, représentant la longueur du quadrilatère, suivait une ligne allant de la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn ou de la *Ḥadrat Ibn Ḳamîḥat* à la *Koubbat al-Hawâ* où s'éleva plus tard la Citadelle, en passant par les *Koubaïbât*. Maḳrîzî dit en effet : « Quant au *Soûḳ al-Djâmi'*, au sud de la Mosquée (d'Ibn Ṭoûloûn), et ce qui est derrière jusqu'au Machhad an-Nafîsy, aux Ḳoubaïbât et à la Roumaïlat, au-dessous de la Citadelle, c'était aussi des Ḳaṭâï'... » [2]. La largeur du quadrilatère était formée par une ligne allant de la Roumaïlat, sous la Citadelle, au lieu dit *Al-Arḍ aṣ-Ṣoufrâ* (la terre jaune) près du *Machhad de Zaïn Al 'Âbidîn*. A partir de ce *machhad* commençait Al-'Askar. Ibn Doukmâḳ nous dit de son côté [3] que la limite occidentale des Ḳaṭâï' allait de la *Ḳaïsâryyat* de Badr al-Khafîfy, contiguë au Palais de l'Émirat que nous étudierons plus loin, jusqu'à la porte de la ville de Fosṭâṭ. A l'intérieur de ces limites furent englobés les tombeaux des juifs et des chrétiens qui s'étendaient au pied du Moḳaṭṭam, le tombeau de Mouzâḥim ibn Khakân, le marché aux bestiaux de Fosṭâṭ — *Soûḳ al-Ḥaïwân* — près de la rue *Darb al-Kandoû;* les citernes de Moûnis et la mosquée de l'Autruche — *Masdjid an-Niḳniḳ*, مسجد النقنق — formaient l'extrémité méridionale d'Al-Ḳaṭâï'.

La nouvelle ville se peupla rapidement et le nombre des mosquées, des bains et des marchés devint considérable. Maḳrîzî et Ibn Doukmâḳ [4] nous donnent une liste incomplète des fiefs qui avaient été distribués aux fractions de l'armée

[1] A l'époque de Maḳrîzî, tandis que le nom d'Al-'Askar n'était plus employé, celui de Ḳaṭâï' était cité couramment.

Il existait encore il y a peu de temps une rue portant le nom de Ḳaṭâï' aux environs de la place Roumaïlat.

[2] و اما سوق الجامع من قبليه و ما وراء ذلك الى المشهد النفيسى و الى القبيبات والرميلة تحت القلعة فانما هو من القطائع, Maḳrîzî, I, p. 305.

[3] Ibn Doukmâḳ, IV, p. 121.

[4] Ibn Doukmâḳ, IV, p. 121; Maḳrîzî, I, p. 313; Aboû l-Maḥâsin, II, p. 14, 15, 16.

toûloûnide ou aux serviteurs du prince. Il y avait le fief des *Farrâchîn* (valets de chambre), celui des *Soudanais*, celui des *Nubiens*, celui des Grecs (*Roûm*), etc. Parmi les marchés les plus importants, Maḳrîzî cite celui des essayeurs de monnaies — *Soûḳ al-ʿAyyârîn* — celui des parfumeurs (*ʿattârîn*), celui des marchands d'habits (*bazzâzîn*), celui des marchands de pois (*fâmyîn*), ceux des bouchers (*djazzârîn*), des marchands de légumes (*baḳḳâlîn*), des rôtisseurs (*chawwâyîn*), des changeurs (*ṣayârif*), des boulangers (*khabbâzîn*), etc.

Mais les seuls édifices sur lesquels nous ayons quelques renseignements précis sont les constructions d'Aḥmad ibn Ṭoûloûn, le *Ḳaṣr* (château) et le *maïdân* (hippodrome).

Maḳrîzî nous en a laissé la description suivante :

« Ibn Ṭoûloûn bâtit son château — *Ḳaṣr* — l'élargit, l'embellit et y établit une grande place sur laquelle on jouait au mail; le château tout entier fut alors appelé *Al-Maïdân* et quiconque voulait sortir, petit ou grand, lorsqu'on lui demandait où il allait, répondait invariablement : au *maïdân*. Il y fit des portes connues chacune sous un nom différent. Il y avait :

La Porte de l'Hippodrome — *Bâb al-Maïdân*, باب الميدان — par laquelle entrait et sortait la majeure partie des troupes;

La Porte des Raquettes — *Bâb aṣ-Ṣawâlidjat*, باب الصوالجة;

La Porte des Notables — *Bâb al-Khâṣṣat*, باب الخاصّة — par laquelle n'entraient que les officiers particuliers d'Ibn Ṭoûloûn;

La Porte de la Montagne — *Bâb al-Djabal*, باب الجبل — appelée ainsi parce qu'elle était contiguë au Mont Moḳaṭṭam;

La Porte du Ḥarem — *Bâb al-Ḥaram*, باب الحرم — réservée exclusivement au passage des eunuques et des femmes;

La Porte d'Ad-Darmoûn — *Bâb ad-Darmoûn*, باب الدرمون — gardée par un chambellan noir appelé Darmoûn, de taille gigantesque, qui avait la juridiction des délits commis par les pages noirs seulement;

La Porte de Daʿnâdj — *Bâb Daʿnâdj*, باب دعناج — gardée par un chambellan de ce nom;

La Porte de Sâdj — *Bâb as-Sâdj*, باب الساج — construite en bois de *Sâdj*;

La Porte de la Prière — *Bâb aṣ-Ṣalât*, باب الصلوة — donnant sur la Grande Rue, *chârïʿ al-aʿḍham*, qui conduisait à la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn; on l'appelait encore la Porte des Lions, *Bâb as-Sibâʿ*, باب السباع, parce qu'elle était surmontée de deux lions de plâtre.

« Le chemin par lequel sortait Ibn Ṭoûloûn et par lequel il montait jusqu'au

Ḳaṣr était une large voie; il y fit bâtir en travers une muraille percée de trois portes de la plus grande dimension, placées l'une à côté de l'autre.

« Lorsqu'Ibn Ṭoûloûn se mettait en route, il était accompagné de soldats qui passaient en bon ordre de bataille. Ibn Ṭoûloûn sortait ensuite, seul, par la plus grande des trois portes. Ces portes n'étaient ouvertes à la fois que le jour de la Fête (ioûm al-ʿId), le jour de la revue et le jour de la distribution d'aumônes. Les autres jours, on ne les ouvrait que séparément à des heures fixées. Le château avait une tribune — *madjlis* — où se plaçait Ibn Ṭoûloûn les jours de revue ou de distribution d'aumônes, afin de regarder quiconque entrait et sortait. Les gens entraient par la Porte des Raquettes et sortaient par la Porte des Lions. Sur cette dernière porte était une tribune du haut de laquelle Ibn Ṭoûloûn voyait les *Ḳaṭâïʿ* et où il se plaçait le jour de la Fête, regardant les mouvements des pages, leurs préparatifs et leur manière d'agir dans leurs achats; lorsqu'il s'apercevait que l'un d'eux manquait de quelque chose, il lui donnait de quoi améliorer sa situation. De ce *madjlis* on apercevait le Nil, la porte de la ville de Fosṭâṭ et ses environs, ce qui formait un panorama magnifique. [1] »

Khomâroûyat, fils et successeur d'Aḥmad ibn Ṭoûloûn, s'installa, à la mort de

و بنى ابن طولون قصره و وسعه و حسنه وجعل له ميدانا كبيرا يضرب فيه بالصولجة فسمى القصر (1)
كله الميدان وكان كل من أراد الخروج من صغير وكبير اذا سئل عن ذهابه يقول الى الميدان و عمل للميدان
ابوابا لكل باب اسم و هى باب الميدان و منه كان يدخل و يخرج معظم الجيش و باب الصولجة و باب الخاصة
ولا يدخل منه الا خاصة ابن طولون و باب الجبل لانه مما يلى جبل المقطم وباب الحرم ولا يدخل منه الا خادم
خصىّ او حرمة و باب الدرمون لانه كان يجلس عنده حاجب اسود عظيم الخلقة يتقلد جنايات الغلمان
السودان الرجالة فقط يقال له الدرمون و باب دعناج لانه كان يجلس عنده حاجب يقال له دعناج و باب
الساج لانه عمل من خشب الساج وباب الصلاة لانه كان فى الشارع الاعظم ومنه يتوصل الى جامع ابن طولون
و عرف هذا الباب ايضا بباب السباع لانه كان عليه صورة سبعين من جبس وكان الطريق الذى يخرج منه
ابن طولون وهو الذى يخرج منه الى القصر طريقا واسعا فقطعه بحائط وعمل فيه ثلاثة ابواب كاكبر ما يكون
من الابواب وكانت متصلة بعضها ببعض واحدا بجانب الآخر وكان ابن طولون اذا ركب يخرج معه عسكر
متكاثف للخروج على ترتيب حسن بغير زحمة ثم يخرج ابن طولون من الباب الاوسط من الابواب الثلاثة بمفردة
من غير أن يختلط به احد من الناس وكانت الابواب المذكورة تفتح كلها فى يوم العيد أو يوم عرض الجيش
او يوم صدقة وما عدا هذه الايام لا تفتح الا بترتيب فى اوقات معروفة وكان القصر له مجلس يشرف منه ابن
طولون يوم العرض ويوم الصدقة لينظر من اعلاه من يدخل و يخرج وكان الناس يدخلون من باب الصولجة
و يخرجون من باب السباع وكان على باب السباع مجلس يشرف منه ابن طولون ليلة العيد على القطائع

son père, dans le palais d'Al-Maïdân et y opéra de grandes transformations. C'est ainsi qu'il transforma l'hippodrome en un parc immense où il planta toutes espèces d'arbres et de fleurs. Maḳrîzî nous a laissé une description enthousiaste de cet éden [1] où, au moyen d'un ingénieux système d'irrigation, on cultivait des palmiers, des roses, des safrans, des basilics, des nénuphars, des giroflées et autres plantes odoriférantes. Les arbres fruitiers n'avaient pas été oubliés et une volière, placée au milieu du jardin, renfermait un grand nombre d'oiseaux rares. Dans le palais, on trouvait aussi une grande ménagerie où l'Émir renfermait des lions qu'il entretenait avec beaucoup de soin. Mais rien n'égalait en magnificence un pavillon que fit Khomâroûyat sous le nom de Maison d'Or — *Baït adh-Dhahab* — et qui était ornée de statues représentant le prince et ses femmes.

Les historiens de l'Égypte nous font aussi des descriptions probablement exagérées de ce bassin situé devant le palais, la *Birkat az-Zaïbaḳ* [2], rempli de vif-argent, où Khomâroûyat, pour guérir de l'insomnie, faisait placer sa couche sur un radeau de peau gonflée d'air et qui lançait, sous les rayons de la lune, des reflets étranges et enchanteurs. Maḳrîzî dit que, longtemps après la destruction du palais, le peuple allait creuser le lit du bassin pour y recueillir des restes de vif-argent. Enfin, pour remplacer l'hippodrome de son père, qu'il avait converti en parc, Khomâroûyat en créa un autre encore plus vaste. Maḳrîzî ne nous dit pas où il était situé; peut-être est-ce celui que nous trouverons plus loin devant le Palais de l'Émirat, sur le mont Yachkour.

Ces constructions gigantesques ne survécurent pas à la chute des Ṭoûloûnides. A quelle époque le palais d'Ibn Ṭoûloûn fut-il définitivement ruiné? Il semblerait, d'après les récits des historiens, que le palais aurait été détruit à l'arrivée des armées ʿabbâsides. « J'ai vu dans certaine chronique, dit Ibn Doukmâḳ, que l'Imâm Al-Mouʿtaḍid-billah l'ʿAbbâside ordonna de démolir Madînat al-Ḳaṭâiʿ, par haine contre Aḥmad ibn Ṭoûloûn, en 292, après la chute de la dynastie

ليرى حركات الغلمان وتأهبهم و تصرّفهم فى حوايجهم فاذا رأى فى حال احد منهم نقصا او خللا امر له بما يتسع به ويزيد فى تجمله وكان يشرف منه ايضا على البحر وعلى باب مدينة الفسطاط وما يلى ذلك فكان منتزها حسنا. Maḳrîzî, I, p. 315.

Une traduction très libre de ce texte a été publiée par Quatremère, *Mémoires sur l'Égypte*, II, p. 461 et seq.

[1] Maḳrîzî, I, p. 316 et seq.; traduit par Quatremère, *Op. cit.*, p. 463 et seq.

[2] Maḳrîzî, I, p. 317; Ibn Doukmâḳ, IV, p. 122.

ṭoûloûnide. Mouḥammad ibn Soulaïmân fut chargé de la ruiner [1] ». Et plus loin : « Mouḥammad ibn Soulaïmân al-Kâtib marcha avec des soldats, pour le compte d'Al-Mouktafy, de l'ʿIrâḳ jusqu'à Miṣr, où il arriva en l'an 292. Les Ṭoûloûnides avaient mis à leur tête Rabîaʿ ibn Aḥmad ibn Ṭoûloûn; alors Rabîaʿ livra le gouvernement à Mouḥammad ibn Soulaïmân qui prit possession de la ville et ruina les demeures des Ṭoûloûnides. On commença par détruire le *maïdân* jusqu'à ce que les fondations en furent arrachées et que son emplacement fut labouré; il n'en reste plus de trace et la dévastation s'en est emparée. Ce Mouḥammad ibn Soulaïmân avait été secrétaire de Badr al-Khafîfy, ensuite il le fut pour Loûloû, page d'Aḥmad ibn Ṭoûloûn, puis il passa en ʿIrâḳ [2] ».

Maḳrîzî dit quelque part que Khomâroûyat avait fait construire un *harem* pour loger les épouses de son père et que cet édifice était si vaste qu'après la chute des Ṭoûloûnides, chaque appartement fut assez grand pour loger un général du plus haut rang, ce qui nous fait croire que la destruction du *maïdân* ne fut pas immédiate. D'autre part, Ibn Doukmâḳ dit en parlant de la Porte des Lions, vis-à-vis de la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn, qu'elle était encore debout de son temps. Mais il constate la disparition du château en ces termes : « Ibn Saʿîd dit dans le *Mogrib* : Certain des connaisseurs de cette affaire m'a rapporté cela, et il ne reste maintenant à Madînat al-Ḳaṭâiʿ d'autre trace que la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn et, autour d'elle, des constructions nombreuses sans mur d'enceinte pour les entourer [3] ».

Nous ne connaissons qu'approximativement l'emplacement du château d'Ibn Ṭoûloûn. Nous ne pouvons tirer aucun indice de la description que nous en

[1] و رأيت فى بعض التواريخ ان الامام المعتضد بالله العبّاسى أمر بهدمها حنقا على احمد بن طولون فى سنة اثنتين و تسعين ومائتين بعد انقضاء دولة آل طولون وكان متولى تخريبها محمد بن سليمان الكاتب الخ. Ibn Doukmâḳ, IV, p. 121 et 122.

[2] وذكر ابن جلب راغب فى تاريخه ان كافور الاخشيدى عمر له دارا عند جامع ابن طولون بعد الثلثمائة وقيل سار محمد بن سليمان الكاتب بالعساكر من جهة المكتفى من العراق الى مصر فوصلها فى سنة اثنتين و تسعين و مائتين و قد ولى الطولونية عليهم ربيعة بن احمد بن طولون فسلم ربيعة الى محمد بن سليمان الولاية فملك البلد وخرب منازل آل طولون وابتدأ فى هدم الميدان حتى قلع أساسه وحرث موضعه فلم يبق له أثر واستولى الخراب عليه وقد كان محمد بن سليمان هذا كاتب بدر الخفيفى ثم كتب للؤلؤ غلام احمد بن طولون ثم صار الى العراق. Ibn Doukmâḳ, IV, p. 122.

[3] قال ابن سعيد فى المغرب أخبرني بذلك بعض العارفين بهذا الشان و لم يبق الآن لمدينة القطائع أثر غير جامع ابن طولون و حوله الان مبانى كثيرة من غير سور يدور عليها. Ibn Doukmâḳ, IV, p. 121.

donnent les auteurs. Nous savons seulement que la Porte de la Montagne donnait sur le Mokaṭṭam; le palais était effectivement adossé à la montagne, sous la hauteur où se dressait la Koubbat al-Hawâ. La Porte de l'Hippodrome, située devant le palais, donnait sur le Maïdân; c'était la porte principale. Mais lorsqu'Aḥmad ibn Ṭoûloûn se rendait à la Mosquée sur le Djabal Yachkour, il sortait par la Porte de la Prière ou des Lions, suivait la Grande Rue — *Châri' al-A'ḍham* — et arrivait au Palais de l'Émirat où il renouvelait ses ablutions avant d'aller prier. Peut-être y a-t-il quelque rapport entre cette porte des Lions et la rue des Lions — *Darb as-Sibâ'*, درب السباع — qui allait des Ḳaṭâï' au Palais de l'Émirat, près de l'Ancien Oratoire — *Mouṣalla al-Kadîm*, مصلى القديم.

Les historiens arabes s'accordent à situer le palais des Ṭoûloûnides, dont les dimensions étaient de un mille sur un mille, comme Madînat al-Ḳaṭâï', à l'emplacement où se trouva plus tard l'hippodrome des Mameloûks, *al-Maïdân*, sous la Citadelle, emplacement appelé encore Ar-Roumaïlat, nom qu'il a conservé jusqu'à nos jours. « Sous la Ḳoubbat al-Hawâ, dit Maḳrîzî, était situé le château d'Ibn Ṭoûloûn. L'emplacement de ce château était le *maïdân as-Soulṭâny* sous la Citadelle et la Roumaïlat qui est sous la Citadelle est l'endroit du marché aux chevaux, aux ânes, et aux chameaux; il était planté en jardin et le maïdân l'avoisinait à l'endroit connu aujourd'hui sous le nom d'*al-Ḳoubaïbât* (les petits pavillons). Or, le *maïdân* tenait dans ce qui séparait le Château et la Mosquée commencée par Aḥmad ibn Ṭoûloûn [1] ».

Il nous est facile actuellement de situer ce maïdân puisque nous retrouvons le *Khaṭṭ-al-Ḳoubaïbât* dans la voie qui fait suite au *Khaṭṭ* du Kabch et de la Mosquée ṭoûloûnide.

Lorsque les constructions des Ṭoûloûnides furent ruinées, leur emplacement continua longtemps à être planté en jardins. A l'époque de Maḳrîzî, on en remarquait encore plusieurs que nous aurons occasion de citer au cours de notre étude et parmi lesquels se trouvait celui du Vizir Ibn Al-Magraby, se continuant jusqu'au Machhad de SittiNafîsat.

Les Ḳaṭâï' subsistèrent plus longtemps. La décadence de cette cité ne date que de la fondation d'Al-Ḳâhirat, lorsque le centre de population se déplaça vers le nord. La destruction définitive de ces quartiers date de la grande famine du règne d'Al-Moustanṣir-billah. Le Vizir Badr al-Djamâly, à son arrivée en Égypte peu de temps après, s'aperçut que les habitants s'emparaient des matériaux qu'ils trouvaient dans les ruines d'Al-Ḳaṭâï' pour bâtir des maisons au Caire. Ces dévastations furent la cause de la proclamation d'Al-Mâmoûn Al-Baṭâïḥy, Vizir du Khalife Al-Âmir, prescrivant aux propriétaires de terrains à Al-'Askar et à Al-Ḳaṭâï' de les rebâtir à leurs frais ou de les louer, dans un délai déterminé, sous peine d'en être dépossédés [1].

La partie la plus septentrionale de ces deux quartiers commença alors à se repeupler, mais elle fut arrêtée dans son développement par l'incendie de Fosṭâṭ par le Vizir Châwir, incendie qui y fit de grands ravages; il fallut que le siège du gouvernement fût transféré à la Citadelle, sous les Ayyoûbites et les Mameloûks, pour que fût rendue à la région nord d'Al-Ḳaṭâï' son ancienne prospérité.

[1] و تحت قبة الهواء قصر ابن طولون وموضع هذا القصر الميدان السلطاني تحت القلعة والرميلة التى تحت القلعة مكان سوق للخيل والحمير والجمال كانت بستانا و يجاورها الميدان فى الموضع الذي يعرف اليوم بالقبيبات فيصير الميدان فيما بين القصر والجامع الذي انشاه احمد بن طولون والخ. Maḳrîzî, I, p. 313.

[1] Maḳrîzî, I, p. 305.

CHAPITRE II.

LE DJABAL YACHKOUR

ET LA

MOSQUÉE D'IBN ṬOÛLOÛN.

Le Djabal Yachkour est cette haute colline qui s'élève entre Al-Ḳâhirat et Fosṭâṭ Miṣr. D'après Al-Ḳoḍâʿî, ce nom de Yachkour lui vient d'une petite tribu arabe qui dressa ses tentes sur cette colline lors de la conquête musulmane, Yachkour ibn Djazîlat ou Djadîlat, fraction de la grande tribu de Lakhm. Selon une autre tradition, rapportée par Ibn Douḳmâḳ, Yachkour était le nom d'un ascète qui vivait sur la montagne et dont l'habitation fut enclavée par Aḥmad dans l'enceinte de sa nouvelle Mosquée [1].

Un renom de sainteté était attaché au Djabal Yachkour. La tradition populaire disait que Moïse s'était entretenu avec Dieu sur son sommet et l'avait contemplé face à face. On disait aussi qu'Aaron s'y était voué au culte du Seigneur et que son tombeau s'y trouvait [2]. Aussi cet endroit avait-il la réputation d'exaucer les vœux que l'on y venait formuler de très loin. Cette croyance en une bénédiction spéciale accordée à ceux qui priaient sur cette colline ne fut pas étrangère à la décision d'Aḥmad ibn Ṭoûloûn d'y construire une Grande Mosquée. La Mosquée Djâmiʿ d'Al-ʿAskar était d'ailleurs trop étroite pour contenir la foule des fidèles qui s'y pressaient lorsque l'Émir Ṭoûloûnide s'y rendait le vendredi, accompagné de ses officiers et des personnages de sa suite.

D'après Maḳrîzî, la construction de la mosquée, commencée en 263, après la fondation d'Al-Ḳaṭâïʿ, fut terminée en 265. D'autres auteurs, et parmi eux Aboû l-Maḥâsin ibn Tagribardî et Ibn Douḳmâḳ, font remonter les premiers travaux à l'an 259. La date de l'achèvement est confirmée d'ailleurs par l'inscription commémorative dont nous parlerons plus loin.

D'après la majorité des écrivains musulmans, Aḥmad ibn Ṭoûloûn dépensa pour l'édification de sa mosquée une somme de cent vingt mille dinârs qui lui prove-

[1] Ibn Douḳmâḳ, IV, p. 123.

[2] Maḳrîzî, I, p. 265 et seq.; Ibn Douḳmâḳ, *loc. cit.*; Aboû l-Maḥâsin, II, p. 10; As-Souyoûṭy, *Ḥousn al-Mouḥâḍirat*, éd. Boûlâḳ, II, p. 180.

naient d'un trésor découvert par lui au four de Pharaon — Tannoûr Firʿaoûn, تنّور فرعون — au sommet du mont Moḳaṭṭam [1]. L'architecte semble avoir été un chrétien, si l'on en croit Maḳrîzî, qui ne donne pas son nom [2]. D'après Ibn Douḳmâḳ [3], elle fut construite sur le modèle de la Mosquée de Samarrâ (Châmir, dans le texte). Les matériaux que l'on employa furent la chaux, la cendre (رماد) et la brique cuite au feu. A la partie postérieure, on fit un bassin à ablutions, (ميضأ) et un dépôt de boisson renfermant toutes espèces de rafraîchissements et de médicaments : un médecin s'y tenait tous les vendredis pour porter secours aux fidèles en cas d'accidents survenus pendant les heures de prière. Au milieu de la cour (*ṣaḥn*) se trouvait un jet d'eau entouré de grilles et surmonté d'une coupole dorée reposant sur dix colonnes de marbre. Sous le dôme était disposée une vasque soutenue par quatre bras; le jet d'eau s'élevait du milieu de cette vasque. Au sommet du dôme on remarquait un cadran solaire [4]; un treillage en bois de *sâdj* recouvrait l'édifice.

Une des particularités de cette Mosquée qui frappa le plus l'imagination des Arabes est la forme du minaret. Ce minaret, en forme de tour cylindrique, était garni d'un escalier extérieur en colimaçon; les marches y étaient assez larges pour que deux chameaux chargés pussent le gravir en marchant de front. C'était, à vrai dire, la même disposition que le phare d'Alexandrie, mais les historiens

[1] Une des premières constructions d'Aḥmad ibn Ṭoûloûn avait été la mosquée qui s'élevait sur cette partie du Djabal Moḳaṭṭam qui fut appelée plus tard Djabal Djouyoûchî; cette mosquée, restaurée par Badr Al-Djamâly, vizir d'Al-Moustanṣir-billah et surnommé Amîr al-Djouyoûch, fut appelée Mosquée de Djouyoûchî. Cf. Van Berchem, *Une mosquée du temps des Fâṭimites au Caire*, dans les *Mémoires de l'Institut égyptien*, tome II. C'est au cours des travaux de fondation de cette mosquée qu'Aḥmad ibn Ṭoûloûn prétendit découvrir le four de Pharaon, premier laboratoire d'alchimie, renfermant un trésor de cent vingt mille dinars. Une autre légende raconte qu'un trésor fut découvert par Ibn Ṭoûloûn dans un tombeau antique de la Haute-Égypte et servit à édifier la Mosquée et l'hôpital. Cf. Aboû l-Maḥâsin, II, p. 10. La somme dépensée était d'environ un million sept cent mille francs; le dinâr ṭoûloûnide était frappé à Miṣr, Ar-Râfiḳat (faubourg de Raḳḳat) et Damas et portait le nom d'Aḥmad ibn Ṭoûloûn et celui du Khalife régnant. Cf. Sauvaire, *Lettre à M. Soret sur quelques dinârs thoûloûnides* dans la *Revue Numismatique*, 1864 ; Rogers, *Coins of the Ṭûlûnî dynasty* (*Numismatique orientale*, tome IV).

[2] Les annotateurs d'Aboû Ṣâliḥ rapportent une théorie de Lane d'après laquelle l'architecte copte de la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn aurait été le même que celui du Nilomètre, Ibn Kâtib Al-Fargânî cité par le *Synaxare* comme martyr. Cf. Lane, *Modern Egyptians*, II, p. 341 (Append. F.) cité par Evetts et Butler, *op. cit.*, p. 114.

[3] Ibn Douḳmâḳ, IV, p. 123.

[4] C'est sans doute ce cadran dont les morceaux sont représentés dans l'atlas de la *Description de l'Égypte*, E. M. II, pl. C. Ce cadran est disparu depuis longtemps.

arabes expliquent cette particularité par l'anecdote suivante : Aḥmad ibn Ṭouloûn, qui avait coutume de conserver une attitude grave pendant ses audiences, prit un jour une feuille de papier et l'enroula autour de son doigt, de sorte que l'extrémité de son doigt ressortit par l'autre bout. Les spectateurs se regardèrent alors les uns les autres, d'un air interrogateur, cherchant à interpréter cette action. L'Émir Aḥmad, ayant remarqué leur étonnement, fit preuve d'une grande vivacité d'esprit et leur dit : « Je n'ai fait cela qu'avec l'intention d'en faire le modèle du minaret de ma Mosquée ». Et il commanda aux architectes de construire le minaret sur ce modèle [1].

La Mosquée d'Aḥmad ibn Ṭoûloûn n'était pas isolée sur le mont Yachkour : beaucoup d'habitations y étaient contiguës. Parmi celles-ci, Maḳrîzî et Aboû l-Maḥâsin [2] parlent d'une échoppe qui était appuyée contre le mur de la Mosquée et dont les dimensions n'étaient pas supérieures à une coudée de côté. Le loyer en était chaque jour de douze dirhems répartis entre trois locataires : le premier vendait du fil de coton depuis l'aube jusqu'à midi pour quatre dirhems ; le deuxième était un boulanger qui, moyennant quatre dirhems également, occupait l'échoppe jusqu'à l'heure de l'*aṣr;* le troisième enfin vendait, jusqu'au coucher du soleil, des pois chiches et des fèves.

Parmi les constructions attenantes, outre le Palais de l'Émirat — *Dâr al-Imârat* — dont nous parlerons plus loin, on remarquait encore la *Maḳṣourat Fâṭimat Az-Zohrâ* qui existait encore au temps d'Ibn Douḳmâḳ; un homme ayant vu en songe Fâṭimat az-Zohrâ, fille du Prophète et épouse du Khalife ʿAlî, qui priait en certain endroit de la Mosquée, le bruit de cet événement se répandit et l'on entoura d'une enceinte réservée cet emplacement [3].

Histoire de la Mosquée. — Les historiens de la Mosquée rapportent ces paroles d'Aḥmad ibn Ṭoûloûn : « Je veux construire un édifice qui subsiste quand même Miṣr serait consumée par l'incendie ou submergée par l'inondation [4] ». C'est alors

[1] Maḳrîzî, I, p. 267 ; Ibn Douḳmâḳ, IV, p. 124 ; Aboû l-Maḥâsin, II, p. 8 et 9. Cette anecdote est racontée avec un luxe de détails dans J. Marcel, *Égypte*, p. 72.

[2] Maḳrîzî, I, p. 267 ; Aboû l-Maḥâsin, II, p. 11.

[3] Aboû l-Maḥâsin, II, p. 8 ; Ibn Douḳmâḳ, IV, p. 124. Les auteurs arabes expliquent aussi par un songe d'Ibn Ṭoûloûn, la direction anormale donnée à la *Ḳiblat;* de pieux musulmans ayant élevé des doutes sur la rectitude de cette direction, l'Émir Aḥmad les tranquillisa en leur assurant que c'était sur l'indication du Prophète, qui lui était apparu en songe, qu'il avait construit la *Ḳiblat* dans cette direction. Cf. Ibn Douḳmâḳ, IV, p. 123. Maḳrîzî, *loc. cit.*

[4] Maḳrîzî, I, p. 266. وقيل ان احمد بن طولون قال أُريد أن ابنى بناء ان احترقت مصر بقى و ان غرقت بقى

que l'on décida de construire l'enceinte de la Mosquée en briques cuites au feu. L'édifice ne fut cependant pas à l'abri des calamités. Dans la nuit du jeudi, dix jours avant la fin de Djoumâda II de l'an 279, le feu prit au grillage de bois qui recouvrait le jet d'eau du *ṣaḥn;* l'édifice tout entier fut consumé en une heure. Ce n'est qu'en 385, au mois de Moḥarrem, que le Khalife Al-ʿAzîz ordonna la construction d'un nouveau jet d'eau à l'emplacement de celui qui avait été détruit [1].

Le minaret eut aussi une aventure assez curieuse, qui nous est rapportée par Nassiri Khosrau [2]. « Sous le règne d'Al-Ḥâkim, dit le voyageur persan, les descendants de l'émir Thouloun se présentèrent devant ce prince et lui vendirent cette mosquée pour la somme de trente mille dinars ; puis, au bout de quelque temps, ils entreprirent la démolition du minaret. Hakim leur envoya dire : Vous m'avez vendu la mosquée, comment se fait-il que vous la démolissiez ? — Nous n'avons point vendu le minaret, répondirent-ils. Hakim leur fit payer, pour le racheter, une somme de cinq mille dinars. »

Les événements qui donnèrent lieu, sous le Khalifat d'Al-Moustanṣir-billah, aux émeutes et aux scènes de carnage dont le Caire fut le théâtre, eurent leur répercussion sur l'état de la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn et des quartiers environnants. « Lorsqu'eut lieu la famine qui désola l'Égypte au temps d'Al-Moustanṣir, dit Maḳrîzî, et qu'Al-Ḳaṭâiʿ et Al-ʿAskar furent ruinés, les habitants y manquèrent et les alentours de la mosquée tombèrent en ruine. Les jours s'écoulèrent, la mosquée se délabra et la plus grande partie en fut ruinée [3]. »

Les auteurs arabes prétendent avec Maḳrîzî que la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn resta dans cet état de ruine jusqu'au règne du Sultan Lâdjîn dont ils relatent les restaurations. Ils ne font aucune mention des travaux de Badr al-Djamâly, vizir du Khalife Al-Moustanṣir-billah, qui fit restaurer la porte nord-est de l'enceinte extérieure en Safar 470, comme l'indique l'inscription que l'on voit au-dessus de cette porte [4]. Ils ne parlent pas non plus du *miḥrâb* [5] construit par ordre du fils de ce même vizir, Châhinchâh Al-Afḍal, qui hérita de ses fonctions sous

[1] Maḳrîzî, I, p. 268 ; Ibn Douḳmâḳ, IV, p. 123.

[2] C. Schefer, *Sefer Nameh*, p. 145-146.

[3] وكان من خبر جامع ابن طولون انّه لما كان غلاء مصر فى زمان المستنصر و خربت القطائع والعسكر عدم الساكن هناك وصار ما حول الجامع خرابا و توالت الايام على ذلك و تشعث الجامع و خرب اكثره. Maḳrîzî, I, p. 268.

[4] Cf. Van Berchem, *Matériaux pour un Corpus inscriptionum arabicarum*, dans les *Mémoires de la Mission archéologique française*, tome XIX, p. 30. Nous donnerons plus loin la traduction de cette inscription.

[5] Cf. Van Berchem, *Op. cit.*, p. 32.

Al-Moustanṣir (287 de l'hégire), ni du travail du Ḳâḍî Sirâdj ad-Dîn Nadjm [1] au nom du Khalife Ḥâfiẓ, vers l'an 526. En revanche ils relatent en détail les restaurations du Sultan Lâdjîn et racontent tout au long les circonstances qui les motivèrent.

Lorsque l'Émir Baïdarat, aidé d'un groupe de conjurés, eut mis à mort le sultan mameloûk Al-Malik Al-Achraf Khalîl en l'an 693, l'Émir Ketbogâ, qui lui avait succédé dans ses fonctions de Nâïb as-Soulṭânat, le fit arrêter et mettre à mort ainsi que ses partisans [2]. Une chasse à l'homme fut organisée et deux émirs seuls purent se dérober aux recherches, Ḳarâ-Sonḳor et Ḥousâm ad-Dîn Lâdjîn. Ce dernier, fuyant du canton de Djîzat où le meurtre avait été commis, put gagner la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn qui était complètement abandonnée [3]. Un gardien y allumait une seule lampe la nuit et jamais le *moûadhdhin* ne montait au minaret pour appeler à la prière; on criait l'*idhân* à la porte de la Mosquée. Lâdjîn se réfugia dans le minaret où il resta une année sans être découvert. Il ne se montra que lorsque les troubles furent apaisés et que l'Émir Ketbogâ, parvenu à la toute-puissance, eut persuadé au jeune sultan, Al-Malik An-Nâṣir, de lui accorder l'*amân*.

Pendant sa retraite, il avait fait le vœu, s'il sortait sain et sauf de cette aventure, de reconstruire la Mosquée. Lorsque, deux ans après, en 696 (1297), les émirs, après avoir déposé le Sultan Ketbogâ, eurent porté au sultanat Ḥousâm ad-Dîn Lâdjîn, le premier acte de ce prince fut d'accomplir pieusement le vœu qu'il avait formulé en des circonstances aussi critiques. Il fit faire à l'édifice d'importants travaux de restauration par les soins de l'Émir ʿAlam ad-Dîn Sandjâr [4]; il consacra, dit Maḳrîzî, une somme de vingt mille dinars à ces travaux; il augmenta

[1] Cf. Van Berchem, *Op. cit.*, p. 35. L'inscription relatant ces travaux est disparue, M. Van Berchem en donne le texte et la traduction d'après la reproduction qui en est donnée dans la *Description de l'Égypte* (État moderne), Atlas II, pl. E.

[2] Ces événements sont racontés en détail dans Quatremère, *Histoire des Sultans Mamlouks*, II, p. 153 et seq. Al-Malik Al-Achraf Khalîl était fils du sultan Ḳalâoûn. Après sa mort, l'Émir Ketbogâ fit placer sur le trône son jeune frère Al-Malik An-Nâṣir Mouḥammad ibn Ḳalâoûn, mais il le déposséda bientôt et l'exila pour s'arroger le titre de Sultan qu'il ne garda que peu de temps. Mouḥammad ibn Ḳalâoûn monta sur le trône pour la seconde fois après le meurtre de Ḥousâm ad-Dîn Lâdjîn.

[3] La Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn paraît avoir servi, un peu avant cette époque, de magasin ou de boulangerie, d'après une note de Maḳrîzî qui relate qu'en 662, le Sultan Baïbars Al-Boundouḳdâry fit distribuer chaque jour aux religieux des divers couvents (Zâwyat) 400 ardebs de grains, tirés des greniers royaux, «sans compter le pain que l'on fabriquait dans la Mosquée d'Aḥmad ibn Ṭoûloûn». Quatremère, *Sultans Mamlouks*, I, p. 233.

[4] Maḳrîzî, I, p. 268; Ibn Doukmâḳ, IV, p. 124; Quatremère, *Sultans Mamlouks*, II (2), p. 49. Nous parlerons de l'Émir Sandjâr lorsque nous étudierons la Mosquée qu'il fit construire au Kabch.

encore les *waḳf* qui étaient affectés à la Mosquée en leur accordant les revenus du bourg de Miniat-Andoûnat [1] dans la province de Djîzat. Une donation fut affectée entre autres à l'entretien d'un coq sur la terrasse de la Mosquée afin de prévenir les *moûadhdhin* à l'heure de la prière du matin. Le sultan nomma un *Imâm* appointé, des *moûadhdhin* et des domestiques et y établit aussi des cours pour les quatre rites orthodoxes. Cet enseignement comprenait l'interprétation du Ḳorân, les Traditions (*ḥadîth*), le droit, la médecine et les autres sciences musulmanes. Enfin une école primaire gratuite spécialement affectée à l'instruction des orphelins était annexée à l'établissement.

Les travaux du Sultan Lâdjîn ne furent pas seulement des restaurations, mais aussi des agrandissements, puisque Maḳrîzî dit qu'il acheta une place — *sâḥat*, ساحة — aux environs de la Mosquée, autrefois habitée, puis abandonnée, et qu'il l'annexa à l'édifice. A partir de ce moment, la Mosquée, qui avait été délaissée, fut de nouveau le rendez-vous d'une foule pieuse; ses environs se peuplèrent comme au temps des Ṭoûloûnides, si l'on en croit Ibn Doukmâḳ qui rapporte que «les constructions attenantes à la Mosquée se continuent maintenant sans interruption jusqu'à la Ḥadrat Ibn Ḳamîḥat, au Kabch, au Machhad an-Nafîsy, à la Ṣalîbat, au Soûḳ al-Djamâl à la Roumaïlat et à la Ḳoubbat aṣ-Ṣoufrâ [2]». Les restaurations du Sultan Lâdjîn, exposées en détail par les historiens arabes, sont commémorées par des inscriptions que nous verrons plus loin.

La Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn fut encore l'objet de restaurations peu importantes. Le Ḳâḍî Karîm ad-Dîn le Grand, qui administrait la Mosquée sous An-Nâṣir restaura deux minarets [3]. Le tremblement de terre [4] qui fit tant de ravages au Caire en 702 et renversa plusieurs mosquées parmi les plus anciennes ne semble pas avoir produit de grands dégâts à la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn. En 767 l'Émir Yelbogâ Al-ʿOmary Al-Khâṣeky renouvela des cours dans lesquels il mit sept professeurs pour les Ḥanéfites [5].

En 792, Al-Ḥâdjdj ʿOubaïd ibn Mouḥammad ibn ʿAbd al-Hâdî al-Hawîdy restaura le portique (رواق) nord attenant au minaret et fit construire un bassin à

[1] Ce bourg était connu sous le nom d'un chrétien, Andoûnat, secrétaire d'Aḥmad al-Moudaïnî, surveillant des propriétés de Moûsa ibn Bogâ en Égypte. Aḥmad ibn Ṭoûloûn le fit arrêter et lui fit payer une forte rançon. Cf. Maḳrîzî, I, p. 208; Bouriant, *Op. cit.*, p. 613.

[2] والعمارة الآن متصلة بهذا الجامع الى حدرة ابن قميحة والى الكبش والى المشهد النفيسي والى الصليبة والى سوق الجمال بالرميلة والى القبة الصفراء. Ibn Doukmâḳ, IV, p. 124.

[3] Maḳrîzî, I, p. 269.

[4] Quatremère, *Sultans Mamlouks*, II (2), 214 et seq.

[5] Maḳrîzî, I, p. 269.

ablutions (ميضأة) à côté de l'ancien bassin [1]. Enfin nous devons signaler les travaux du Chaikh Charaf ad-Dîn Al-Madîny, qu'une inscription placée sur la porte d'une masure adossée au minaret rapporte à l'année 930 de l'hégire [2] (1524 J.-C.).

En 1105, un violent ouragan surprit les fidèles à la prière du vendredi, leur faisant croire à la fin du monde : le petit bateau qui surmontait le minaret de la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn et qui contenait du grain pour les coqs et les pigeons fut abattu [3].

Sous la domination turque, d'ailleurs, la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn dut subir encore de nombreuses déprédations et principalement pendant la terrible lutte des Azabs et des Ḳasémites en 1123, pendant laquelle le chef des Ḳasémites, Ayyoûb-Bay, la convertit en château-fort pour en faire son quartier général [4].

Peu de temps après, au dire de ʿAlî Pâchâ Mobârek [5], sous Mouḥammad Bay Aboû dh-Dhahab, on établit dans la Mosquée une fabrique de ceintures de laine — ورشة لعمل الاحزمة الصوف — puis la Mosquée resta abandonnée jusqu'au XIXe siècle où Clot-Bey y installa vers la fin du règne de Mouḥammad-ʿAlî un hospice (takkyat, تكية) pour les pauvres [6]. Cet acte de vandalisme, dénoncé par Prisse d'Avennes en 1877, eut pour résultat de hâter le délabrement d'un édifice que le temps avait à peu près respecté. Ce n'est qu'en 1890 que le Comité de Conservation des Monuments de l'art arabe put faire évacuer la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn et la débarrasser des constructions de l'hospice [7].

La Mosquée garde encore chez les habitants du quartier le nom de *Tekkyeh* qu'elle a porté pendant un demi-siècle.

Pendant ces douze dernières années, la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn a été l'objet de nombreuses mesures de conservation et de restauration, grâce à la sollicitude

(1) Maḳrîzî, *loc. cit.*

(2) Van Berchem, *Op. cit.*, p. 37.

(3) Al-Djabartî, *Merveilles biographiques et historiques*, trad., I, p. 60.
Jomard dit dans sa *Description de la ville du Kaire* (*Description de l'Égypte*, XVIII, 2, p. 320) que le minaret de la Mosquée de Ṭoûloûn était surmonté d'un grand vaisseau que l'on entretenait plein de grain dans tous les temps de l'année, et qui avait plus de 10 pieds de longueur, ce qui attirait une grande quantité de tourterelles. Cf. aussi Maḳrîzî, II, p. 267-268 et Pascal Coste, *Architecture arabe* ou *Monuments du Kaire*, p. 33 cités par E. Corbet, *Life and works...*, p. 545.

(4) Al-Djabartî, I, p. 93 et seq.

(5) ʿAlî Pâchâ Mobârek, *Al-Khiṭaṭ al-Djadîdat*, IV, p. 48. Mouḥammad Bay Aboû Dhahab, mameloûk élevé rapidement à la dignité de Sandjak, fut un des derniers grands émirs d'Égypte. Le Caire lui doit de nombreux monuments et des institutions d'instruction et de bienfaisance. Il mourut en 1189 (1775). Cf. Al-Djabartî, III, p. 224 et seq.

(6) Corbet, *Op. cit.*, p. 554 ; Prisse d'Avennes, *L'art arabe d'après les monuments du Kaire*, p. 95.

(7) *Comité de cons. des mon. de l'art arabe*, Procès-verbaux et Rapports, fasc. VII, p. 37 et seq.

du Comité de Conservation des Monuments arabes [1]. Après avoir fait démolir toutes les constructions modernes, provenant de l'ancien hospice, on a procédé à la réparation de la coupole du *liwân* sud-est, à une restauration complète du grand minaret et de la chaire (*minbar*). Peu à peu, on a réussi à déblayer les chemins de ronde des constructions modernes que les habitants du quartier y avaient établies; enfin les efforts du Comité se portent sur la question de rétablir la place qui existait autrefois devant la façade principale, en expulsant les occupants qui n'ont pas de titre de propriété.

Nous avons exposé brièvement l'histoire de la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn, la troisième construite dans la capitale de l'Égypte. Nous avons montré comment, située sur une colline révérée, elle avait été l'objet de la vénération des fidèles et avait pu échapper ainsi à la ruine des quartiers environnants. Abandonnée de très bonne heure, puisque sous les Fâṭimites elle servait déjà de lieu de halte pour la caravane des pèlerins du Magrib, elle fut à différentes époques l'objet de la sollicitude des gouvernants; sa situation sur une éminence qui commande la plaine de Fosṭâṭ et celle d'Al-Ḳâhirat en fit même une forteresse à l'époque des gouverneurs turcs; elle semblait d'ailleurs construite pour résister aux attaques, puisque son fondateur avait eu le soin de l'entourer d'une double muraille crénelée qui se voyait de fort loin.

« La mosquée de Thouloun, dit le persan Nassiri Khosrau [2], est bâtie sur une éminence, à la lisière de la ville (de Miṣr). Elle est entourée de deux murailles extrêmement solides : je n'en ai vu de plus belles qu'à Amîd et à Meïafariqin. »

Mais elle résista malgré toutes les tempêtes qui passèrent sur elle et elle est actuellement une des mieux conservées du Caire. Elle n'a pas eu à souffrir d'ailleurs de l'humidité qui dégrade lentement les autres édifices, puisque, construites sur le roc, ses fondations sont encore à dix mètres au-dessus du niveau le plus élevé du Nil pendant l'inondation [3].

État présent. — Nous allons à présent examiner la Mosquée dans son état actuel en notant les parties qui ont disparu et celles qui proviennent de restaurations postérieures aux Ṭoûloûnides.

La Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn — *Al-Djâmiʿ aṭ-Ṭoûloûny* [4] — est comprise

(1) Cf. *Comité de conservation*, fasc. VII, p. 37, 102, 111, 116; fasc. VIII, p. 40; fasc. IX, p. 82; fasc. XI, p. 38; fasc. XII, p. 39, 41; fasc. XIII, p. 53; fasc. XVI, p. 123; fasc. XVII, p. 115 note.

(2) *Sefer Nameh*, trad. Schefer, p. 145.

(3) *Comité de conservation*, fasc. VII, p. 40.

(4) La Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn ou Mosquée Ṭoûloûnide est communément appelée aujourd'hui

actuellement dans le quartier appelé Sayyîdat Zainab, au sud du Caire, dans un quadrilatère formé par les rues Châri' Ṭoûloûn, Ḥârat az-Zyâdat, Ḥârat Darb al-Bazâbiz, Al-Khoudaîry et Bîr al-Waṭâwiṭ. Mais des constructions particulières l'entourent sur trois côtés; la partie sud-ouest seule est en bordure sur la Ḥarât az-Zyâdat. La place qui existait autrefois devant la façade principale, au sud-est, et qui devait être traversée par la Châri' Ṭoûloûn, a été couverte de maisons. La façade elle-même n'existe plus; la porte d'entrée se trouve au fond d'une impasse qui donne sur la Châri' Ṭoûloûn. La Mosquée a la forme d'un rectangle de 143 mètres de long sur 119 mètres de large. Elle est entourée, sur trois côtés, d'un chemin de ronde de 20 à 22 mètres de largeur. Ce chemin de ronde était connu autrefois sous le nom de *zyâdat* (augmentation, excédant). C'est ce nom qui est resté à la rue qui longe le côté sud-ouest, la *Ḥârat az-Zâydat*. Dans ces *zyâdats* se trouvaient les constructions annexes à la Mosquée, telles que les boutiques et infirmerie dont nous avons parlé et aussi les bassins à ablution. On voit encore dans la *zyâdat* nord un bassin à ablution et un grand minaret.

La Mosquée a eu jusqu'à six portes dont on voit encore les traces; cinq sont murées, la seule qui reste donne dans le chemin de ronde oriental, à l'angle sud. La Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn a été souvent décrite par les voyageurs qui ont passé au Caire, aussi est-il superflu d'en donner une nouvelle description. Nous nous arrêterons seulement sur quelques particularités qui ont attiré l'attention des archéologues.

A l'intérieur du mur interne se trouve la grande cour (*saḥn*) entourée sur trois côtés d'une double rangée de piliers; le quatrième côté comprenait cinq rangées de piliers, formant ainsi cinq nefs, avec le mur principal. La rangée de piliers donnant sur la cour a disparu et il ne reste plus que quatre nefs. Il est remarquable que les piliers qui soutiennent les arceaux de la Mosquée sont en briques recouvertes d'une épaisse couche de plâtre. C'est la première fois que la brique est employée au lieu de piliers de marbre dans des constructions de ce genre. Les Arabes avaient alors coutume de dépouiller les églises coptes et les temples antiques pour en tirer les colonnes dont ils ornaient les mosquées. C'est ainsi qu'on a pu retrouver dans certaines mosquées des colonnes avec des inscriptions grecques. Selon Makrîzî, l'Émir Aḥmad ibn Ṭoûloûn avait calculé qu'il lui faudrait 300 colonnes pour sa mosquée et qu'il serait contraint, pour se les procurer, d'abattre des églises chrétiennes. Il ne pouvait s'y décider et se trou-

Mosquée de Ṭoûloûn. Ce nom de Ṭoûloûn a pris la forme *Ṭaîloûn*, طيلون, dans le peuple et nous trouvons la Mosquée ainsi nommée dans la *Description de l'Égypte*, ainsi que la porte et la Birkat qui portent ce nom. Aujourd'hui on dit plutôt *Ṭaloûn*.

vait fort embarrassé lorsque l'architecte chrétien qui avait construit le puits et l'aqueduc et qui était alors en prison lui écrivit pour s'engager à construire la mosquée sans autres colonnes que celles qui devaient se trouver de chaque côté de la *Ḳiblat* [1].

L'Émir Aḥmad fit venir cet architecte, le combla de faveur et lui confia la direction des travaux. Cette anecdote n'a rien d'invraisemblable; si Maḳrîzî ne nomme pas l'architecte chrétien qui fut chargé de la construction, nous avons de sérieuses raisons de penser que c'était un Byzantin, car l'influence byzantine est nettement accusée dans les parties les plus anciennes de l'édifice et notamment dans certains détails d'ornementation tels que les chapiteaux en boutons de fleur et les rinceaux de la frise où l'on remarque des feuilles de trèfle, là où plus tard les entrelacs et arabesques furent seuls employés [2].

Juste au-dessous des plafonds, dont il ne reste que peu de vestiges, et au-dessus de la frise végétale, court une inscription koûfique en bois sculpté reproduisant une partie du Ḳorân. Pour ajouter plus d'originalité aux merveilles de cette Mosquée, Maḳrîzî prétend que le bois dans lequel est sculptée cette inscription provient de l'arche de Noé qu'Ibn Ṭoûloûn aurait retrouvée sur le mont Ararat; il dit aussi que l'inscription reproduit le Ḳorân tout entier; mais les calculs de Corbet Bey [3] ont démontré que la fraction du Ḳorân contenue dans la frise était tout au plus de 1/17. La frise est en partie détruite et l'inscription ḳoranique présente de nombreuses lacunes.

Il n'en est pas de même de l'inscription inaugurale que l'on voit fixée sur l'un des piliers voisins de la *Ḳiblat*. Cette inscription est gravée en caractères koûfiques sur une plaque de marbre de 1 m. 62 sur 0 m. 98. Signalée par Marcel et reproduite dans la *Description de l'Égypte*, [4] cette plaque avait disparu pendant le cours du dernier siècle. Les travaux entrepris dans la Mosquée ṭoûloûnide au mois d'août 1890 ont mis au jour trois fragments d'inscription en marbre, qui étaient enterrés aux environs du *miḥrâb*, et qui, rapprochés, ont été identifiés avec l'inscription de Marcel [5].

[1] Maḳrîzî, I, p. 267; Corbet, *Op. cit.*, p. 535-536.

[2] Cf. Coste, *Architecture arabe*, p. 31-33, pl. III, IV, V, VI; Prisse d'Avennes, *L'Art arabe*, pl. I, II, III; *Guides-Joanne*, *Égypte*, II, p. 264; Corbet, *Op. cit.*, p. 550, pl. II, III, IV; Lane-Poole, *Art of the Saracens in Egypt*, p. 89-90; Franz-Pacha, *Die Baukunst des Islam*, p. 10.

[3] Corbet, *Op. cit.*, p 541 note.

[4] *Description*, (état moderne) Atlas II, pl. F et G.

[5] Quelques fragments sont conservés au Musée arabe; l'inscription, telle qu'elle est remise en place, est incomplète. Cf. *Comité de conservation*, fasc. VII, p. 102, 111 et 116; Max Herz, *Catalogue sommaire du musée arabe*, p. 27.

Voici le texte de l'inscription qui fixe l'inauguration de la Mosquée au mois de Ramaḍân de l'an de l'hégire 265 (mai 879), date à peu près identique à celle donnée par Maḳrîzî :

« Au nom d'Allâh, le Clément, le Miséricordieux... [Suivent les versets du Ḳorân II 256, XLVIII 29, III 106, IX 18].

« ... A ordonné l'émir Aboû l-ʿAbbâs Aḥmad ibn Ṭoûloûn, client de l'émir des Croyants, etc..... la construction de cette mosquée bénie et heureuse pour la communauté des musulmans ; il y a consacré les revenus de source pure et légitime qu'Allâh lui a accordés. Il espère obtenir ainsi le bon plaisir d'Allâh et la vie éternelle, lui qui s'attache à ce qui peut contribuer à la gloire de la religion et à l'union des musulmans, et qui désire ardemment que des temples soient élevés à Allâh, que sa loi soit observée, que son livre soit médité et son nom soit éternellement béni ; car Allâh dit dans son livre : « Dans les temples, etc. [Suivent les versets 36 à 38 de la Sourate XXIV du Ḳorân]. Au mois de ramaḍân de l'année 265 (mai 879). » Suivent les versets 180-182 de la Sourate XXXVII du Ḳorân [1].

Le mur extérieur de la Mosquée, couronné par des créneaux découpés à jour, était percé d'anciennes portes qui ont été murées. Au-dessus de l'une de ces portes, sur le côté nord-est, on lit une inscription du vizir Badr al-Djamâly [2], au nom du Khalife Al-Moustanṣir-billah, datée de 470 de l'hégire. Cette inscription est

[1] بسملة ..... امر الامير ابو العبّاس احمد بن طولون مولى امير المؤمنين أدام الله له العزّ والكرامة والنعمة التامّة فى الآخرة والاولى ببناء هذا المسجد المبارك الميمون من خالص ما افاء الله عليه وطيّبه لجماعة المسلمين ابتغاء رضوان الله و الدار الآخرة وإيثارًا لما فيه تسنية الدين و الفة المؤمنين ورغبةً فى عمارة بيوت الله واداء فرضه وتلاوة كتابه ومداومة ذكره إذ يقول الله تقدّس وتعالى فى بيوت اذن الله ان ترفع ويذكر فيها اسمه يسبّح له فيها بالغُدُوّ والآصال رجال لا تلهيهم تجارة ولا بيع عن ذكر الله وإقام الصلوة وإيتاء الزكوة يخافون يومًا تتقلّب فيه القلوب و الابصار ليجزيهم الله احسن ما عملوا ويزيدهم من فضله والله يرزق من يشآء بغير حسابٍ ، فى شهر رمضان من سنة خمس وستّين ومائتين سبحان ربّك رب العزّة عمّا يصفون وسلمٌ على المرسلين والحمد لله رب العالمين ، اللّهم صلّى على محمد وعلى آل محمد وارحم محمّدا وآل محمد وبارك على محمد وعلى آل محمد كأفضل ما صلّيت وترحّمت وباركت على ابرهيم ......وعلى آل ابرهيم وأنعم إنّك حميد مجيد. Van Berchem, *Matériaux* etc., p. 28.

[2] Le fameux vizir Badr al-Djamâly était gouverneur de Syrie lorsque le Khalife Al-Moustanṣir-billah, prisonnier de la garde turque de Nâṣir ad-Daulat et incapable de tenir tête à la révolte, l'appela pour rétablir l'ordre au Caire. Badr débarqua à Damiette en 467, pacifia le Delta, avec l'aide des Arabes Lawâtat, puis le Saʿîd et entra au Caire où le Khalife le reçut avec de grands honneurs. Cf. Quatremère, *Mémoires sur l'Égypte*, II, p. 420-427 ; Wüstenfeld, *Geschichte der Fatimiden-Khalifen*, p. 254-267 ; Marcel, *Égypte*, p. 109 et seq. ; Lane-Poole, *A history of Egypt*, p. 150 et seq.

située à l'extérieur de la porte, mais celle-ci étant masquée par des maisons contigües au mur d'enceinte, on est obligé, pour lire l'inscription, de pénétrer dans la cour d'une maison du passage appelé ʿAṭfat Bîr al-Waṭâwîṭ. L'inscription rappelle des restaurations opérées par le vizir fâṭimite à son retour de Syrie, d'où il avait été rappelé sur l'ordre du Khalife terrorisé par les scènes de pillage dont il avait été victime de la part de sa garde turque. Peut-être reconnaît-on dans la rédaction de l'inscription une vague allusion à ces événements.

« ... Secours d'Allâh et victoire prochaine pour le serviteur et l'ami d'Allâh Maʿadd Aboû Tamîm, l'imâm Al-Moustanṣir-billâh, l'émir des croyants ; que les bénédictions d'Allâh reposent sur lui, sur ses ancêtres purs et sur ses nobles descendants. A fait restaurer cette porte et ce qui l'entoure, après que le feu eut détruit les traces que les hérétiques y avaient laissées, le très noble seigneur, l'émir des armées, le glaive de l'Islam, le défenseur de l'imâm, Aboû n-Nadjm Badr al-Moustanṣiry, qu'Allâh donne la durée à sa puissance et l'élévation à sa parole. Il a entrepris cette œuvre dans le but d'obtenir la récompense d'Allâh et pour avoir son bon plaisir. Au mois de ṣafar 470 (août-septembre 1077), etc. [1]. »

L'inscription du vizir Châhinchâh Al-Afḍal, fils de Badr al-Djamâly, gravée sur un *mirḥâb* donnant sur la cour, au milieu de la première ligne des piliers, n'est postérieure que de 17 ans à celle de la grande porte. Quoique l'inscription ne soit pas datée, la construction de ce *mirḥâb* peut être rapportée aux environs de l'année 487, puisque Châhinchâh succéda à son père dans la charge de vizir au commencement de 487 et que le Khalife Al-Moustanṣir mourut à la fin de la même année [2]. Voici d'ailleurs l'inscription, telle qu'elle est traduite par M. Van Berchem :

« ... A ordonné la construction de ce *mirḥâb*, le successeur du serviteur de notre seigneur et maître l'imâm Al-Moustanṣir-billâh, l'émir des Croyants, — que les bénédictions d'Allâh reposent sur ses ancêtres purs et sur sa postérité

[1] بسملة .....نصر من الله و فتح قريب لعبد الله و وليه معدّ أبى تميم الإمام المستنصر بالله أمير المؤمنين صلوات الله عليه و على أبائه الطاهرين و أبنائه الأكرمين أمر بتجديد هذا الباب و ما يليه عند عدوان النار على ما أبدعه المارقون فيه السيّد الأجلّ أمير الجيوش سيف الإسلام ناصر الإمام أبو النجم بدر المستنصري أدام الله قدرته و أعلى كلمته ابتغاء ثواب الله و طلب مرضاته و ذلك فى صفر سنة سبعين و أربعمائة الحمد لله و صلواته على سيّدنا محمّد النبى و آله الطاهرين و سلّم تسليمًا. Van Berchem, *Op. cit.*, p. 3[illegible]

[2] Cf. Wüstenfeld, *Op. cit.*, p. 270 ; Maḳrîzî, I, p. 382, et la note de M. Van Berchem, *Op. cit.*, p. 34.

attendue, — le très noble seigneur Al-Afḍal, le glaive de l'imâm, la noblesse de l'Islâm, etc... [1] »

Le mur sud-est de la Mosquée, autrefois façade principale, forme le fond du sanctuaire; il est percé de petites fenêtres ogivales garnies de treillages dûs au Sultan Lâdjîn. Au milieu de ce mur s'élève le grand *mirḥâb* encadré de colonnes de marbre surmontées de chapiteaux également en marbre; le fond de la niche était garni de mosaïques qui sont aujourd'hui fort endommagées; elles doivent dater du *mirḥâb* primitif car elles sont d'origine byzantine. Nous avons rapporté à propos de ce *mirḥâb* les doutes qui avaient surgi dans l'esprit des habitants peu de temps après la construction de la Mosquée et la vision par laquelle l'Emir Aḥmad ibn Ṭoûloûn avait cru devoir expliquer le choix de cette direction pour la *Ḳiblat*. Dans le chapitre que Maḳrîzî a consacré dans ses *Khiṭaṭ* aux différentes *ḳiblats* [2], il est dit qu'elles sont au nombre de quatre : celle de 'Amroû, celle d'Ibn Ṭoûloûn, celle d'Al-Azhar, la plus correcte, et celle des villages du Sâḥil. «Lorsque 'Izz ad-Dîn 'Abd al-'Azîz fut Ḳâḍi, ajoute Maḳrîzî, une assemblée fut réunie dans la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn, où se rendirent les plus savants astronomes, qui conclurent que le *mirḥâb* était dirigé à 14° au sud de la vraie direction de La Mecque. [3] »

Cette constatation est conforme aux calculs de Corbet Bey [4] qui trouve pour la *Ḳiblat* de 'Amroû 135°, soit exactement la direction sud-est, et pour celle d'Ibn Ṭoûloûn 148°, soit une différence de 13° entre les deux *ḳiblats*.

Au fond du sanctuaire se trouve la chaire (*minbar*) qui date du XIVe siècle. L'inscription encastrée au-dessus de la porte nous apprend en effet que cet édicule est dû aux travaux du Sultan Lâdjîn :

«A ordonné la fabrication de cette chaire bénie notre maître le Sulṭân Al-

[1] بسمله.....أمر بإنشاء هذا المحراب خليفة فتى مولانا و سيّدنا الإمام المستنصر بالله أمير المؤمنين صلوات الله عليه و على اٰبائه الطاهرين و أبنائه المنتظرين السيّد الأجلّ الأفضل سيف الإمام جلال الإسلام شرف الأنام ناصر الدين خليل أمير المؤمنين... VAN BERCHEM, *Op. cit.*, p. 33.

[2] Maḳrîzî, I, p. 256.

[3] و قد عقد مجلس بجامع ابن طولون فى ولاية قاضى القضاة عز الدين عبد العزيز بن محمد بن جماعة حضره علماء الميقات منهم الشيخ تقىّ الدين محمد بن محمد بن موسى الغزولّى و الشيخ أبو الطاهر محمد بن محمد و نظروا فى محرابه فأجمعوا على انه منحرف عن خط سمت القبلة الى جهة الجنوب مغربا بقدر أربع عشرة درجة وكتب بذلك محضر و أثبت على ابن جماعة. Maḳrîzî, I, p. 256.

[4] *Op. cit.*, p. 534.

Malik al-Manṣoûr Ḥousâm ad-Dounyâ wa d-Dîn Lâdjîn Al-Manṣoûry, le 10 de Ṣafar, année 696 [1]. »

Nous avons déjà parlé des circonstances qui décidèrent le Sultan Ḥousâm ad-Dîn Lâdjîn à entreprendre la restauration de la Mosquée. Ces travaux sont commémorés encore par une inscription gravée au-dessus d'une vieille porte dans le mur du sanctuaire et à droite de la chaire. Le bassin à ablutions, *miḍâ*, situé au milieu de la grande cour et recouvert d'un dôme, est aussi l'œuvre de ce sultan mameloûk, comme l'indique l'inscription suivante gravée sur une planchette sur la face est :

«A ordonné la création de ce (bassin) béni... notre maître le Sulṭân Al-Malik al-Manṣoûr Ḥousâm ad-Dounyâ wa d-Dîn Lâdjîn Al-Manṣoûry... en l'année 696 [2]. »

LE MINARET. — Le grand minaret est situé dans la *zyâdat* nord de la Mosquée, appuyé contre le mur extérieur; il est relié à la Mosquée par une construction en pierre de taille composée de deux arches en fer à cheval, d'une longueur totale de 5 m. 36; le raccord de cette construction tombe dans l'axe d'une fenêtre. La partie supérieure du minaret et l'escalier ont été réparés en 1892. Un problème très curieux se pose au sujet de la forme de ce minaret. Nous avons déjà dit que cette forme carrée avait intrigué les historiens de la Mosquée et nous avons rapporté l'anecdote d'après laquelle cette conception serait due à un caprice d'Aḥmad ibn Ṭoûloûn. Cette anecdote est racontée tout au long dans Marcel [3] avec de nombreux détails que nous n'avons pas jugé utile de rapporter. Mais on doit en retenir une constatation, c'est que la forme que nous voyons actuellement au minaret et qui est exactement celle décrite par Maḳrîzî, était effectivement la forme primitive donnée par l'Émir Aḥmad à sa construction.

Il est intéressant de rechercher l'origine de cette conception architecturale. Al-Ḳoḍâ'y [4], rapporté par Maḳrîzî et qui vivait exactement deux siècles après

[1] أمر بعمل هذا المنبر المبارك مولانا السلطان الملك المنصور حسام الدنيا و الدين لاجين المنصوري فى العاشر من صفر سنة ستّ و تسعين و ستّمائة. VAN BERCHEM, *Op. cit.*, p. 36; Cf. aussi 'ALI PÂCHÂ MOBÂREK, *Op. cit.*, IV, p. 48; MEHREN, *Kâhirah og Kerâfat*, II, p. 49.

[2] أمر بإنشاء هذ..... المباركة مولانا السلطان الملك المنصور حسام الدنيا و الدين لاجين المنصوري.....فى سنة ستّ و تسعين و ستّمائة. VAN BERCHEM, p. 37.

[3] *Égypte*, p. 72-73.

[4] Maḳrîzî, I, p. 266. Aboû 'Abd Allah Mouḥammad ibn Salâmat Al-Ḳoḍâ'î, Ḳâḍî Châfi'ite, jurisconsulte et historien renommé, mourut au Caire en 454 de l'hégire. Cf. Ibn Khallikân, *Biographical dictionary*, trad. De Slane, II, p. 616.

l'époque d'Aḥmad ibn Ṭoûloûn, dit que le minaret fut construit sur le modèle de celui de la Mosquée de Samarrâ. Or, la fondation de Samarrâ, en Mésopotamie, sur la frontière de la Perse, remonte au Khalife Al-Mou'taṣim Billah [1]. A cette époque, les influences persanes étaient plus que jamais prépondérantes dans l'architecture de Mésopotamie. Il est donc probable que le minaret de la mosquée de Samarrâ, dont nous ne possédons aucune description, avait subi cette influence. Corbet Bey, cherchant en Perse l'origine du minaret d'Ibn Ṭoûloûn, parle d'un *âtesh-gâh*, temple du feu, à Firoûzâbâd, dont la construction serait exactement la même que celle de ce minaret [2]. Il y aurait donc lieu de supposer que la conception du minaret de notre mosquée est d'origine persane. L'Émir Aḥmad, qui avait vécu à Samarrâ, à la cour des Khalifes, aurait voulu copier le minaret de la Grande Mosquée de cette ville.

Cependant, il est impossible de ne pas remarquer l'étroite relation qui existe entre la forme de ce minaret et celle de l'ancien phare d'Alexandrie, dont les historiens arabes nous ont laissé des descriptions très-détaillées. Cette relation a déjà été constatée par M. Van Berchem au cours de sa savante dissertation sur l'emplacement du phare d'Alexandrie [3].

Le phare se composait de trois étages superposés, en retrait l'un sur l'autre; la base était carrée et construite en pierres blanches; le second étage, de forme octogonale, était en briques recouvertes d'un enduit de plâtre, le troisième étage était cylindrique [4]. Nous retrouvons la même disposition dans le minaret de la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn, avec la différence que le deuxième étage est carré comme la base. Si nous nous rappelons qu'au dire des historiens arabes Aḥmad ibn Ṭoûloûn fit faire certains travaux de restauration au phare d'Alexandrie, nous ne trouverons pas étonnant qu'il ait choisi celui-ci comme modèle de son minaret. L'opinion généralement admise que l'architecte de la Mosquée était un chrétien est favorable à cette dernière hypothèse; il lui était plus facile de copier

(1) C'est pour épargner aux habitants de Bagdâdh les brutalités des mercenaires turcs que le Khalife Al-Mou'taṣim-billah prit le parti de quitter la capitale et de fonder une nouvelle cité à Samarrâ en Mésopotamie, sur le Tigre, à 60 milles en amont de Bagdâdh. Cet événement eut lieu vers l'an 218 de l'hégire. Cf. Muir, *The Kaliphate, its rise, decline and fall*, p. 516.

(2) Corbet, *Op. cit.*, p. 548, qui cite Zénaïde A. Ragozin, *Media, Babylon and Persia*, p. 151 et 153. Cf. aussi Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. XXXV et Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'antiquité*, V, p. 651.

(3) *Matériaux pour un Corpus...*, p. 473 et seq.

(4) Cf. Masʿoûdî, *Prairies d'Or*, éd. Barbier de Meynard, p. 432-440; *Tanbîh*, trad. Carra de Vaux, p. 71 et seq.; Yâḳoût, I, p. 263; Maḳrîzî, I, p. 155 et seq.; Ibn Baṭoûṭah, trad. Defrémery, I, p. 29 et seq.

le phare d'Alexandrie que le minaret de Samarrâ. Les influences byzantines se retrouvent d'ailleurs dans toutes les parties de la Mosquée que l'on doit rapporter à l'époque de sa construction par Aḥmad ibn Ṭoûloûn.

La question de l'origine du minaret actuel n'est pas moins difficile à résoudre. Bien que les historiens de la Mosquée ne mentionnent aucun travail de restauration au minaret, il semble que nous n'ayons qu'une reproduction du minaret d'Ibn Ṭoûloûn. Les fausses fenêtres qui ornent les murs de la tour, notamment, paraissent dater de l'époque de Ḥoûsâm ad-Dîn Lâdjîn; elles sont en effet en arc outrepassé, en fer à cheval, alors que les ouvertures de la Mosquée sont ogivales [1]. Si la base du minaret paraît assez ancienne, la partie supérieure semble appartenir au VIIe siècle de l'hégire. A l'époque où Lâdjîn se cacha dans le minaret, celui-ci était en ruine; il est donc fort probable que la reconstruction de cet édifice fut comprise parmi les travaux de restauration que l'Émir Ḥousâm, devenu Sulṭan, entreprit à la Mosquée. Dès l'époque fâṭimite, le minaret avait déjà subi des transformations, puisque, sous le Khalifat d'Al-Ḥâkim, au témoignage de Nassiri Khosrau, les descendants des Ṭoûloûnides commencèrent à démolir la partie supérieure de ce minaret [2].

Nous croyons avoir effleuré les principales questions relatives à la fondation et à l'histoire de la Mosquée ṭoûloûnide, qui constituait la limite occidentale du quartier d'Al-Ḳaṭâîʿ et qui forme actuellement le noyau du quartier de la Ḳalʿat al-Kabch. Avant d'étudier les transformations que les successeurs des Ṭoûloûnides firent subir à cette partie de la capitale, il nous reste à parler d'un édifice autrefois contigu à la Mosquée, le Palais de l'Émirat.

(1) Cf. *Guides-Joanne*, Égypte, II, p. 264.

(2) La même aventure arriva à la Mosquée de ʿAmroû à Miṣr. Les descendants de ʿAmroû, réduits à la plus extrême pauvreté, voulurent démolir la Mosquée de leur ancêtre pour en vendre les briques et les colonnes. Le Khalife Al-Ḥâkim dut la leur acheter, pour éviter cet acte de vandalisme. Cf. Nassiri Khosrau, *Sefer Nameh*, trad. Schefer, p. 145 et 148.

CHAPITRE III.

LE PALAIS DE L'ÉMIRAT — DÂR AL-IMÂRAT (دار الامارة).

D'après Maḳrîzî, l'Émir Aḥmad ibn Ṭoûloûn, après avoir construit sa Mosquée [1] sur le Djabal Yachkour, jeta les fondations d'un nouveau palais de l'Émirat, destiné à remplacer celui qu'il avait habité jusqu'alors à Al-ʿAskar, proche de la Mosquée Djâmiʿ d'Al-ʿAskar.

Dans le court chapitre que Maḳrîzî consacre à la *Dâr al-Imârat* [2], il est intéressant de relever des erreurs et des omissions qui nous montrent que l'historien semble ignorer l'histoire de cet édifice ou établir une confusion entre celui-ci et l'édifice du même nom situé à Al-ʿAskar.

Maḳrîzî attribue la fondation du Palais de l'Émirat à Aḥmad ibn Ṭoûloûn; il ne fait aucune mention des constructions qui couvraient le versant méridional du Djabal Yachkour avant que ce prince n'y édifiât sa Mosquée et le palais du gouvernement. Ibn Doukmâḳ complète heureusement les renseignements qui nous sont fournis par Maḳrîzî [3]. Mais ses données sont confuses et il est difficile de ne pas tomber dans les mêmes erreurs que Maḳrîzî.

Ibn Doukmâḳ parle de la *Dâr al-Imârat* en plusieurs endroits : « Au moment de son arrivée à Miṣr, dit-il, Ṣâliḥ ibn ʿAlî al-Hâchimy avait bâti une *Dâr al-Imârat* après la défaite de Marwân, dans l'endroit appelé *Naḥrîr al-Argaly*, تحرير الارغلي. Cette maison avait plusieurs portes dont l'une donnait sur le *Ḥauḍ ibn Ḳadîd*, حوض ابن قديد, et l'autre à la porte *Bâb al-Khâṣṣat*. Les émirs y descendaient jusqu'à Aḥmad ibn Ṭoûloûn; celui-ci se transporta de là jusqu'aux Ḳaṭâiʿ. Quant à cette maison, la plus grande, qui est près du Vieil Oratoire, *Mouṣalla al-Ḳadîm*, مصلّي القديم, Badr al-Khafîfy, page d'Aḥmad ibn Ṭoûloûn, l'avait construite et on dit qu'Aḥmad ibn Ṭoûloûn l'acheta pour lui... [4] ».

[1] Nous adoptons la méthode de M. Van Berchem (*Op. cit.*) en écrivant Mosquée avec une majuscule lorsqu'il s'agit d'une Djâmiʿ, جامع, et avec une minuscule pour une masdjid, مسجد. Cependant la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn porta officiellement et pendant plusieurs siècles le nom de *masdjid*. Cf. Van Berchem, *op. cit.*, p. 173.

[2] *Khiṭaṭ*, II, p. 269.

[3] *Op. cit.*, IV, p. 10, 40, 56.

[4] كان صالح بن على الهاشمي عند وصوله الى مصر بنى دارا للامارة بعد هزيمة مروان فى الموضع المعروف

Il est clair que dans la première partie de cette citation il est question de la *Dâr al-Imârat* d'Al-ʿAskar dont nous avons parlé précédemment. La maison qu'Ibn Doukmâḳ appelle « la plus grande, العظمى » est la seconde Dâr al-Imârat, celle qu'habita Ibn Ṭoûloûn. Le lieu dit « Ancien Oratoire » était d'ailleurs situé selon toute probabilité sur cette éminence que nous trouvons au sud-est de la colline de Yachkour et à l'ouest de Sitti Nafîsat. L'édifice dont Aḥmad ibn Ṭoûloûn fit le Palais de l'Émirat avait donc été construit par Badr al-Khafîfy, page d'Aḥmad ibn Ṭoûloûn.

Ce palais n'est pas le seul auquel Badr al-Khafîfy ait donné son nom. Ibn Doukmâḳ nous parle d'une *Ḳaïsâryyat* [1] de Badr al-Khafîfy, qu'il faut bien se garder de confondre avec un bâtiment du même nom situé à Fosṭâṭ dans le voisinage de la Mosquée de ʿAmroû; la première de ces deux *Ḳaïsâryyats* tourne le dos à la Dâr al-Imârat, tandis que son côté donne sur le *Soûḳ al-Bazzâzîn* (des marchands d'habits) contigu aux boutiques qui touchent la *Dâr al-Marṣady*, دار المرصدي. Cette dernière maison, dont l'édification est postérieure aux travaux d'Ibn Ṭoûloûn, puisque son fondateur Al-Mâdirâʾiy, المادرائي, mourut en l'an 307, était située, dit Ibn Doukmâḳ, près des Bazzâzîn [2]. Nous aurons occasion de revenir plus tard sur cet édifice.

Dans un autre passage de son livre, en décrivant les *Ḳaṭâiʿ*, Ibn Doukmâḳ cite, parmi les limites de ces quartiers, la *Ḳaïsâryyat* de Badr al-Khafîfy, contigüe au Palais de l'Émirat. Quelques lignes plus loin, il parle de la *Ḳaïsâryyat* de Badr al-Khafîfy appelée Palais de l'Émirat et l'endroit où il la place répond bien à la région située entre le Djabal Yachkour et l'Ancien Oratoire. Il ne peut donc y avoir de doute sur la proximité de la Ḳaisâryyat et du Palais. Ajoutons que la seconde station d'Aḥmad ibn Ṭoûloûn, celle où il se rendit en sortant du Palais d'Al-ʿAskar, semble avoir été cette nouvelle Dâr al-Imârat qu'il avait achetée à Badr et où il se trouva à l'étroit, ne pouvant loger la foule de ses pages et de ses

بدار تحرير الارغلى وكان لهذه الدار ابواب أحدها الى حوض ابن قديد و الآخر بباب الخاصة وكان الامراء ينزلونها الى أن نزلها أحمد بن طولون ثم تحوّل عنها الى القطائع و أما هذه الدار العظمى التى عند المصلى القديم فان بدر الخفيفي غلام احمد بن طولون بناها و قيل اشتراها له احمد بن طولون و الخ
Ibn Doukmâḳ, IV, p. 10.

[1] *Op. cit.*, IV, p. 40 et 66.

[2] « دار المرصدي, c'est celle qui est près des *Bazzâzîn*; elle est connue sous le nom de Dâr Naḥrîr al-Khâṣṣat. Kâfoûr, Émir de Miṣr, l'habitait avant de se transporter à la Dâr al-Ḥaram et on dit que son fondateur était Mouḥammad ibn Aḥmad Al-Aʿwar Al-Mâdirâʾiy, الاعور المادرائي, qui mourut en l'an 307. » Ibn Doukmâḳ, IV, p. 11.

serviteurs. C'est alors qu'il avait décidé de construire son grand palais, celui que nous avons décrit sous le nom de *Maïdân*.

Le Palais de l'Émirat était situé, d'après Aboû l-Maḥâsin ibn Tagribardî, dans le voisinage de la Mosquée, بجوار الجامع, et du côté sud (قبلي). Maḳrîzî dit que la Dâr al-Imârat était vis-à-vis de la Mosquée et du côté sud. Le côté sud, ou plutôt le côté tourné vers la *ḳiblat* (sud-est) était effectivement la façade principale de l'édifice et l'expression *vis-à-vis* s'explique parfaitement.

L'Émir Aḥmad avait eu soin de ménager dans le mur extérieur de la Mosquée une porte qui communiquait avec ce Palais, comme le dit Maḳrîzî : « Elle (la Dâr al-Imârat) a une porte à travers le mur de la mosquée par laquelle on pénètre dans l'enceinte entourant l'oratoire de l'Émir jusqu'au voisinage du *miḥrâb*, etc.[1] ».

Le même texte est répété dans Aboû l-Maḥâsin[2].

De ces textes il résulte : 1° que le Palais devait être contigu à la Mosquée, comme semble le confirmer un passage d'Ibn Zoûlâḳ cité par Maḳrîzî dans un autre chapitre[3] : « Tous deux siégèrent le lendemain de ce jour dans la Dâr al-Imârat, dans la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn, etc. », 2° que la porte donnait entrée, non pas à la mosquée directement, mais dans une enceinte du genre de celle qui existe encore sur les trois autres côtés et que l'on appelle *maḳṣoûrat* ou *zyâdat*. Il faut supposer alors qu'une autre porte se trouvait pratiquée juste en face, dans le mur du sanctuaire, à l'ouest du *miḥrâb* et ce serait cette porte que l'on voit encore près de l'angle sud, symétrique à la porte d'entrée principale qui est à l'angle est. Cette porte est considérée par Corbet Bey comme l'ancienne entrée du Palais de l'Émirat[4].

Nous n'avons aucune indication sur les dimensions de cet édifice, mais nous pensons qu'il ne devait masquer qu'une très petite partie de la façade. Maḳrîzî nous donne quelques renseignements sur sa destination :

« Il établit dans ce Palais tout ce dont on avait besoin en fait d'ameublement, de tentures et d'ustensiles de toutes sortes; or il y descendait lorsqu'il se rendait à la prière du vendredi, car il était vis-à-vis du Château et de l'Hippodrome, *al-Ḳaṣr wa l-maïdân*; il s'y reposait, y renouvelait son ablution et y changeait de vêtements. On l'appelait la Maison de l'Émirat, *Dâr al-Imârat*, et son emplacement est maintenant le marché de la Mosquée — Soûḳ al-Djâmiʿ — où sont

(1) *Khiṭaṭ*, II, p. 269, لها باب من جدار الجامع يخرج منه الى المقصورة بجوار المحراب و المنبر.

(2) Aboû l-Maḥâsin, II, p. 14 (المقصورة المحيطة مصلّى الامير).

(3) *Khiṭaṭ*, II, p. 269. و جلسا غد هذا اليوم فى دار الامارة فى جامع ابن طولون و الخ.

(4) Corbet, *Op. cit.*, p. 535.

les marchands d'habits — *Bazzâzîn* — et d'autres encore. Ce Palais resta debout jusqu'à ce que l'Imâm Al-Mouʿizz li-dîn Allah Aboû Tamîm Maʿadd s'avança des pays du Magrib. Alors il y opéra la perception de l'impôt du *kharâdj*[1]. »

Si le Palais de l'Émirat subsista longtemps après la mort de son fondateur, il ne fut pas toujours affecté aux bureaux du gouvernement. Khomâroûyat, fils et successeur d'Aḥmad ibn Ṭoûloûn, en fit le *Dîwân* du Kharâdj[2]; puis il fut habité de nouveau par les gouverneurs lorsque la dynastie ṭoûloûnide tomba sous les coups des ʿAbbâsides dont le général, Mouḥammad ibn Soulaïmân Al-Kâtib (le Secrétaire), s'y fixa, donnant l'exemple aux gouverneurs qui continuèrent à y résider à partir de cette époque.

En 331, Al-Ikhchîd, le trouvant trop étroit, y fit de nombreux agrandissements et ménagea au sud du Palais l'emplacement d'un vaste hippodrome (*maïdân*) sur lequel il dressa une porte de fer[3]. Il est curieux que Maḳrîzî ne fasse aucune mention de ces travaux qui sont cependant d'une importance capitale, ni de l'existence d'un *maïdân* à cet endroit. Ces détails nous sont fournis par Ibn Douḳmâḳ dont le témoignage ne peut être révoqué en doute. Ibn Douḳmâḳ dit autre part[4] que l'eau du puits d'Ibn Ṭoûloûn était amenée par un canal qui passait à la *Maṣnaʿat*, مصنعة, faisant face au maïdân de la Dâr al-Imârat, sur la route du Vieil Oratoire.

Ce maïdân couvrait probablement le vaste espace compris entre le Djabal Yachkour et le *Mouṣalla al-Ḳadîm*. Quant à la porte de fer, elle fut transportée à Al-Ḳâhirat lorsque le Ḳâïd Djauhar entra à Miṣr[5].

En Moḥarrem 363, le Khalife fâṭimite Al-Mouʿizz li-dîn Allah, à son arrivée à Miṣr, investit de la perception du kharâdj et de tous les détails de l'administration Aboû l-Faradj Yaʿḳoûb ibn Yoûsouf ibn Killis qui prit le titre de vizir et ʿAsloûdj ibn Al-Ḥasan[6]. L'armée étant alors campée dans la plaine qui séparait Fosṭâṭ de l'emplacement de la nouvelle capitale et autour de la montagne de Yachkour, il

(1) و جعل فى هذه الدار جميع ما يحتاج اليه من الفرش و الستور و الآلات فكان ينزل بها اذا راح الى صلاة الجمعة فانها كانت تجاه القصر و الميدان فيجلس فيها و يجدّد وضوءه و يغير ثيابه وكان يقال لها دار الامارة و موضعها الآن سوق الجامع حيث البزازين و غيرهم و لم تزل هذه الدار باقية الى أن قدم الامام المعز لدين الله أبو تميم معدّ من بلاد المغرب فكان يستخرج فيها أموال الخراج. Maḳrîzî, II, p. 269.

(2) Maḳrîzî, I, p. 304.

(3) Ibn Douḳmâḳ, IV, p. 10.

(4) *Op. cit.*, IV, p. 56.

(5) Ibn Douḳmâḳ, IV, p. 10.

(6) Maḳrîzî, II, p. 269. Ibn Killis était un juif converti; après avoir été le bras droit d'Al-Mouʿizz, il fut vizir de son fils Al-ʿAzîz et mourut disgrâcié en 381 (991).

n'est pas étonnant que le siège de l'administration ait été établi provisoirement sur cette hauteur. Au rapport d'Ibn Zoûlâḳ, en effet, l'acte de nomination fut lu publiquement dans la chaire de la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn et le lendemain ces deux hommes siégèrent dans le Palais de l'Émirat [(1)].

«Ensuite, continue Ibn Zoûlâḳ, cette maison fut ruinée parmi ce qui fut ruiné d'Al-Ḳaṭâï' et d'Al-'Askar et son emplacement devint une vaste place, ساحة, jusqu'à ce qu'Ad-Dawîdâry la mit à louage au moment de la restauration de la Mosquée [(2)].»

Ibn Zoûlâḳ ne nous dit pas exactement à quelle époque la Dâr al-Imârat fut détruite. Nous savons que les deux quartiers d'Al-Ḳaṭâï' et d'Al-'Askar, loins d'être détruits d'un seul coup, furent entamés à plusieurs époques par la pioche des démolisseurs. Cependant, au dire de Maḳrîzî, l'ancienne capitale des Ṭoûloûnides fut définitivement ruinée lors de la grande famine du règne d'Al-Moustanṣir [(3)], et quoique Nassiri Khosrau, qui passa au Caire avant ces événements [(4)], semble nous dire que la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn était isolée sur la montagne, il est fort probable que le Palais de l'Émirat disparut à cette époque.

La façade de la Mosquée donna alors sur une vaste place, un terrain vague, qui servit dès lors de lieu de campement pour la caravane des pélerins du Magrib [(5)]. Nous n'hésitons pas à trouver un souvenir de ces pélerins dans les appellations données à la *'Atfat al-Magâribat*, عطفة المغاربة, impasse des Magrébins, et à la *Wakkâlat al-Magâribat*, وكالة المغاربة, Okel (caravansérail) des Magrébins, dont on trouve encore les ruines dans la *Ḥârat aṣ-Ṣâïg*, حارة الصائغ, qui se détache de la Chârî' Ṭoûloûn, à gauche de celui qui va de la Ṣalibat à l'enceinte du Caire. Le plan de la *Description de l'Égypte* [(6)] porte même l'indication de *Souq al-Maghar-beh* dans l'artère que nous appelons Chârî' Ṭoûloûn.

Ibn Zoûlâḳ ne nous dit pas non plus quelles constructions s'élevèrent à l'emplacement de l'ancien palais de l'Émirat à l'époque d'Ad-Dawîdâry Aṣ-Ṣâliḥy qui fut chargé par le sultan mameloûk Ḥousâm ad-Dîn Lâdjîn de diriger les travaux

(1) Maḳrîzî, *loc. cit.*

(2) ثم خربت هذه الدار فيما خرب من القطائع و العسكر و صار موضعها ساحة الى أن حكرها الدويداري عند تجديد عمارة الجامع. *Khiṭaṭ*, II, p. 269.

(3) *Khiṭaṭ*, I, p. 268 et 305; Quatremère, *Mémoires sur l'Égypte*, II, p. 455.

(4) Nassiri Khosrau fit son grand voyage de 437 de l'hégire à 444 (1045-1052 J.-C.) Cf. *Sefer Nameh*, trad. Schefer, p. 145.

(5) Maḳrîzî, I, p. 268, l. 7.

(6) *Description de l'Égypte*, Atlas, (État moderne et antiquités) 1-2 pl. 26. Texte, tome XVIII, 2e partie, p. 167 no 144. (V-8).

de restauration à la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn en 696. Maḳrîzî fait cependant allusion à ces travaux puisqu'il dit que le Sultan Lâdjîn agrandit la Mosquée en achetant une place, ساحة, aux environs, place autrefois habitée, mais ruinée à cette époque et qu'il annexa à l'édifice [(1)].

Ce n'est qu'en 750 que nous voyons apparaître en cet endroit une construction dont les historiens nous parlent avec certitude. Revenons à Maḳrîzî :

«Le Ḳâḍî Tâdj ad-Dîn al-Manâwî, suppléant du Ḳâḍî l-Ḳouḍât 'Izz ad-Dîn 'Abd al-'Azîz ibn Djamâ'at, y bâtit une *Ḳaïsâryyat* (marché ou caravansérail) en 750 avec l'excédent des revenus de la Mosquée ṭoûloûnide. Il y prépara trente boutiques. La nuit du milieu de Ramaḍân de cette année-là, un homme de bien vit en songe le Prophète qui s'était arrêté à la porte de cette ḳaïsâryyat et qui disait : Qu'Allah bénisse quiconque habite cette ḳaïsâryyat! répétant cette phrase trois fois. Lorsque ce récit se fut répandu, les gens cherchèrent à l'habiter et la ḳaïsâryyat et tout le marché restèrent jusqu'à nos jours extrêmement populeux [(2)].» Cette construction portait le nom de *Ḳaïsâryyat* de la Mosquée Ṭoûloûnide, قيسارية الجامع الطولوني; elle existait encore à l'époque de Maḳrîzî, qui l'appelle aussi le Marché de la Mosquée, Soûḳ al-Djâmi', سوق الجامع. C'était le rendez-vous des marchands d'habits, Al-Bazzâzîn, البزّازين [(3)].

Nous avons parlé précédemment d'une *Ḳaïsâryyat* de Badr al-Khafîfy à cet endroit même. Nous nous demandons s'il n'y aurait pas quelque rapport entre ce bâtiment et la *Ḳaïsâryyat* que nous signale Maḳrîzî. Sans aller jusqu'à proposer l'identité de ces deux *Ḳaïsâryyat*, nous ne sommes pas éloigné de croire que la présence en ces parages d'un marché aussi ancien que l'était celui de Badr ne fut pas sans influence sur la fondation du second, surtout si l'on remarque que ces deux marchés furent, à quatre siècles de distance, le rendez-vous des marchands d'habits (Bazzâzîn).

En 818, le Ḳâḍî l-Ḳouḍât Djalâl ad-Dîn 'Abd ar-Raḥmân ibn Chaïkh al-Islâm

(1) *Khiṭaṭ*, I, p. 268, l. 28.

(2) فعمر فيها القاضى تاج الدين المناوى خليفة الحكم عن قاضى القضاة عز الدين عبد العزيز بن جماعة قيسارية فى سنة خمسين و سبعمائة من فائض مال الجامع الطولوني فكمّل فيها ثلاثون حانوتا فلما كانت ليلة النصف من شهر رمضان من هذه السنة رأى شخص من اهل الخير رسول الله صلى الله عليه و سلم فى منامه و قد وقف على باب هذه القيسارية و هو يقول بارك الله لمن سكن هذه القيسارية و كرّر هذا القول ثلاث مرّات فلما قص هذه الرؤيا رغب الناس فى سكناها و صارت الى اليوم هي و جميع ذلك السوق فى غاية العمارة الخ *Khiṭaṭ*, II, p. 91.

(3) *Loc. cit.* و موضعها الآن سوق الجامع حيث البزّازين.

Sirâdj ad-Dîn ʿOmar ibn Nouṣaîr ibn Raslân Al-Balḳîny construisit, du revenu de la même mosquée, une autre *Ḳaîsâryyat* qui se trouva aussitôt remplie, par suite de la nombreuse population de ce quartier [1].

De ces deux *ḳaîsâryyats*, florissantes à l'époque de Maḳrîzî, nous ne trouvons plus aucune trace. ʿAlî Pâchâ Mobârek dit bien : «Leur emplacement est maintenant recouvert par les boutiques qui se trouvent à droite de celui qui passe dans cette rue (châriʿ) auprès de la porte de la Mosquée [2], » mais il ne nous dit pas à quelle époque et par suite de quelles circonstances ces marchés ont disparu. Cependant il est intéressant de constater qu'à l'endroit indiqué par ʿAlî Pâchâ Mobârek comme l'ancien emplacement des *ḳaîsâryyats*, le plan de la *Description de l'Égypte* [3] porte : okâlt el-Moghârbeh; or les deux mots *wakkâlat* (okelt) et *ḳaîsâryyat* désignaient souvent le même édifice; nous nous trouverions donc en présence d'une ḳaîsâryyat des Magribins. ʿAlî Pâchâ Mobârek cite aussi une Wakkâlat al-Magâribat, mais il la place dans la *Ḥârat aṣ-Ṣâïg*, Derb el-Sâyegh de la *Description de l'Égypte*, là où ce dernier ouvrage indique un *Soûḳ al-Magâribat*.

Nous devons noter, pour terminer cette discussion, que la commission technique du Comité de conservation des Monuments de l'art arabe a été saisie, dans sa séance du 14 mars 1895, d'une demande du *wakîl* de la directrice du *wakf* Al-Ḥagga Fatma Khâtoun, qui désirait échanger l'okel appartenant à ce *wakf* et qui touche la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn du côté sud; le rapport [4] dit que la Mosquée a quelques fenêtres donnant sur l'okel. Nous ne serions pas étonné de retrouver dans cet okel un vestige des okels des Magribins qui auraient fait partie des *ḳaîsâryyats* ou qui auraient été élevés sur leur emplacement.

(1) *Khiṭaṭ*, II, p. 91.

(2) *Al-Khiṭaṭ al-Djadîdat*, II, p. 115. قلت ومحلها الآن الدكاكين التي عن يمنة المار بهذا الشارع عند باب الجامع.

(3) *Loc. cit.*, IIe section, n° 137, (X-8).

(4) *Bulletin du Comité*, fasc. XII, rapport n° 184, p. 41.

CHAPITRE IV.

LA BIRKAT ḲÂROÛN ET LA ḤAMRÂ AL-ḲAṢWÂ

(بركة قارون).

«Entre l'emplacement d'Al-Ḳâhirat et la ville de Fosṭâṭ, dit Maḳrîzî, contigu au Khalîdj susmentionné, il y avait un terrain connu anciennement, depuis la conquête de Miṣr, sous le nom d'*Al-Ḥamrâ al-Ḳaṣwâ*. C'est l'endroit des Ponts des Lions, du Djabal Yachkour, où est la mosquée ṭoûloûnide; il n'y avait là aucune habitation. Dans cette *Ḥamrâ* étaient situées un certain nombre d'églises et de maisons pour les chrétiens; elles ont été ruinées peu à peu jusqu'à la dernière au temps d'Al-Malik an-Nâṣir Mouḥammad ibn Ḳalâoûn. Tout ce qui est entre Al-Ḳâhirat et Miṣr en fait de constructions que l'on trouve encore maintenant est postérieur à la fondation d'Al-Ḳâhirat. Il n'y avait là aucune construction datant d'une époque antérieure à la fondation, excepté les églises d'*Al-Ḥamrâ* [1]. »

Nous avons parlé précédemment de ce quartier appelé *Al-Ḥamrâ al-Ḳaṣwâ*, الحمراء القصوى, et nous en avons déterminé brièvement les limites. Nous avons vu qu'il n'occupait qu'une partie de la vaste plaine dont nous parle ici Maḳrîzî. Les habitants de ce quartier étaient effectivement, en grande majorité, des chrétiens et les nombreuses églises qu'ils y avaient élevées nous sont décrites par Aboû Sâliḥ l'Arménien [2]. Nous n'en parlerons pas, cette *Ḥamrâ* étant en dehors de notre champ d'étude, mais nous ferons remarquer que, bien qu'au dire de Maḳrîzî, ces églises aient été détruites jusqu'à la dernière à plusieurs époques et notamment

(1) وكان فيما بين موضع القاهرة و مدينة الفسطاط مما يلي الخليج المذكور أرض تعرف فى القديم منذ فتح مصر بالحمراء القصوى و هى موضع قناطر السباع و جبل يشكر حيث الجامع الطولوني و ما دار به و فى هذه الحمراء عدّة كنائس و ديارات للنصارى خربت شيأ بعد شئ الى ان خرب آخرها فى أيام الملك الناصر محمد بن قلاون و جميع ما بين القاهرة و مصر مما هو موجود الآن من العمائر فانه حادث بعد بناء القاهرة و لم يكن هناك قبل بنائها شئ البتة سوى كنائس الحمراء. *Khiṭaṭ*, I, p. 360.

(2) Evetts et Butler, *op. cit.*, p. 101 et seq. Parmi les églises des Ḥamrâs, les principales étaient celles de St Mennas, de St Onuphrius, de St Mercurius, de Ste Sophie, de St Macaire et des quatre Anges. Cf. aussi Hamaker, *Expugnatio Memphidis*, p. 102 et Ibn Douḳmâḳ, *op. cit.*, IV, p. 4.

lors de l'incendie de Fostât par le vizir Châwir en 564[1], elles furent reconstruites en grande partie, ce qui explique qu'à une époque proche de celle de Makrîzî, on les y trouvait encore.

A l'est de cette *Hamrâ* se trouvait, à l'époque des Toûloûnides, un vaste étang appelé *Birkat Kâroûn*, Étang de Caron. Du temps de Makrîzî, cet étang, quoique desséché et couvert de maisons, était encore appelé *Birkat Karâdjâ*[2]. Les limites de la Birkat Kâroûn sont faciles à établir.

Makrîzî dit : « L'emplacement de cette birkat est compris maintenant dans ce qui est entre la *Hadrat Ibn Kamîhat*, حدرة ابن قميحة, derrière la Mosquée d'Ibn Toûloûn et la Grande Digue, الجسر الاعظم, qui sépare cette *birkat* de la *Birkat al-Fîl*[3]. » Dans un autre passage, nous lisons : « le côté de cette *birkat*, qui est contigu au *Khatt des Sept Citernes*, خط السبع سقايات, devint (sous Ibn Kalâoûn) le point final d'une route au milieu de laquelle il y avait un bivouac où se tenait, du côté opposé à Misr, ceux qui gardaient le passage du Caire à Misr, et il n'y a aucune maison en cet endroit; il y a seulement un jardin dans le voisinage du *Haud ad-Dimîâty* qui se trouve actuellement en face du *Kôm al-Asâry*, à droite de quiconque sort et va des Sept Citernes au pont *Kantarat as-Sadd*; ce jardin domine la *Birkat*, alors Akbogâ 'Abd al-Wâhid mit à louage son emplacement et les maisons que l'on y voit maintenant y furent construites comme on a mentionné au *Hakar Akbogâ*[4] ».

La *Birkat Kâroûn* était donc bornée à l'est par le mont Yachkour et la *Hadrat Ibn Kamîhat*, à l'ouest par le *Khatt des Sept Citernes* et le jardin proche du *Haud ad-Dimîâty* et au nord par la Grande Digue, *al-djisr al-a'dham*.

La situation de la *Hadrat Ibn Kamîhat* n'est pas bien déterminée par nos auteurs. Ibn Doukmâk la cite en passant; il remarque que les constructions qui entourent

[1] *Khitat*, I, p. 343, II, p. 512; EVETTS et BUTLER, *op. cit.*, p. 119.
[2] Cf. *Khitat*, II, p. 161.
[3] هذه البركة موضعها آلآن فيما بين حدرة ابن قميحة خلف جامع ابن طولون و بين الجسر الاعظم الفاصل بين هذه البركة و بركة الغيل. *Khitat*, II, p. 161.
[4] فصار جانب هذه البركة الذي يلى خط السبع سقايات مقطع طريق فيه مركز يقيم فيه من جهة متولي مصر من يحرس المارة من القاهرة الى مصر و لم يكن هناك شئ من الدور و انما كان هناك بستان بجوار حوض الدمياطيّ الموجود آلآن تجاه كوم الاساري على يمنة من خرج و سلك من السبع سقايات الى قنطرة السدّ و يشرف هذا البستان على هذه البركة فحكر اقبغا عبد الواحد مكانه و صارت فيه الدور الموجودة آلآن كما ذكر عند حكر اقبغا فى ذكر الاحكار. *Khitat*, II, p. 161.

la Mosquée d'Ibn Toûloûn rejoignent celles de la *Hadrat*; décrivant la *Birkat al-Fîl*, il énumère les lieux qui la relient à Al-'Askar : le Boustân Saîf al-Islâm, le Kabch, la Grande Digue, la Birkat Kâroûn et la Hadrat ibn Kamîhat[1]. Les renseignements que nous donne Makrîzî ne sont guère plus précis et c'est sur de simples conjectures que 'Alî Pâchâ Mobârek place cette maison au milieu de la rue Châri' al-Kabch, derrière la Mosquée de Sarguitmich[2].

Le jardin proche du *Haud ad-Dimîâty* et qui dominait l'étang est plus facile à situer puisque Makrîzî nous apprend qu'il a fait place au *Hakar Akbogâ*. Ce *Hakar*, qui était voisin des Sept Citernes, était divisé en deux parties placées chacune sur une rive différente du *Khalîdj*[3].

Nous n'avons à nous occuper que de la partie orientale qui était anciennement, au dire de Makrîzî, un jardin appelé *Djinân al-Hârat*, جنان الحارة. Ce jardin était à droite de la route qui conduisait du *Khatt des Ponts des Lions* aux Sept Citernes, près de l'église d'Al-Hamrâ.

L'église mentionnée ici est sans doute celle de Saint-Mennas, Bou Minâ, qui fut réédifiée sous le khalifat de Hichâm par ordre du gouverneur Al-Walîd ibn Roufâ'at[4]. Détruite par la populace lors des émeutes qui éclatèrent contre les Chrétiens sous Mouhammad ibn Kalâoûn, elle fut remplacée par la *Zâwyat du Chaîkh Yoûsouf al-'Adjamy*. Ni Makrîzî, ni 'Alî Pâchâ Mobârek ne font mention de cet édifice religieux, bien que le premier de ces deux auteurs ajoute, après avoir nommé la *Zâwyat* : « je l'ai mentionnée aussi dans le chapitre consacré aux *zâwyats* »[5], et nous nous demandons s'il ne serait pas question ici de la *Zâwyat as-Sâïg*, زاوية الصائغ, dont le nom primitif était *Zâwyat du Chaîkh 'Izz ad-Dîn al-'Adjamy*, زاوية الشيخ عز الدين العجمى. Il est vrai que Makrîzî la place au milieu de la Grande Digue, *al-djisr al-a'dham*, dominant sur la Birkat al-Fîl, ce qui ne paraît pas être exactement l'emplacement de l'ancienne église. Il dit que cette Zâwyat, construite par l'Émir Saîf ad-Dîn Tougây après l'an 720 de l'hégire, pour servir de refuge pour les pauvres, fut habitée par le

[1] Ibn Doukmâk, *op. cit.*, V, p. 45; cf. aussi Makrîzî, II, p. 326.
[2] وكان بالكبش أيضا حدرة تعرف بحدرة ابن قميحة ذكرها المقريزي و محلها آلآن من ضمن شارع الكبش يصعد الى الكبش منها من خلف جامع صرغتمش. 'Alî Pâchâ Mobârek, *op. cit.*, II, p. 118.
[3] *Khitat*, I, p. 299, p. 343, p. 512; II, p. 116.
[4] En 106 de l'hégire (725 J.C.). Cette église fut restaurée aux frais des Chrétiens qui vivaient dans ce quartier et qui se plaignaient que leurs femmes et leurs enfants étaient molestés par les Arabes lorsqu'ils revenaient des églises de Misr. Cf. EVETTS et BUTLER, *op. cit.*, p. 103.
[5] *Khitat*, II, p. 116, l. 14.

Chaîkh al-ʿAdjamy jusqu'à sa mort en 723 et que le Chaîkh Ibrahîm aṣ-Ṣâig en prit la direction jusqu'en 754, époque à laquelle il mourut [1].

A partir de cette époque, nous n'avons plus de renseignement sur cet édifice : il n'est pas marqué sur le plan de la *Description de l'Égypte* et ʿAlî Pâchâ Mobârek n'en parle pas. L'emplacement du *Ḥakar*, mis à louage par l'Émir Aḳbogâ ʿAbd al-Wâḥid, ostâdâr de Mouḥammad ibn Kalâoûn, au profit de la *Madrasat al-Aḳbogâwyyat*, fut construit par l'Émir Djankal ibn Al-Bâbâ qui y fit deux établissements de bain; ses compagnons suivirent son exemple et le *Ḥakar* forma bientôt un quartier très populeux qui se trouva relié, par les constructions de la Birkat Ḳâroûn, à celles de Miṣr. L'extrémité méridionale de ce quartier avait, il est vrai, un renom sinistre à cause des vagabonds qui détroussaient les voyageurs allant du Caire à Miṣr; c'est pour rétablir la sécurité dans cette banlieue que fut établi le poste dont nous a déjà parlé Maḳrîzî.

Quant au puits appelé *Ḥauḍ ad-Dimîâṭy*, حوض الدمياطى, qui était proche du jardin donnant sur la rive occidentale de la Birkat, c'était un abreuvoir à l'usage des bêtes de somme, œuvre de l'Émir ʿIzz ad-Dîn Aibek ad-Dimîâṭy, un des grands émirs d'Al-Malik Aḍh-Ḍhâhir Baîbars, entre le *Khaṭṭ* des Sept Citernes et le Pont de la Digue, *Ḳanṭarat as-Sadd*. Cet émir avait élevé à côté un *sabîl* et une *zâwyat* où il fut enseveli en 696 [2]. ʿAlî Pâchâ Mobârek rapporte [3], sans y ajouter foi, l'opinion des habitants d'après laquelle la *zâwyat al-Ḥabîby*, زاوية الحبيبى, serait la même que celle d'Ad-Dimîâṭy, mais il croit retrouver dans le *sabîl* situé en face de cet oratoire, l'emplacement du *Ḥauḍ ad-Dimîâṭy*.

Le nom de *Birkat Ḳarâdjâ* fut donné à la Birkat Ḳâroûn au commencement du VIIIe siècle de l'hégire par l'Émir Zaîn ad-Dîn Ḳarâdjâ al-Tourkoumâny sur lequel Maḳrîzî ne nous donne aucun renseignement. Lors de l'expédition d'Égypte, l'étang, dont l'étendue avait considérablement diminué, était appelé *Birkat al-Molla*, بركة الملا. C'est sous ce nom qu'il est porté sur la carte de la *Description de l'Égypte* [4]. Au sud et au sud-est on voit encore des monticules de décombres où ʿAlî Pâchâ Mobârek [5] reconnaît l'emplacement des palais et des villas qui entouraient l'étang. Au-delà de ces kôms, la carte de la *Description de l'Égypte* signale un autre étang, la Birkat Ṭoûloûn, qui s'étendait jusqu'aux environs du *Machhad*

(1) زاوية ابراهيم الصائغ. *Khiṭaṭ*, II, p. 433.
(2) *Khiṭaṭ*, II, p. 430.
(3) *Al-Khiṭaṭ al-Djadîdat*, III, p. 17, l. 12.
(4) *Loc. cit.*, n° 152 (X-12). *L'Explication du plan du Kaire* (*op. cit.*, tome XVIII, IIe partie) porte بركة الملّة (p. 173).
(5) *Op. cit.*, III, p. 16.

de Zaîn al-ʿÂbidîn. Cet étang n'existe plus; la Birkat Ḳâroûn elle-même est desséchée et sur son emplacement, connu sous le nom de Birkat Bagâlat, s'étendent des jardins et de vastes propriétés.

LE PALAIS DE L'ÉLÉPHANT. — DÂR AL-FÎL (دار الفيل).

A l'époque ṭoûloûnide, la montagne de Yachkour était couverte de jardins qui s'étendaient aux alentours de la Birkat Ḳâroûn jusqu'auprès du *Machhad de Zaîn al-ʿÂbidîn*. Parmi ces jardins, on remarquait celui des Banoû Maskîn, sur le versant occidental de la colline, se prolongeant jusqu'au bord de l'étang. Les Banoû Maskîn avaient choisi, dès l'origine de l'islamisme, cet emplacement pour y camper, en même temps que les Banoû Yachkour s'étaient établis sur le plateau; l'ancêtre de la famille avait établi ce lieu en fondation pieuse (ḥaboûs) [1]. C'était non loin de là qu'Aḥmad ibn Ṭoûloûn avait fait construire son hopital.

Le premier qui avait songé à habiter ce jardin était Kâfoûr al-Ikhchîdy, Émir de Miṣr [2]. Il l'avait acheté aux Banoû Maskîn et y avait fait construire un palais pour lequel les dépenses s'étaient élevées à 100.000 dinârs. Si l'on en croit Al-Yamany, cité par Maḳrîzî, l'Émir Kâfoûr avait fait entrer dans l'enceinte de sa construction un certain nombre de mosquées et d'habitations qu'il avait soustraites injustement à leurs propriétaires.

Il l'habita donc au commencement du mois de Radjab 346, ou en Djoumâda II de la même année, suivant une autre version; mais, peu de temps après, les émanations qui s'échappaient de l'étang de Ḳâroûn l'ayant incommodé et une épidémie ayant sévi parmi ses pages et ses serviteurs, il songea à changer de résidence. C'est alors qu'il se transporta à la maison appelée *Dâr al-Marṣady*, دار المرصدى, pendant que l'on aménageait pour lui l'ancienne habitation de Khomâroûyat appelée *Dâr al-Ḥaram*. Cet événement est rapporté à peu près dans les mêmes termes par Maḳrîzî et Ibn Douḳmâḳ : «Il envoya une nuit un message à Aboû Djaʿfar Mouslim al-Ḥousaîny, lui disant : Viens avec moi jusqu'à ta maison. Alors il alla

(1) Ibn Douḳmâḳ, *op. cit.*, IV, p. 125. Il existait à Fosṭâṭ beaucoup d'autres lieux portant le nom des Banoû Maskîn, محرس بنى مسكين, etc.
(2) L'eunuque Kâfoûr était le tuteur et le régent des jeunes fils de Mouḥammad al-Ikhchîd, Ounoûdjour et Aboû l-Ḥasan ʿAlî. A la mort de ce dernier, il s'empara du pouvoir et réussit à rendre un peu de son éclat à la dynastie des Ikhchîdites (356-358 h.). Le court règne de Kâfoûr fut une époque de constructions et de restaurations pour les édifices de Miṣr. Cf. Aboû l-Maḥâsin, II, p. 270-304; Ibn Khallikân, *Biographical dictionary*, éd. De Slane, II, p. 524; Ibn Saʿîd, *Al-Mugrib fi-ḥulâ al-Magrib*, éd. Knutt. L. Tallqvist, texte arabe, p. 31 et seq.

avec lui et ils passèrent devant une maison. A qui est celle-ci? dit Kâfoûr. — A ton serviteur Naḥrîr at-Tarbyyat, نحرير التربيّة. Alors il entra et s'y tint quelques mois jusqu'à ce qu'on lui eut aménagé la maison de Khomâroûyat appelée *Dâr al-Ḥaram*, دار الحرم, qu'il habita[1]..... ». C'est au commencement de Radjab 347 que l'Émir Kâfoûr s'installa dans la *Dâr al-Ḥaram;* son séjour au *Djinân Banî Maskîn* n'avait donc pas duré une année.

C'est cette maison qui fut appelée *Dâr al-Fîl*, دار الفيل, Maison de l'Éléphant, probablement parce qu'on y logea des éléphants à une époque postérieure à Kâfoûr. Il existait auparavant une Dâr al-Fîl à Fosṭâṭ. Ibn Doukmâk dit[2] que les éléphants furent conduits dans une maison qui leur était réservée près de la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn, sur le Djabal Yachkour, au sud des hauteurs du Kabch. Cette situation paraît bien répondre à celle de la Dâr al-Fîl de Kâfoûr al-Ikhchîdy.

Mais il semble qu'un autre édifice ait précédé le palais de Kâfoûr en cet endroit, puisque Makrîzî, parlant de la Dâr al-Fîl, dit que, du haut de cet édifice, la vue s'étendait jusqu'à l'île de Rauḍat; il raconte alors qu'un affranchi de Maslamat ibn Makhlad al-Anṣary, surnommé Aboû Ganîm, nommé gouverneur de l'île par ʿAbd al-ʿAzîz ibn Marwân[3], puis destitué, s'était retiré dans sa maison appelée Dâr al-Fîl et, regardant l'île de Rauḍat, disait à ses frères : « Que trouvez-vous de plus étonnant dans le monde ? ». L'un dit : « le phare d'Alexandrie », l'autre : « le canal de Carthagène », mais lui : « ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que je regarde l'île et que je ne peux pas y entrer[4] ». L'époque d'ʿAbd al-ʿAzîz ibn Marwân est de beaucoup antérieure à celle de Kâfoûr; aussi ne serions-nous pas étonné que Makrîzî ait fait une confusion entre la Dâr al-Fîl de la Birkat Kâroûn et celle de Fosṭâṭ.

C'est sur l'emplacement de l'ancienne *Dâr al-Fîl* que ʿAlî Pâchâ Mobârek place le *Ḥoch Ayyoûb-Bey*, la propriété de Ḥousaîn Pâchâ Ḥosny et les belvédères du Kabch dont nous parlerons plus loin[5]. Il raconte qu'en 1286, alors qu'il était

(1) ثم أرسل الى أبى جعفر مسلم الحسيني ليلا فقال امض بي الى دارك فمضى به فمرّ على دار فقال لمن هذه الدار فقال لغلامك نحرير التربية يعنى دار المرصدي فدخلها و أقام بها شهورا الى أن عمر له دار خمارويه المعروفة بدار الحرم سكنها الخ. Ibn Doukmâk, IV, p. 125. Cf. aussi Makrîzî, II, p. 161.

La maison دار المرصدي, située, au dire d'Ibn Doukmâk (IV, p. 11), près des *Bazzâzîn* (marchands d'habits), était appelée aussi *Dâr Naḥrîr al-Khâṣṣat*, دار نحرير الخاصّة.

(2) *Loc. cit.*

(3) ʿAbd al-ʿAzîz ibn Marwân, frère du Khalife ʿoumayyade ʿAbd al-Malik, fut gouverneur d'Égypte de 66 à 86 de l'hégire (685-705 J.-C.). Cf. Aboû l-Maḥâsin, *op. cit.*, I, p. 190; Ṭabarî, *Annales*, éd. De Goeje, II, fasc. 2; Stanley Lane-Poole, *A History of Egypt*, p. 46.

(4) *Khiṭaṭ*, II, p. 161.

(5) *Al-Khiṭaṭ al-Djadîdat*, II, p. 119.

inspecteur des Wakfs, un tombeau abandonné était contigu au côté est du Machhad de Sayyidat Zaînab, environné de terres désertes et de cultures; il acheta les parties de cette plaine qui étaient en possession de quelque propriétaire et les mit à louage. Un grand nombre d'habitants en désirèrent et y construisirent des habitations, au point qu'au bout de peu de temps, le quartier se trouva transformé en rues, ruelles et impasses qui occupèrent la plus grande partie de la Birkat.

Le Ḥoch Ayyoûb-Bey, dont nous aurons occasion de parler plus loin, existe encore; c'est une large voie qui donne dans la rue Marasînâ, à gauche de celui qui va de la Citadelle à Sayyidat Zaînab; il est porté sous le même nom sur le plan de la *Description de l'Égypte*[1]. L'observation de ʿAlî Pâchâ Mobârek est donc précieuse puisqu'elle permet de situer à cet endroit les édifices qui bordaient l'étang à l'est et, parmi eux, la *Dâr al-Fîl*.

Signalons enfin l'existence d'un Ḥoch al-Fîl sur le sommet de la colline, dans la rue appelée Chârîʿ az-Zyâdat (plan français n° 165) et assez loin par conséquent de la Birkat Bagâlat. Il n'est pas impossible que la Dâr al-Fîl, qui était très vaste, se soit étendue jusque dans ce quartier.

LES SEPT CITERNES. — AS-SABAʿ SAKÂYÂT (السبع سقايات).

Nous avons dit que l'étang de Kâroûn était limité à l'ouest par les Sept Citernes, السبع سقايات. Makrîzî ne donne que de très vagues indications sur cet endroit qui est cependant cité assez souvent au cours de sa description du Caire. Nous savons que les Sept Citernes étaient à l'ouest de l'étang, entre celui-ci et le *Khalîdj* qui décrivait, après avoir passé les Ponts des Lions, une courbe à angle droit. A l'époque de Makrîzî, le *Khalîdj* se jetait dans le Nil au pont de la Digue, *Ḳanṭarat*

(1) *Loc. cit.*, n° 207 (V-11). On le trouve encore porté sur les plans modernes, bien qu'il ne porte pas de plaque indicatrice. Il n'est pas douteux que l'on doive reconnaître le Ḥoch Ayyoûb-Bey dans cette cité populeuse, ce carrefour entouré de masures et de huttes en terre, qui s'étend juste au pied des ruines du Kabch. Jomard, dans sa *Description de la ville du Kaire* (*op. cit.*, p. 297), décrit ainsi les lieux appelés *Ḥoch* : « Il existe encore dans la ville de vastes cours fermées (*ḥôch*) : ce sont des emplacements vagues, sur le derrière de certains groupes de maisons; on n'y passe point; des immondices y sont déposées; on y rassemble les chameaux et les animaux malades, et les pauvres habitants y demeurent dans des cahutes : plusieurs de ces cours servent aussi à l'usage des professions qui travaillent sur les matières animales ». Cette description répond parfaitement à l'aspect que présente encore maintenant ce *ḥoch*. Les habitants du lieu, misérables et ignorants, à qui je m'adressai pour avoir des renseignements sur cette forteresse en ruine qui dominait leur *ḥoch*, ne purent me répondre; un seul, de condition plus aisée, me dit que c'était un château construit par Ayyoûb-Bey. C'était là le seul souvenir qu'avait laissé dans le quartier la vigoureuse résistance du chef kâsimite.

as-Sadd, قنطرة السد, qu'avait fait élever le sultan Al-Malik aṣ-Ṣâliḥ Nadjm ad-Dîn Ayyoûb [1].

Le fleuve s'était retiré sur une grande largeur depuis quelques siècles. Sous les khalifes fâṭimites, en effet, le dernier pont sur le Khalîdj, disparu à l'époque de Maḳrîzî, était situé derrière le *Khaṭṭ des Sept Citernes;* il lui était contigu et se trouvait ainsi à l'extérieur du *Ḥakar Aḳbogâ*. C'était l'œuvre de ʿAbd al-ʿAzîz ibn Marwân en 69 de l'hégire. Toute la berge comprise entre ce pont et le pont de la digue était recouverte par les eaux. Les Sept Citernes étaient donc à l'origine sur le bord du Nil. D'après Maḳrîzî, l'eau s'est retirée peu à peu des terres que l'on trouve maintenant entre les Sept Citernes et le *Soûḳ al-Maʿâridj* au *Marâgat* de Miṣr. Lorsque cette berge resta à sec, on en fit des jardins qui s'étendirent depuis le *Khaṭṭ des Sept Citernes* jusqu'au pont de la Digue [2].

D'autre part, nous savons que les Ponts des Lions, dont la situation exacte sur le *Khalîdj* nous est connue, aboutissaient d'un côté au *Khaṭṭ des Sept Citernes*, sur la rive gauche du canal, de l'autre, au *Djinân Zahry*, sur la rive droite; le jardin connu sous le nom de *Djinân Zahry* était alors séparé des Sept Citernes par le *Khalîdj*. Plusieurs passages de Maḳrîzî nous présentent le *Khaṭṭ des Sept Citernes* comme voisin des Ponts des Lions et même contigu à eux. Ces deux endroits sont souvent cités ensemble. De tous les textes où nous trouvons nommé ce *khaṭṭ*, il résulte que c'était la voie principale qui partait des Ponts des Lions sur la rive gauche du canal et se dirigeait vers le pont de la Digue, formant ainsi une diagonale à l'angle du *Khalîdj*.

Nous trouvons sur cette diagonale : le *Khaṭṭ des Ponts des Lions*, خط قناطر السباع, le *Khaṭṭ des Sept Citernes*, خط السبع سقايات, le *Ḥakar al-Khalîlî*, حكر الخليلي, le *Ḥakar Aḳbogâ*, حكر اقبغا, le *Kôm al-Asâry*, كوم الاسارى, etc. jusqu'au pont de la Digue.

Toute cette région faisait partie, d'après certains passages de Maḳrîzî, de la *Ḥamrâ ad-Douniâ*. Le *Khaṭṭ* des Sept Citernes est cité en particulier comme étant compris tout entier dans la *Ḥamrâ ad-Douniâ*. Mais ces passages sont en contradiction avec les textes que nous avons déjà cités et qui établissent que ces quartiers étaient connus à l'origine sous le nom d'Al ʿAskar qui répondait à la *Ḥamrâ al-Ḳaswâ*. Maḳrîzî semble avoir confondu les deux *Ḥamrâ*. La *Ḥamrâ ad-Douniâ* était en effet la plus rapprochée de Fosṭâṭ Miṣr.

Peut-être trouverons-nous, en étudiant le *Ḥakar Aḳbogâ*, une indication nous

[1] *Khiṭaṭ*, II, p. 143; Casanova, *Histoire et Description de la Citadelle du Caire*, p. 548.
[2] *Khiṭaṭ*, I, p. 343 et seq.

permettant de situer les Sept Citernes. Nous avons dit que le Ḥakar Aḳbogâ était à l'ouest de la Birkat, à cheval sur le Khalîdj. La partie située sur la rive gauche se trouvait à droite de qui allait des Ponts des Lions aux Sept Citernes, près de l'église d'Al-Ḥamrâ. Il y avait plusieurs églises au *Ḥakar Aḳbogâ;* il y en avait deux, entre autres, près des Sept Citernes, dont l'une, appelée église des filles, *Kanîsat al-Banât*, كنيسة البنات, fut détruite en 721, sous Mouḥammad ibn Ḳalâoûn [1].

La *Zâwyat ad-Dimîâṭy*, entre le *Khaṭṭ des Sept Citernes* et le pont de la Digue, donnait sur la rive occidentale de la Birkat Ḳâroûn et devait donc se trouver à gauche de la route des Ponts des Lions aux Sept Citernes et au pont de la Digue. Maḳrîzî parle d'une mosquée appelée *Djâmiʿ Yoûnous*, جامع يونس, aux Sept Citernes, sur la Birkat [2]; mais nous ne la retrouvons malheureusement ni dans la *Description de l'Égypte* ni dans les *Khiṭaṭ* de ʿAlî Pâchâ Mobârek.

Dans la délimitation du quadrilatère de Fosṭâṭ, donnée par Maḳrîzî, nous trouvons confirmée la position que nous avons assignée aux Sept Citernes.

« Sur le côté occidental (de ce quadrilatère) se trouve le *Khaṭṭ* des Sept Citernes, *Khaṭṭ as-Sabaʿ Saḳâyât*, voisin du *Khalîdj;* sur le Khalîdj, à l'est, le *Ḥakar Aḳbogâ* et, à l'ouest, le *Marîs*, المريس, et la *Mounchât al-Mahrâny*, منشاة المهراني. Vis-à-vis de la *Mounchât*, à l'est du *Khalîdj*, se trouvent le *Khaṭṭ Ḳanṭarat as-Sadd*, خط قنطرة السد; le *Khaṭṭ Bain az-Zoḳâḳain*, خط بين الزقاقين; le *Khaṭṭ Maouradat al-Ḥoulafâ*, خط موردة الحلفاء; le *Khaṭṭ* de la Mosquée neuve, خط الجامع الجديد [3]. »

La longueur de ce quadrilatère, des Ponts des Lions à la Birkat al-Ḥabach, comprenait donc, du côté occidental, le Khaṭṭ des Sept Citernes.

Quant à la largeur, suivant une ligne imaginaire des Ponts des Lions jusqu'à la Citadelle, elle longeait la petite Birkat al-Fîl, *Birkat al-Fîl aṣ-Ṣougra*, بركة الفيل الصغرى, aux environs des Sept Citernes. Il est visible que l'appellation « petite Birkat al-Fîl » désigne ici cette étroite branche de la Birkat al-Fîl qui s'étend jusqu'au pied du Djabal Yachkour; mais la position assignée au *Khaṭṭ* des Sept Citernes est un peu trop orientale. Maḳrîzî a voulu dire probablement que ce *khaṭṭ* se trouvait au point de départ de la ligne.

[1] *Khiṭaṭ*, II, p. 113, 116, 512.
[2] *Khiṭaṭ*, II, p. 245.
[3] ففى الجهة الغربية خط السبع سقايات و يجاوره الخليج و عليه من شرقيه حكر أقبغا و من غربيه المريس و منشأة المهرانى و يحاذى المنشأة من شرق الخليج خط قنطرة السدّ و خط بين الزقاقين و خط موردة الحلفاء و خط الجامع الجديد الخ. *Khiṭaṭ*, I, p. 343.

Nous devons retenir encore que les maisons des quartiers nord de Miṣr, qui donnaient sur la Birḳat Ḳâroûn, rejoignaient le *Khaṭṭ* des Sept Citernes. A l'époque de Maḳrîzî, cette banlieue du Caire, autrefois inhabitée, était alors couverte d'habitations et de jardins qui se continuaient sans interruption jusqu'à Miṣr, ne formant qu'une seule ville. La démarcation entre ces deux villes n'était pas sensible. D'après Maḳrîzî, le *Khaṭṭ* des Sept Citernes formait justement la limite entre Al-Ḳâhirat et Miṣr.

LE PUITS DES HIRONDELLES. — BÎR AL-WAṬÂWÎṬ (بئر الوطاويط).

Si le *Khaṭṭ* des Sept Citernes était une artère très fréquentée à l'époque de Maḳrîzî, on ne conservait plus que le souvenir des constructions qui lui avaient donné leur nom. Les Sept Citernes étaient en effet ruinées depuis longtemps et le khaṭṭ s'élevait à peu près sur leur emplacement. Quant à l'origine de ces citernes, Maḳrîzî en attribue la fondation au vizir Aboû l-Faḍl Dja'far ibn Al-Faḍl ibn Dja'far ibn Al-Fourât qui gouverna l'Égypte sous les derniers Ikhchîdites [1].

Ce vizir fit creuser en même temps au sommet du Djabal Yachkour, à l'est de la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn, un puits destiné à alimenter les Sept Citernes par un conduit souterrain et, par ce moyen, à approvisionner d'eau les habitants du *Khaṭṭ al-Ḥamrâ*. L'inscription commémorative de la fondation du puits nous est conservée par Maḳrîzî :

«Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux; à Dieu appartient le commandement avant et après; à lui doivent retourner les actions de grâce; à lui, la louange; c'est de lui qu'est venue la faveur sur son serviteur Dja'far ibn Al-Faḍl ibn Dja'far ibn Al-Fourât et ce par quoi il l'a assisté dans la construction de ce puits, dans la conduite de l'eau jusqu'aux sept citernes qu'il a créées et dans sa captation pour tous les Musulmans; il l'a capté et l'a consacré en wakf durable, sans qu'aucune modification soit permise, ni aucune dérivation d'une partie quelconque de son eau, ni qu'elle soit transferrée, laissée perdre ou distribuée, si ce n'est là où est son lit jusqu'aux citernes consacrées. *Or quiconque le changera après ce qu'il aura entendu subira les conséquences de son crime.* Certes Dieu est celui qui entend, celui qui sait. Cela en l'année 355. Que Dieu accorde sa bénédiction à son prophète Mouḥammad et à sa famille et le salue ! [2] »

[1] Sur ce vizir, cf. Ibn Khallikân, *op. cit.*, I, p. 19 et seq.; Aboû l-Maḥâsin, II, p. 120, 174 et seq., 224 et seq., 290; Ibn Sa'îd, *op. cit.*, texte arabe p. 11, 24, 36, 46, 86 et seq.

[2] بسم الله الرحمن الرحيم ، لله الامر من قبل و من بعد و له الشكر و له الحمد و منه المن على عبده

Le puits cessa vraisemblablement de très bonne heure d'approvisionner les *Ḥamrâ*, puisqu'à l'époque mameloûke on l'entoura de constructions qui servirent de refuges à une immense quantité d'hirondelles, au point que sous Mouḥammad ibn Ḳalâoûn ces constructions formèrent un *khaṭṭ* appelé *Khaṭṭ Bîr al-Waṭâwîṭ*, خط بئر الوطاويط. Ce *khaṭṭ*, qui existe encore de nos jours, était déjà très prospère à l'époque de Maḳrîzî, mais cet auteur ne dit pas avoir vu le puits ni l'inscription et il semble qu'il ait pris le texte de cet intéressant document épigraphique dans un ouvrage antérieur.

Il est en tous cas intéressant de citer la notice de 'Alî Pâchâ Mobârek sur ce puits : «Quant à la Ḥârat Bîr al-Waṭâwîṭ, dit-il, elle est restée (debout) jusqu'à nos jours et elle est encore connue sous ce nom. Il est de notoriété parmi le peuple que ce puits s'appelle Puits de la Dame Waṭwâṭat, بئر الست وطواطة, et qu'il est jusqu'à nos jours à l'intérieur d'une habitation des héritiers du Sayyid Mouḥammad al-Fâridy; on dit que, dans ces derniers temps on constata des vols dans les boutiques situées derrière l'habitation susdite. En recherchant celui qui était coupable de ces vols et en l'interrogeant, on apprit qu'il était descendu parfois dans ce puits. Un des assistants y descendit aussitôt; il le trouva extrêmement vaste et spacieux, et, à proximité de l'eau, il trouva un banc disposé pour s'asseoir [1] ».

Nous avons essayé de retrouver les traces du Puits des Hirondelles et nous n'avons pu pénétrer dans les vieilles maisons qui bordent cette ḥârat; les habitants paraissent ignorer l'existence du puits d'Ibn al-Fourât.

Le Plan de la *Description de l'Égypte* indique une 'Aṭfat al-Waṭâwîṭ et un *Bîr al-Waṭâwîṭ* près de l'endroit où nous trouvons actuellement la Mosquée de Aḥmad-

جعفر بن الفضل بن جعفر بن الفرات و ما وفقه له من البناء لهذه البئر و جريانها الى السبع سقايات التى أنشاها و حبسها لجميع المسلمين و حبسه و سبله وقفا مؤبدا لا يحل تغييره ولا العدول بشئ من مائه ولا ينقل ولا يبطل ولا يساق الا الى حيث مجراه الى السقايات المسبلة فمن بدّله بعد ما سمعه فانما اثمه على الذين يبدّلونه ان الله سميع عليم و ذلك فى سنة خمس و خمسين و ثلثمائة و صلى الله على نبيه محمد و آله و سلم. *Khiṭaṭ*, II, p. 135.

[1] و امّا حارة بئر الوطاويط فهى باقية الى اليوم و تعرف بهذا الاسم و اشتهر بين العامة ان هذه البئر تسمى بئر الست وطواطة و هى الى الآن داخل منزل ورثة السيد محمد الفارضى و يقال انه من مدة قريبة صار سرقة ما فى الحوانيت التى خلف المنزل المذكور و بالتحري عمّن سرق و البحث عنه قد قيل انه ربما نزل هذه البئر ففى الحال نزلها أحد الحاضرين فوجدها فى غاية العظم و الاتساع و وجد بالقرب من مائها مسطبة معدة للجلوس. *Al-Khiṭaṭ al-Djadîdat*, II, p. 114.

Bey Koûhia (1). Nous aurons occasion de reparler de ce quartier lorsque nous étudierons les constructions de l'Émir Ṣarguitmich.

LES PONTS DES LIONS. — ḲANÂṬIR AS-SIBÂ' (قناطر السباع).

L'emplacement des Ponts des Lions nous est heureusement connu. Ils étaient encore visibles, en effet, à une époque rapprochée de nous. Leur construction est d'ailleurs assez récente. Ils sont l'œuvre du sultan mameloûk Rokn ad-Din Baîbars al-Bondouḳdâry qui les orna de lions de pierre, les mêmes que l'on rencontre sur les armoiries de ce prince (2). Plus tard, le sultan Mouḥammad ibn Ḳalâoûn, construisant son hippodrome, *al-Maîdân as-Soulṭâny*, sur la rive droite du *Khalîdj*, les trouva trop élevés et trop étroits. Il donna donc l'ordre à 'Alâ ad-Dîn 'Alî ibn Ḥasan Al-Marwâny, wâlî du Caire, de les démolir et de les reconstruire plus larges de dix coudées en diminuant leur hauteur. Al-Marwâny exécuta ce travail sans replacer les lions de Baîbars. Il avait même donné ordre de les jeter dans le Nil. Ce ne fut que sur les instances de l'Émir Al-Ṭanbogâ Al-Mâridîny que le Sultan se décida à les faire replacer aux extrémités qu'ils occupaient sur les ponts primitifs.

Cette reconstruction eut lieu en Djoumâda Ier 735.

Les Ponts des Lions reliaient le *Khaṭṭ* des Sept Citernes, du côté de la *Ḥamrâ al-Ḳaṣwa*, au *Djinân az-Zahry*, sur la rive droite du *Khalîdj*. Cet endroit était depuis fort longtemps un lieu de passage très fréquenté, comme semble l'indiquer cette grande artère qui s'en détachait pour gagner rapidement le rivage de Miṣr. Aussi il est fort probable qu'un pont précéda en cet endroit les constructions de Baibars, bien que les auteurs n'en parlent pas.

Les Ponts des Lions étaient au nombre de deux, formant un angle d'environ 45°, dont le sommet était sur la rive droite du *Khalîdj*. Pour donner une idée de ces constructions, il nous suffira de citer les quelques lignes que leur consacre Jomard, dans sa *Description de la ville du Kaire* (3).

« Les ponts élevés sur les canaux du Kaire ne présentent aucune remarque intéressante : ils ont tous une ou deux arches en ogive, leur chaussée étroite et leurs parapets très élevés. Celui qu'on appelle El-Sebâa', ou des Lions, porte la figure de cet animal, sculptée dans toute la longueur des frises, comme le pont de Beyçous

(1) *Loc. cit.*, nos 148 (U-8) et 152 (U-8).

(2) Les lions de Baîbars ont été décrits par Rogers-Bey, *Le Blason chez les princes musulmans de l'Égypte et de la Syrie* (*Bulletin de l'Institut égyptien*, 1880), p. 83 et seq.; cf. aussi Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéologie orientale*, tome I, p. 262 et seq.

(3) *Description de l'Égypte*, XVIII, IIe partie, p. 302.

sur le canal d'Abou-Meneggeh, au-dessus du Ventre de la Vache. Il est double, c'est-à-dire composé de deux ponts, l'un perpendiculaire au canal et débouchant en face de la mosquée de Setty-Zeyneb; l'autre, oblique et très-large conduisant à la rue de la citadelle : ce qui fait qu'on appelle ce lieu Qanâter, et non Qantarat el-Sebâa'. Ils sont l'ouvrage du sultan Beybars, qui les fit construire vers 1270, ainsi que le pont du canal Abou-Meneggeh. »

Sur la rive gauche du *Khalîdj*, une grande voie partait des ponts dans une direction sud-ouest. Elle portait le nom de *Khaṭṭ Ḳanâṭir as-Sibâ'*, خط قناطر السباع. Comprise autrefois dans le quartier appelé *Al-Ḥamrâ al-Ḳaṣwa*, cette voie s'était trouvée reliée à Al-'Askar lorsque les armées 'abbâsides y avaient construit des habitations en 132 de l'hégire. Ces habitations étant tombées en ruine, de nombreux jardins s'élevèrent sur leur emplacement jusqu'à ce que Mouḥammad ibn Ḳalâoûn creusa la Birkat an-Nâṣiryyat (1), événement qui remit en vogue ce quartier et rendit son ancienne prospérité au lieu appelé Ḥakar Aḳbogâ, après l'an 720.

Le *Khaṭṭ* des Ponts des Lions se trouva relié au *Khaṭṭ* des Sept Citernes qui se continuait jusqu'au rivage de Miṣr.

Nous avons déterminé à peu près l'étendue et les limites de la *Birkat Ḳâroûn*. Pour achever la description de ce quartier de la *Ḥamrâ*, il ne nous reste plus qu'à parler de la Grande Digue, *al-Djisr al-a'ḍham*, qui séparait la Birkat al-Fîl de la Birkat Ḳâroûn, formant la limite nord de ce dernier étang. Nous n'aborderons ce sujet qu'à la suite de notre étude sur la Birkat al-Fîl.

(1) *Khiṭaṭ*, II, p. 135.

CHAPITRE V.

L'ÉTANG DE L'ÉLÉPHANT. — BIRKAT AL-FÎL (بركة الفيل).

«A l'extérieur d'Al-Ḳâhirat, il n'y avait que la Birkat al-Fîl et la Birkat Ḳâroûn. C'était une grande plaine à travers laquelle celui qui sortait de Bâb Zouaîlat voyait à sa droite le Khalîdj et l'aiguade des arroseurs [1], *Maouradat as-Saḳḳâyîn*, موردة السقائين, celle-ci faisant face à Bâb al-Foutoûḥ; il voyait à sa gauche la montagne, devant lui les Ḳaṭâi' d'Ibn Ṭoûloûn qui se reliaient à Al-'Askar; il voyait la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn et le rivage de la Ḥamrâ, sur lequel donnait le jardin Djinân az-Zahry, et la Birkat al-Fîl dominée par la hauteur surmontée de la Koubbat al-Hawâ, on appelle aujourd'hui cette hauteur Ḳal'at al-Djabal; celui qui était sorti de l'Oratoire de la Fête, *Mouṣalla al-'Id*, à l'extérieur de Miṣr, voyait les deux lacs, Al-Fîl et Ḳâroûn, et le Nil. Lorsqu'arriva l'époque du khalife Al-Ḥâkim bi-Amr Allah Aboû 'Alî Manṣoûr fils d'Al-'Azîz billah Aboû Manṣoûr Nazâr fils de l'Imâm Al-Mou'izz li-din Allah Aboû Tamîm Ma'add, on fit à l'extérieur de Bâb Zouaîlat une porte connue sous le nom de Porte Neuve, *Bâb al-Djadîd*, باب الجديد, et un certain nombre des compagnons du Sultan se partagèrent ces terrains. Les Maṣmoûdîs prirent la Ḥârat al-Maṣâmidat, d'autres, la Yânisyyat, la Mandjabyyat, etc.

«Ruinés lors de la calamité d'Al-Moustanṣir, ces parages furent fréquentés au temps du Khalife Al-Amir bi-Aḥkam Allah et du vizirat d'Al-Mâmoûn ibn Al-Baṭâiḥy après l'an 500. Après la chute de la dynastie fâṭimite, le sultan Ṣalâḥ ad-Dîn ibn Ayyoûb détruisit la Ḥârat al-Manṣoûrat qu'habitaient les esclaves à l'extérieur de Bâb Zouaîlat et en fit un jardin. Tout ce qui était hors de Bâb Zouaîlat fut converti en jardins jusqu'au Machhad an-Nafîsy et à côté des jardins se trouvait une route que l'on suivait pour aller à la citadelle qu'avait élevée Ṣalâḥ ad-Dîn par la main de Bahâ ad-Dîn Ḳarâḳoûch Al-Asady. Celui qui se tenait à la porte de la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn voyait la porte de Zouaîlat. Ensuite les

[1] Ce mot موردة, *maoûradat*, désigne le chemin qui conduit à l'aiguade; il y avait plusieurs endroits de ce nom, tant sur les *Birkat* que sur le Nil : nous avons eu l'occasion de citer la Maoûradat al-Ḥoulafâ et la Maoûradat al-Balâṭ.

constructions qui sont maintenant à l'extérieur de la porte de Zouaîlat furent renouvelées en l'an 700 et ces parages sont devenus à présent trois rues, *châri'*, شارع, une à droite, une à gauche et une en face : toutes trois donnent naissance à de nombreux *khaṭṭ* [1]. »

Telle est la description que nous donne Maḳrîzî de la banlieue du Caire, *Aḍ-Ḍawâḥî* [2], à l'extérieur de la porte de Zouaîlat, à l'époque fâṭimite.

Il n'y avait à l'arrivée des Fâṭimites aucune construction au nord du Djabal Yachkour; seule, la *Birkat al-Fîl*, Étang de l'Éléphant, étalait sa nappe d'eau à l'orient du *Khalîdj*. C'était une vaste dépression divisée en deux bassins : le plus septentrional, qui était en même temps le plus grand, avait une forme rectangulaire et se continuait au sud par une étroite bande qui contournait les contreforts du Djabal Yachkour,

[1] وكانت جهة القاهرة القبلية من ظاهرها ليس فيها سوى بركة الفيل و بركة قارون و هى فضاء يرى من خرج من باب زويلة عن يمينه الخليج و موردة السقائين وكانت تجاه باب الفتوح و يرى عن يساره الجبل و يرى تجاهه قطائع ابن طولون التى تتصل بالعسكر و يرى جامع ابن طولون و ساحل الحمراء الذي يشرف عليه جنان الزهريّ و يرى بركة الفيل التى كان يشرف عليها الشرف الذي فوقه قبة الهواء و يعرف اليوم هذا الشرف بقلعة الجبل وكان من خرج من مصلى العيد بظاهر مصر يرى بركتى الفيل و قارون و النيل فلما كانت أيام الخليفة الحاكم بامر الله أبى على منصور بن العزيز بالله أبى منصور نزار بن الامام المعز لدين الله أبى تميم معدّ عمل خارج باب زويلة بابا عرف بالباب الجديد و اختط خارج باب زويلة عدّة من اصحاب السلطان فاختطت المصامدة حارة المصامدة و اختطت اليانسية والمنجبية و غيرها كما ذكر فى موضعه من هذا الكتاب فلما كانت الشدّة العظمى فى خلافة المستنصر بالله اختلت احوال مصر و خربت خرابا شنيعا ثم عمر خارج باب زويلة فى أيام الخليفة الآمر باحكام الله و وزارة المامون محمد بن فاتك بن البطائحى بعد سنة خمسمائة فلما زالت الدولة الفاطمية هدم السلطان صلاح الدين يوسف بن أيوب حارة المنصورة التى كانت سكن العبيد خارج باب زويلة و عملها بستانا فصار ما خرج عن باب زويلة بساتين الى المشهد النفيسيّ و بجانب البساتين طريق يسلك منها الى قلعة الجبل التى انشأها السلطان صلاح الدين المذكور على يد الامير بهاء الدين قراقوش الاسديّ و صار من يقف على باب جامع ابن طولون يري باب زويلة ثم حدثت العمائر التى هى الآن خارج باب زويلة بعد سنة سبعمائة و صار خارج باب زويلة الآن ثلاثة شوارع أحدها ذات اليمين و الآخر ذات الشمال و الشارع الثالث تجاه من خرج من باب زويلة و هذه الشوارع الثلاثة تشتمل على عدّة اخطاط. *Khiṭaṭ*, II, p. 110.

[2] De son temps, ces quartiers étaient encore considérés comme banlieue, puisque, en 777 de l'hégire, le cadastre d'An-Nâṣir Cha'bân indique la Birkat al-Fîl comme un des villages d'Égypte. Cf. *État des provinces et des villages de l'Égypte*, à la suite de la *Relation de l'Égypte* d'Abd Allatif, éd. Silvestre de Sacy, p. 598.

rejoignait la Birkat Ḳâroûn et finissait non loin de l'endroit où furent plus tard les Ponts des Lions : c'était la petite Birkat al-Fîl, *Birkat al-Fîl aṣ-Ṣougra*, بركة الفيل الصغرى. C'est cette partie qui est connue actuellement sous le nom de Birkat al-Fîl, le grand bassin ayant fait place au palais de Ḥilmyyat [(1)]. Comme nous le verrons plus loin, cet étang communiquait par plusieurs conduits avec le Khalîdj qui lui apportait les eaux du Nil à l'époque de l'inondation, lorsqu'on procédait à la rupture de la digue.

Les alentours de la Birkat al-Fîl n'étaient à l'origine qu'une vaste plaine inhabitée. Ce n'est que sous les premiers Fâṭimites que de nombreux jardins s'étendirent sur les bords de l'étang, principalement sur la rive orientale. Bientôt les diverses fractions de l'armée du Khalife, ne trouvant pas à se loger à l'intérieur des murs d'Al-Ḳâhirat, choisirent, pour s'y établir, les terrains situés en dehors de la porte de Zouaîlat, au nord-est de la Birkat al-Fîl.

Parmi ces mercenaires, les nègres soudanais occupèrent un vaste espace qui prit bientôt l'importance d'un véritable faubourg, jusqu'au moment où il fut détruit par le sultan ayyoûbite Ṣalâḥ ad-Dîn. Ces portions de la banlieue du Caire, distribuées aux soldats, comme autrefois les fiefs (ḳaṭâiʿ) d'Aḥmad ibn Ṭoûloûn, devinrent des *ḥârât*, حارات, qui prirent les noms des fractions de l'armée qui les habitaient, de même que celles de l'intérieur d'Al-Ḳâhirat, fondées dès l'arrivée du Ḳâîd Djauhar. Mais avant d'étudier la position de ces *ḥârât* extérieures et des jardins qui les reliaient à la Ḥamrâ, il nous faut fixer l'emplacement d'une des premières constructions élevées aux environs de la Birkat al-Fîl : la Porte Neuve, *Bâb al-Djadîd*, باب الجديد, construite par ordre du troisième khalife fâṭimite, Al-Ḥâkim bi-Amr Allah.

LA PORTE NEUVE. — BÂB AL-DJADÎD (باب الجديد).

Les renseignements qui nous sont parvenus sur la Porte Neuve, *Bâb al-Djadîd*, sont très incomplets et ne nous permettent que difficilement d'en fixer l'emplacement. Les rares auteurs qui en parlent, et en particulier Maḳrîzî, l'appellent tantôt Bâb al-Djadîd, tantôt Bâb al-Ḥadîd (porte de fer), mais il est certain que

(1) Ce parc entoure le palais de Ḥilmyyat, construit dans la première moitié du dernier siècle par 'Abbâs Pâchâ Ḥilmy, gouverneur du Caire, à l'emplacement du palais d'Ibrahîm-Bey le Grand. Cf. 'Alî Pâchâ Mobârek, *op. cit.*, II, p. 38. On y trouve encore un bassin assez étendu rappelant l'ancienne birkat. Une rue appelée Sikkat Birkat al-Fîl le sépare de la partie connue de nos jours sous le nom de Birkat al-Fîl. Le Palais de Darb al-Gamâmîz (Ministère de l'instruction publique et Bibliothèque khédiviale) est enclavé dans la partie occidentale de ce parc.

cette dernière lecture provient de l'omission du point diacritique sous le *djim*. Il existait en effet une Porte de fer, *Bâb al-Ḥadîd*, dans l'enceinte du Caire, postérieure il est vrai, sur le Khalîdj al-Magraby, au nord-ouest [(1)], et il est peu probable que l'on ait donné le même nom à deux portes situées en des points diamétralement opposés de la ville. En outre, ce nom de *Porte-Neuve* s'applique très bien à une porte construite en dehors du Caire, sur le prolongement de la voie qui aboutissait à Bâb Zouaîlat, englobant ainsi ce nouveau faubourg qui s'était aggloméré hors des murs, formé des Ḥârât militaires. La Porte-Neuve ne fut comprise ni dans l'enceinte de Djauhar, ni dans celle de Badr al-Djamâly [(2)], aussi n'est-il pas étonnant qu'elle n'ait eu qu'un rôle assez effacé et qu'elle ne soit l'objet d'aucune mention spéciale dans l'ouvrage de Maḳrîzî ; mais il est curieux de remarquer que, tandis qu'une autre porte, extérieure aussi, la *Bâb al-Kharḳ*, [(3)] باب الخرق, a laissé, dans l'onomastique moderne et dans l'esprit des habitants, des souvenirs qui nous permettent d'en fixer exactement l'emplacement, la Bâb al-Djadîd est actuellement inconnue et aucune mention dans le plan moderne ne peut nous guider avec sûreté.

La Bâb al-Djadîd était l'œuvre du Khalife Al-Ḥâkim bi-Amr Allah. En dépit de l'extrême concision avec laquelle Maḳrîzî rapporte cet événement, nous sommes autorisés à croire que cette porte fut faite pour indiquer aux diverses fractions de l'armée l'extrême limite des terrains de la banlieue qui leur étaient concédés, et, en effet, les « Compagnons du Sulṭân », selon l'expression de l'historien arabe, se partagèrent ce territoire compris entre la Porte de Zouaîlat et la Porte-Neuve.

La construction de la Porte-Neuve fut le commencement d'une ère de prospérité pour cette banlieue, et c'est de cette époque que date la *Chârîʿ al-Aʿdham* à l'extérieur de Bâb Zouaîlat, qui ne commençait véritablement qu'à la Porte-Neuve ou d'*Al-Ḳoûs*, de l'Arc, car c'est ainsi que Maḳrîzî l'appelle le plus souvent.

« Lorsque les habitations se multiplièrent au temps d'al-Malik an-Nâṣir Mouḥammad ibn Ḳalâoûn après l'an 700, cette rue *Chârîʿ al-Aʿdham*, شارع الاعظم, commença à Bâb Zouaîlat et finit le long de la *Ṣalîbat* qui se termine à la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn. Mais on ne voulait désigner de ce nom (chârîʿ) que la porte d'*Al-Ḳoûs*, القوس, au *Soûḳ des marchands d'oiseaux*, الطيوريين, et c'est la *Bâb al-Djadîd*, et après la porte d'*Al-Ḳoûs*, le *Soûḳ des Marchands d'oiseaux*, celui de la Mosquée de Kauṣoûn, *Soûḳ Djâmiʿ Ḳauṣoûn*, سوق جامع قوصون, celui du

(1) Près de l'ancienne *Bâb al-Baḥr*. Cf. le plan de la *Description de l'Égypte*, n° 353 (D-14).

(2) Sur ces deux enceintes, cf. Casanova, *Histoire et Description de la Citadelle du Caire*, p. 524 et seq.

(3) Plan français, n° 16 (M-9) ; le nom de cette porte a été changé en Bâb al-Khalḳ, sous lequel son emplacement est connu maintenant.

Puits d'Ibn Hanas, *Soûḳ Ḥauḍ ibn Hanas*, سوق حوض ابن هنس, et le *Soûḳ Rab' Ṭafadjy*, سوق ربع طفجى [1]. »

Dans un autre passage, Makrîzî dit que la Bâb al-Djadîd était située « à gauche de celui qui sort par la Porte de Zouaïlat, sur le bord de la Birkat al-Fîl » [2], mais il précise en disant qu'elle était à l'entrée de la Mandjabyyat, على راس المنجبية, dans le voisinage du marché aux Oiseaux, *Souḳ al-Ṭouyoûr*, سوق الطيور. Nous avons déjà noté que le marché des oiseleurs lui était contigu.

La Porte-Neuve donnait donc sur la *Châri' al-A'ḍham*; mais il semble qu'elle n'était pas en travers de cette rue, face à la porte de Zouaïlat, mais plutôt à gauche en allant vers Miṣr et face à la Birkat al-Fîl, puisque Maḳrîzî prétend qu'elle était à gauche de celui qui sortait par Bâb Zouaïlat. Quant à connaître sa situation sur la Châri' 'al-A'dḥam, il nous faut pour cela parcourir cette voie, en revenant de Miṣr vers Al-Ḳâhirat, sans cependant remonter jusqu'au Rab' Ṭafadjy.

Le Soûḳ de la Mosquée de Ḳauṣoûn nous est connu : il n'est pas douteux que son emplacement réponde à celui de la *Darb el-Qeysoun* et de la *Sikket el-Qeysoun* du plan de la *Description de l'Égypte* [3], Châri' Saroûdjyyat et Ḥilmyyat du plan actuel, puisque ces appellations désignent des tronçons différents de la même artère, la Châri' al-A'dḥam. L'artère qui fut appelée *Khaṭṭ Djâmi' Ḳauṣoûn*, était connue avant la construction de cette Mosquée sous le nom de Châri' extérieure de Bâb al-Djadîd. Le marché des oiseleurs est disparu; mais il ne devait pas occuper un grand espace car la Porte-Neuve était peu éloignée de la Mosquée de Ḳauṣoûn. Ce marché était d'ailleurs contigu à la porte.

Nous arrivons alors à la *Mandjabyyat*, à laquelle la Porte-Neuve donnait entrée, du côté de la *Hilâlyyat*, puisque, d'après Maḳrîzî, la porte était entre la Mandjabyyat et la Hilâlyyat. Ce dernier quartier doit être placé, pour des raisons que nous exposerons plus loin, à l'endroit où se trouve à présent la Ḥârat ad-Dâlî Ḥousaïn, حارة الدالى حسين, à gauche en venant de la Ḳaṣabat Radwân, dans la rue Châri' Saroûdjyyat. Parallèlement à cette ḥârat, nous trouvons une autre artère appelée aujourd'hui Ḥârat al-'Imârat, حارة العمارة, qui était comprise également dans la *Hilâlyyat*. Vis-à-vis débouche la Ḥârat Darb al-Agawât, à droite

(1) فلما كثرت العمائر خارج باب زويلة فى أيام الملك الناصر محمد بن قلاون بعد سنة سبعمائة صار هذا الشارع اوّله تجاه باب زويلة و آخره فى الطول الصليبة التى تنتهى الى جامع ابن طولون و غيره لكنهم لا يريدون بالشارع سوى الى باب القوس الذي بسوق الطيوريين و هو الباب الجديد و بعد باب القوس سوق الطيوريين ثم سوق جامع قوصون و سوق حوض ابن هنس و سوق ربع طفجي. *Khiṭaṭ*, II, p. 101.

(2) *Khiṭaṭ*, II, p. 100. على يسرة الخارج من باب زويلة على شاطئ بركة الفيل

(3) *Loc. cit.*, nos 84 (R-7) et 96 (Q-7).

de la Châri' Saroûdjyyat, se prolongeant jusqu'à la Mosquée de Ḳauṣoûn. C'est là que 'Alî Pâchâ Mobârek [1] place la *Mandjabyyat*. Les détails qui nous sont donnés sur cette ḥârat par Maḳrîzî ne nous permettent pas d'en déterminer l'emplacement avec certitude. Cet historien nous apprend seulement que la ḥârat fut nommée d'après un certain Mountadjab ad-Daulat, aussi l'appelle-t-il tantôt *Mountadjabyyat*, tantôt *Mandjabyyat* [2], mais il rapporte cette étymologie d'après Ibn 'Abd adh-Dhâhir [3] et il ne semble pas avoir vu lui-même ce quartier qui avait sans doute changé de nom à cette époque. Si nous plaçons la Mandjabyyat ou Mountadjabyyat à la Ḥârat Darb al-Agawât, le marché des oiseleurs se trouvera dans cette partie de la Châri' al-A'dḥam qui était appelée Al-Khayyâmyyat, الخيّاميّة, lors de l'Expédition d'Égypte et la Porte-Neuve ne sera pas éloignée du coude de la Châri' al-Mougarbilyîn, entre les points 43 et 44 du Plan français.

LES ḤÂRÂT (الحارات).

Comme nous l'avons dit au commencement de ce chapitre, les diverses fractions de l'armée fâṭimite s'étaient partagées les territoires situés dans l'enceinte tracée par le Ḳâïd Djauhar dès son arrivée dans la plaine de Fosṭâṭ Miṣr. Chacun de ces quartiers ou *Ḥârat* était habité par des gens de même nationalité qui lui donnaient leur nom d'origine; tantôt la *ḥârat* prenait le nom du chef militaire qui commandait la fraction, comme autrefois les fiefs concédés par Aḥmad ibn Ṭoûloûn à ses compagnons. Le territoire entier d'Al-Ḳâhirat se trouva bientôt occupé et les retardataires durent se fixer en dehors des portes et fonder de nouvelles *ḥârât*, telles que la *Ḥârat al-'Abîd* (des esclaves noirs) en dehors du Fossé (Khandaḳ), la *Ḥârat al-Bâṭilyyat* en dehors de la Porte Al-Maḥrouḳ et les *Ḥârât* extérieures de la Porte de Zouaïlat, postérieures à toutes les autres, puisqu'elles datent seulement d'Al-Ḥâkim. A l'origine, il y avait ainsi une vingtaine de *Ḥârât*. Nassiri Khosrau n'en cite que dix [4], et parmi ces dix, la *Ḥârat al-Maṣâmidat* qui était en dehors de Bâb Zouaïlat et la *Ḥârat al-Bâṭilyyat* également *extra muros*.

A l'époque de Maḳrîzî, les Ḥârât s'étaient considérablement transformées; elles avaient perdu, pour la plupart, jusqu'à leur nom d'origine et notre auteur, qui nous en trace une vue d'ensemble, ne nous donne pas toujours des renseignements

(1) *Op. cit.*, II, p. 38.

(2) Elle est appelée aussi *mankhabyyat* — منخبية — en certains endroits, mais nous y voyons plutôt une erreur de point diacritique.

(3) Maḳrîzî, II, p. 19; sur cet historien, cf. Casanova, *L'historien Ibn 'Abd adh-Dhâhir*, dans les *Mémoires de la Mission archéologique française*, tome VI, p. 493 et seq.

(4) *Sefer Nameh*, trad. Schefer, p. 144.

précis sur leur emplacement et leur étendue. Les contemporains pouvaient encore, en réunissant leurs souvenirs, se guider dans ces dédales de rues inextricables qui découpaient en tous sens les anciennes *Ḥârât*. Nous avons peine à nous y reconnaître et les identifications que nous proposons n'ont pas ce caractère de certitude que nous leur voudrions.

Les *Ḥârât* que nous trouvons en dehors de la Porte de Zouaîlat, autour de la Birkat al-Fîl, sont au nombre de huit : la Ḥârat al-Hilâlyyat, la Ḥârat al-Manṣoûryyat, la Ḥârat al-Maṣâmidat, la Ḥârat al-Mandjabyyat, la Ḥârat al-Yânisyyat, la Ḥârat Ḥalab, la Ḥârat al-Hamzyîn, la Ḥârat al-ʿAidânyyat.

1° ḤÂRAT AL-HILÂLYYAT (حارة الهلاليّة).

La *Ḥârat al-Hilâlyyat* était, d'après Maḳrîzî, à gauche de celui qui sortait par la Bâb al-Djadîd al-Ḥâkimy. Cet emplacement répond, comme nous l'avons dit, à celui de la Ḥârat al-ʿImârat, حارة العمارة, et de la Ḥârat ad-Dâlî Ḥousaîn, حارة الدالي حسين. ʿAlî Pâchâ Mobârek [1], qui propose aussi l'identification de la *Hilâlyyat* avec une de ces deux ḥârât, dit avoir trouvé le nom de la *Hilâlyyat* dans un acte constitutif de waḳf au nom du sultan Ḳâit-Bây, daté de l'an 912. Il y est question d'une maison sise au *Souwaîḳat al ʿIzzî* [2], سويقة العزّى, près de la Madrasat de feu Saudoûn, سودون, et près de la *Darb al-Hilâlyyat*. ʿAlî Pâchâ fait remarquer que, de son temps, il n'y avait pas d'autre lieu habité à proximité de cette madrasat que la Ḥârat al-ʿImârat et la Ḥârat ad-Dâlî Ḥousaîn et que la première de ces deux ḥârât traversait la Souwaîḳat al-ʿIzzî.

Le nom de Dâlî Ḥousaîn ne remonte pas plus haut que le onzième siècle de l'hégire. A cette époque, la Ḥârat fut habitée par Dâlî Ḥousaîn Pâchâ, vizir du sultan Mourâd, qui gouverna l'Égypte antérieurement à l'an 1045 et qui donna son nom à cette rue [3]. La Ḥârat al-ʿImârat lui est parallèle et aboutit à la Souwaîḳat al-ʿIzzî. Elle est même très proche de la Ḥârat ad-Dâlî Ḥousaîn puisque la Chapelle des quarante Sayyîds — *Zâwyat as-Sâdat al-Arbaʿîn*, زاوية السادة الاربعين — donne à la fois sur ces deux Ḥârât. La porte d'entrée de cette Zâwyat est actuellement dans la Ḥârat Ismaʿîl-Bey qui donne dans la Ḥârat al-ʿImârat. Cet édifice religieux est fort ancien. Maḳrîzî l'appelle *Riwâḳ ibn Soulaîmân* et donne sur lui la notice suivante :

« Ce *Riwâḳ* (portique) est situé à la *Ḥârat al-Hilâlyyat*, à l'extérieur de Bâb

[1] *Op. cit.*, II, p. 35.
[2] Sur ce marché, cf. Maḳrîzî, II, p. 106-107.
[3] Cf. ʿAlî Pâchâ Mobârek, *op. cit.*, II, p. 35.

Zouaîlat; il est connu sous le nom de Aḥmad ibn Soulaîmân ibn Aḥmad ibn Soulaîmân ibn Ibrahîm ibn Abî l-Maʿâly ibn Al-ʿAbbâs ar-Raḥby al-Baṭâîḥy ar-Rifâʿy, chaîkh des faḳirs Aḥmadites Rifâʿîtes en Égypte; c'était un serviteur vertueux qui recevait des honneurs considérables de la part des émirs de la dynastie et d'autres personnages. Beaucoup de faḳirs Aḥmadites font remonter leur origine à lui; il rapporta le ḥadîth (la tradition) d'après Sibt as-Salafy et mourut dans ce riwâḳ dans la nuit du lundi six de Dhoû l-Ḥidjdjat 691 [1]. »

Dans la suite, beaucoup de chaîkhs s'y firent ensevelir et c'est alors que la Zâwyat prit le nom de As-Sâdat al-Arbaʿîn. Récemment encore, on y voyait un certain nombre de tombeaux dont deux étaient surmontés de catafalques avec des corniches de bois à inscriptions coraniques; l'un de ces tombeaux était au nom de la mère de l'Émir Nâṣir ad-Dîn Mîryâkhoûr, morte en 733; l'autre, dont le nom était effacé, portait la date 753 [2]. Le *riwâḳ* était très grand et une maison contigüe à lui était établie en waḳf à son profit. A l'origine, la porte du *riwâḳ* était dans la Ḥârat ad-Dâlî Ḥousaîn; ce n'est que longtemps après qu'elle fut ouverte sur la Ḥârat Ismaʿîl-Bey. La Zâwyat existait encore, dans son état primitif, jusqu'à ces dernières années. En 1891, le gouvernorat du Caire, considérant l'état de délabrement de l'édifice et principalement du plafond, se proposa d'en démolir une partie. Le Comité de Conservation, appelé à donner son avis, déclassa cette zâwyat et se contenta de faire transporter au Musée arabe les restes des deux catafalques de bois à inscriptions [3].

L'existence de cette zâwyat dans la Ḥârat ad-Dâlî Ḥousaîn achève de dissiper nos dernières hésitations relativement à l'identification de la *Hilâlyyat* avec les deux *Ḥârât* que nous venons d'étudier.

2° ḤÂRAT AL-MANṢOÛRYYAT (حارة المنصوريّة)

Vis-à-vis de la *Hilâlyyat*, à droite de la Chârîʿ al-Aʿdḥam en venant de la porte de Zouaîlat, se trouvait la *Ḥârat al-Manṣoûryyat*, connue aussi sous le nom de

[1] هذا الرواق بحارة الهلالية خارج باب زويلة عرف باحمد بن سليمان بن احمد بن سليمان بن ابراهيم ابن ابي المعالي بن العباس الرحبى البطائحيّ الرفاعيّ شيخ الفقراء الاحمدية الرفاعية بديار مصر كان عبدا صالحا له قبول عظيم من أمراء الدولة و غيرهم و ينتمى اليه كثير من الفقراء الاحمدية و روى الحديث عن سبط السلفيّ و حدّث و كانت وفاته ليلة الاثنين سادس ذي الحجة سنة احدى و تسعين و ستمائة بهذا الرواق. *Khiṭaṭ*, II, p. 428.
[2] Cf. ʿAlî Pâchâ Mobârek, *op. cit.*, II, p. 36.
[3] Cf. *Bulletin du Comité de Conservation*, fasc. IX, p. 14.

Al-Manṣoûrat ou de *Ḥârat as-Soûdân* (des Soudanais). Elle était habitée en effet par des nègres du Soudan qui formaient un contingent important de l'armée du Khalife et dont le nombre ne fit que s'accroître au point de devenir un danger pour le gouvernement, jusqu'au moment où Ṣalâḥ ad-Dîn fils d'Ayyoûb les extermina. Au temps de Maḳrîzî, ce quartier était entièrement transformé. Les renseignements qu'il en donne sont tirés d'Ibn ʿAbd adh-Dhâhir. Cet historien, secrétaire de Baîbars, avait pu voir les vestiges de l'ancienne ḥârat puisque c'était de son temps que le jardin dont il parle avait été mis à louage [1].

« Les Soudanais, dit-il, avaient un quartier, حارة, connu sous leur nom et qui se nommait *Al-Manṣoûrat*. Ṣalâḥ ad-Dîn le ruina et se l'appropria, puis il en fit un jardin et un bassin (*ḥauḍ*). Il est à côté de la Porte-Neuve (porte de fer, dans le texte) — c'est-à-dire celle dont la voûte est encore visible — près de l'entrée de la *Mountadjabyyat*, entre celle-ci et la *Hilâlyyat*. Ce jardin a été mis à louage au temps d'Adh-Dhâhir : une partie — c'est-à-dire d'Al-Manṣoûrat — est du côté de la Birkat al-Fîl, proche du jardin de Saîf al-Islâm ; il se nomme maintenant *Ḥakar al-Gatamy*, حكر الغتمى, parce que ce Gatamy avait entamé le jardin de Saîf al-Islâm. Alors il fut mis à louage de ce côté et ce sont maintenant les *Ḥakar* (احكار pluriel de حكر) du *Dîwân as-Soulṭâny*. Le *Ḥakar al-Gatamy*, qui était le *Boustân Saîf al-Islâm*, est connu aujourd'hui sous le nom de *Darb ibn Al-Bâbâ*, درب ابن البابا, en face de la *Bondouḳdâryyat*, aux environs du bain d'Al-Fâriḳâny, près de la *Ṣalîbat* de la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn [2]. »

La *Ḥârat al-Manṣoûryyat* était donc très vaste, puisqu'elle s'étendait en longueur le long de la Birkat al-Fîl. Le jardin de Saîf al-Islâm était en effet, comme nous le verrons plus loin, au sud-est de la Birkat, entre la *Birkat al-Fîl aṣ-Ṣougra* et la *Ṣalîbat*. L'expression « à côté » الى جانب, employée ici pour désigner la proximité, est d'ailleurs assez vague et il est peu probable que la Manṣoûryyat se

[1] Cf. Maḳrîzî, II, p. 19.

[2] قال ابن عبد الظاهر كانت للسودان حارة تعرف بهم تسمى المنصورة خربها صلاح الدين و أخذها خطالبا (*sic*) فعمرها بستانا و حوضا و هي الى جانب الباب الحديد (*sic*) يعنى الذي يعرف اليوم بالقوس عند رأس المنتجبية فيما بينها و بين الهلالية و قد حكر هذا البستان فى الايام الظاهرية و بعضها يعنى المنصورة من جهة بركة الفيل الى جانب بستان سيف الاسلام و يسمى الآن بحكر الغتمي لان الغتمي هذا كان شرع بستان سيف الاسلام فحكر فى هذه الجهة و هي الآن احكار الديوان السلطاني و حكر الغتمي الذي كان بستان سيف الاسلام يعرف اليوم بدرب ابن البابا تجاه البندقدارية بجوار حمام الفارقاني قريب من صليبة جامع ابن طولون. *Khiṭaṭ*, II, p. 19-20.

soit étendue jusque-là. Nous devons seulement retenir de ce texte que la ḥârat commençait à la Porte-Neuve, à côté de la Mandjabyyat et s'étendait jusqu'à l'Etang de l'Éléphant.

D'autre part, un passage d'As-Sakhâwy, cité par ʿAlî Pâchâ Mobârek [1], indique que la *Madrasat Inâl*, aujourd'hui Mosquée Inâl, جامع اينال, rue Saroûdjyyat, était autrefois au sud de la Manṣoûryyat. La limite septentrionale de la Ḥârat nous semble indiquée par la *Dâr at-Touffâḥ* (maison des pommes) — دار التفّاح — vaste entrepôt ou *fondouḳ* où les paysans de la banlieue du Caire apportaient leurs fruits, afin de les diriger de là sur les autres marchés. Le *fondouḳ Dâr at-Touffâḥ* fut construit, d'après Maḳrîzî [2], l'an 740, par l'Émir Ṭoḳoûzdemir, dans la partie de la Ḥârat as-Soûdân qui avait été convertie en jardin par Ṣalâḥ ad-Dîn. Il était « vis-à-vis de la porte de Zouaîlat » [3], dit encore Maḳrîzî, et effectivement il ne pouvait en être bien éloigné puisque les fenêtres occidentales de la Mosquée de Mouayyad avaient vue sur ce marché. La Ḥârat as-Soûdân ou Al-Manṣoûryyat occupait donc vraisemblablement tout l'espace compris entre la porte de Zouaîlat et la Birkat al-Fîl.

Elle était extrêmement populeuse et les nègres qui l'habitaient étaient fort turbulents. Lorsqu'éclata la grande révolte qui motiva la destruction de ce quartier, les Soudanais étaient au nombre de 50.000. La mesure de rigueur du sultan ayyoûbite nous reporte aux événements qui précipitèrent la chute de la dynastie fâṭimite et facilitèrent l'établissement des Ayyoûbites en Égypte [4]. La grande révolte des nègres sous Al-ʿÂḍid en 564 fut suivie d'une longue suite de soulèvements jusqu'en 572, époque à laquelle Toûrân-Châh et Al-Malik al-ʿAdil Aboû-Bakr, frères de Ṣalâḥ ad-Dîn, battirent définitivement les Nubiens d'Ousouân qui descendaient la vallée du Nil sous la conduite de leur chef Kanz ad-Daulat. La destruction de la Ḥârat al-Manṣoûryyat date de la première révolte, celle qui éclata dans le palais même du Khalife Al-ʿÂḍid et s'étendit pendant plusieurs jours à travers les rues et les faubourgs de la capitale. Ṣârim ad-Dîn Khaṭṭâb ibn Moûsa fut chargé par Ṣalâḥ ad-Dîn de détruire entièrement la Ḥârat et d'en faire un jardin; ce n'est qu'au temps d'Al-Malik Adh-Dhâhir Baîbars que l'on commença à y construire des habitations.

[1] *Op. cit.*, II, p. 38.

[2] *Khiṭaṭ*, II, p. 93.

[3] تجاه باب زويلة. Il ne faut pas confondre ce *fondouḳ* avec un édifice du même nom à Fosṭâṭ, mentionné par Ibn Douḳmâḳ.

[4] Sur ces événements, cf. Casanova, *Les derniers Fâṭimites*, dans les *Mémoires de la Mission archéologique française*, tome VI, p. 430 et seq.

3° ḤÂRAT AL-MAṢÂMIDAT — (حارة المصامدة).

Une autre fraction de l'armée fâṭimite s'établit assez tard dans cette banlieue. ʿAbd Allah Al-Maṣmoûdy, un des chefs de l'armée, comblé d'honneurs par Al-Mâmoûn Al-Baṭâiḥy, vizir du Khalife Al-Âmir bi Aḥkâm Allah, fut invité par lui en 515 à s'établir avec ses hommes en dehors de la Porte de Zouaîlat [1]. Le vizir pensait à ce moment à repeupler la banlieue jusqu'au Djabal Yachkour et à effacer les traces des calamités qui avaient désolé la capitale sous Al-Moustanṣir-Billah. Il avait même publié un édit ordonnant aux propriétaires de maisons en ruine de les reconstruire à bref délai [2]. L'occasion était donc favorable pour créer une nouvelle *ḥârat* militaire. L'emplacement de la *Ḥârat al-Yânisyyat*, dont nous parlerons plus loin, ayant paru trop exigu, ils tombèrent d'accord pour choisir le terrain situé en dehors de la Porte-Neuve d'Al-Ḥâkim, à droite de la route allant à la Birkat al-Fîl. Al-Maṣmoûdy fit prévaloir un avis contraire et préféra la plaine située à gauche, afin de laisser libre l'espace compris entre le nouveau quartier et l'Étang de l'Éléphant. ʿAbd Allah al-Maṣmoûdy et Aboû Bakr al-Maṣmoûdy édifièrent chacun une mosquée; la première était contigüe à la Porte-Neuve [3], la seconde était «à l'endroit que nous croyons être la Hilâlyyat», dit Makrîzî [4]. Il ne voulut élever aucune construction en face de cette mosquée, afin de laisser libre l'espace compris entre elle et la Birkat al-Fîl. Le rivage de la Birkat al-Fîl devint libre alors depuis la mosquée vis-à-vis de cette ḥârat jusqu'à un enclos nommé *Ḥiṣn Douaîrat Masʿoûd*, حصن دويرة مسعود, et dont nous pouvons heureusement fixer l'emplacement grâce à un passage des *Khiṭaṭ* [5] où l'auteur, parlant de la *Khankâh al-Bondoukdâryyat*, dit que son emplacement était anciennement connu sous le nom de *Douaîrat Masʿoûd*. Or la Khankâh al-Bondoukdâryyat est actuellement la *Zâwyat al-Abâr*, dans la Chârîʿ as-Souyoûfyyat, comme nous le verrons plus loin.

Le nouveau quartier resta dans cet état jusqu'au temps d'Al-Ḥâfidh li-dîn Allah, époque à laquelle on commença à construire de nombreuses habitations avec des boutiques sur la même rangée et au sud de la Ḥârat, au point que les maisons formèrent une suite ininterrompue jusqu'aux trois mosquées suspendues [6]

[1] Makrîzî, II, p. 20.
[2] Makrîzî, I, p. 305.
[3] Mot-à-mot : sur le glacis de la porte neuve, على زلاقة الباب الجديد.
[4] *Khiṭaṭ*, II, p. 20. فيما أعتقد هي الهلالية
[5] *Khiṭaṭ*, II, p. 420.
[6] المساجد المعلّقة; nous avons peu de renseignements sur ces mosquées. Cf. ʿAlî Pâchâ Mobârek, II, p. 42. Sur le terme *mouʿallaḳ*, cf. Van Berchem, *op. cit.*, p. 40, note 2.

d'Al-Ḥâkim, au pont appelé Ḳanṭarat Dâr Ibn Ṭoûloûn et au jardin dépendant du palais d'Ibn Ṭoûloûn. Makrîzî pense que ces trois mosquées étaient celles qui faisaient face au bassin (ḥauḍ) d'Al-Djâoûly; quant au jardin, il le croit voisin du Machhad de Sayyidat Nafîsat et pense que c'est son emplacement que choisit la sultane Chadjarat ad-Dourr pour y construire sa maison [1]. Il est certain que, s'il restait à cette époque quelque vestige de l'ancien palais des Ṭoûloûnides et du vaste parc qui s'étendait entre l'édifice et le Djabal Yachkour, c'est autour du Machhad Sayyidat Nafîsat que nous devons les chercher; mais nous nous sommes considérablement éloignés de la Birkat al-Fîl et de la *Ḥârat al-Maṣâmidat*.

Il ne peut y avoir de doute sur la situation que nous attribuons au quartier des Maṣmoûdys, si l'on tient compte du passage de Makrîzî qui place la Mosquée de Ḳauṣoûn à l'extérieur de la Porte de Zouaîlat et à l'ouest de la *Ḥârat al-Maṣâmidat*. Cette mosquée est encore visible actuellement sur le boulevard Mehemet-ʿAlî qui l'a coupée en deux en lui enlevant son minaret [2]. Elle fut construite en 730 par l'Émir Saîf ad-Dîn Ḳauṣoûn qui acheta pour l'édifier l'emplacement de l'ancien palais de l'Émir Djamâl ad-Dîn Aḳoûch al-Manṣoûry, surnommé Ḳattâl as-Sabaʿ al-Mauṣily (le tueur de lion de Mossoul). Contigu à ce palais se trouvait un établissement de bain, connu sous le même nom, *Ḥammâm Ḳattâl as-Sabaʿ*, que Makrîzî, dans un autre passage [3], place effectivement «à l'extérieur de la porte d'Al-Ḳoûs, hors d'Al-Ḳâhirat, dans la rue suivie pour aller de la porte de Zouaîlat à la Ṣalîbat de la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn». Or ce bain est encore visible dans la rue Saroûdjyyat (plan français n° 101) entre la ʿAṭfat al-Maḥkamat et la ʿAṭfat al-Ḥannâ, où il porte actuellement le nom de Ḥammâm Saroûdjyyat. Lorsque l'Émir Ḳauṣoûn se fut emparé de la maison de Ḳattâl as-Sabaʿ et qu'il y eut construit sa mosquée, il voulut y annexer le bain qui était inaliénable et obtint une décision du Grand Ḳâḍî qui lui permit de l'acheter [4]. Il avait alors deux portes, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. Plus tard, en 1240, il fut compris dans le waḳf des Aoûlâd Aṣîl et on construisit entre ces deux portes un mur

[1] *Khiṭaṭ*, II, p. 20.
[2] Plan Grand-Bey, n° 202; cf. Makrîzî, II, p. 307.
[3] خارج باب القوس من ظاهر القاهرة فى الشارع المسلوك فيه من باب زويلة الى صليبة جامع ابن طولون *Khiṭaṭ*, II, p. 85.
[4] Pour obtenir cette décision du Ḳâḍî l-Ḳouḍât Charaf ad-Dîn al-Ḥanbaly al-Ḥarrâny, il fit ruiner une partie du bain et fit comparaître des témoins qui affirmèrent qu'il était en ruine. Un seul refusa de témoigner en ce sens, disant : «Il n'est pas possible d'entrer à l'aube dans ce bain, de s'y purifier et d'en sortir; il est très fréquenté. Comment témoignerais-je ce matin qu'il est en ruine?» Un autre témoin fut alors appelé et le Grand Ḳâḍî établit l'acte de vente. Cf. Makrîzî, II, p. 85.

intérieur qui séparait l'établissement en deux bains réservés chacun à un sexe différent [1]. Le bain des femmes donne maintenant sur la ʿAṭfat al-Ḥannâ et le bain des hommes, dans la Châriʿ as-Saroûdjyyat.

De ce que, au dire de Maḳrîzî, la Mosquée de Ḳauṣoûn était sur l'emplacement d'une maison voisine de la Ḥârat al-Maṣâmidat, ʿAlî Pâchâ Mobârek [2] conclut que l'emplacement de cette ḥârat doit être placé à la Ḥârat al-Ḥannâ qui débouche à droite sur la Châriʿ as-Saroûdjyyat et qui est le lieu habité le plus proche de la Mosquée. Cette identification est assurément contestable puisque le texte de Maḳrîzî dit formellement que la Ḥârat fut construite à gauche de qui sort par la Porte-Neuve. Il dit d'ailleurs que la Mosquée de Ḳauṣoûn était à l'ouest de la Ḥârat et comme il avait été décidé qu'on laisserait libre l'espace situé devant la Ḥârat, jusqu'à l'Étang, il n'est pas étonnant que ce quartier, même situé à gauche de la Châriʿ al-Aʿḍham, ait été le lieu habité le plus proche de l'emplacement de la Mosquée. Nous serions donc plutôt portés à placer la Ḥârat al-Maṣâmidat aux environs de la Ḥârat Pâchâ Yadjan, حارة باشا يجن, sans lui assigner de limites, car elle nous paraît avoir été très étendue.

4° ḤÂRAT ḤALAB — (حارة حلب).

La Ḥârat Alep n'était pas entièrement disparue à l'époque de Maḳrîzî, mais elle avait fait place à la *Zoḳâḳ Ḥalab* sur laquelle notre historien ne nous donne pas beaucoup de renseignements. Il se contente de dire qu'elle était hors de la Porte de Zouaïlat [3], mais il oublie de nous dire si nous devons la chercher à droite ou à gauche de la Châriʿ al-Aʿḍham, en allant vers Miṣr. Nous devons chercher autre part des points de repère qui nous permettent de situer ce quartier.

Maḳrîzî nous en donne plusieurs : le Ḥammâm al-Doûd, le Ḥauḍ Ibn Hanas et la Madrasat al-Mahdhabyyat.

Le *Ḥammâm al-Doûd*, حمّام الدود, est un établissement de bain que l'on voit encore à gauche de la rue Saroûdjyyat, au coin du boulevard Mehemet-ʿAlî (plan français n° 93). L'Émir Saîf ad-Dîn Al-Doûd Al-Djâchenguiry [4] le fit con-

[1] Cf. ʿAlî Pâchâ Mobârek, II, p. 38. Il est connu actuellement sous le nom de Ḥammâm as-Saroûdjyyat.

[2] *Op. cit.*, II, p. 38.

[3] *Khiṭaṭ*, II, p. 23.

[4] Ce personnage était un des émirs du premier sultan mameloûk, Al-Malik Al-Mouʿizz Aïbek al-Tourkoumâny; il fut arrêté par le successeur de ce sultan, l'Émir Saîf ad-Dîn Ḳouṭouz, en Dhoû l-Ḥidjdjat 657. Cf. Maḳrîzî, II, p. 85.

struire peu avant l'année 657 dans la Châriʿ al-Aʿḍham, vis-à-vis la *zoḳâḳ Khân Ḥalab*, aux environs du puits (ḥauḍ) de Saʿd ad-Dîn Masʿoûd ibn Hanas. ʿAlî Pâchâ Mobârek dit [1] aussi avoir vu dans un acte au nom de Ḳâit-Bây, daté de 912, que vis-à-vis du bain se trouvait la Zoḳâḳ Ḥalab, voisine du Ḥauḍ Ibn Hanas. Si nous examinons le plan de la Commission d'Égypte [2], nous remarquons que la seule artère qui se détache de la Châriʿ vis-à-vis du bain est la ʿAṭfat Mourâd-Bây, conduisant à la maison de Mourâd-Bây. Le nouveau boulevard coupe à présent l'ancienne Châriʿ al-Aʿḍham à côté du bain d'Al-Doûd et une grande partie de l'ancienne ʾAṭfat Mourâd-Bây n'est plus visible. En revanche, le plan actuel porte une Ḥârat Mourâd-Bây qui donne sur le boulevard à droite en allant vers la citadelle, un peu au-dessous du croisement de la Châriʿ As-Saroûdjyyat avec ce boulevard. Cette ḥârat et la ʿaṭfat qui la traverse semblent donc être sur l'emplacement de l'ancienne *Ḥârat Ḥalab*.

Le texte de Maḳrîzî dit encore que le bain était voisin du *Ḥauḍ Ibn Hanas*. Ce *ḥauḍ* était un abreuvoir à l'usage des bêtes de somme; l'eau y était transportée d'un puits voisin surmonté d'une *sâḳyat* [3]. Le *Ḥauḍ Ibn Hanas*, fondation de l'Émir Saʿd ad-Dîn Masʿoûd, fils de l'Émir Badr ad-Dîn Hanas ibn ʿAbd Allah, chambellan privé d'Al-Malik Aṣ-Ṣâliḥ Nadjm ad-Dîn Ayyoûb, en chaʿbân 647 [4], était surmonté d'une mosquée, مسجد, qu'avait fait élever l'Émir afin de s'y faire ensevelir. D'après Maḳrîzî, il était contigu à la *Ḥârat Ḥalab*. Or, s'il est également difficile de retrouver l'emplacement exact de ce *ḥauḍ* et du *machhad*, il est fort probable que ce groupe de constructions était compris dans le quadrilatère limité par la ʿAṭfat Mourâd-Bây, la place Maîdân al-Ḥilmyyat, la Châriʿ al-Ḥilmyyat et le jardin du palais de Ḥilmyyat. ʿAlî Pâchâ Mobârek, d'ailleurs, croit reconnaître le tombeau d'Ibn Hanas dans un mausolée de la ʿAṭfat Mourâd-Bây, connu parmi les habitants sous le nom de Ach-Chaïkh al-Arbaʿîn, الشيخ الاربعين, et affirme que le puits d'eau de source qui alimentait l'abreuvoir existait encore de son temps dans une propriété de l'Émir Yaʿḳoûb Pâchâ [5].

« L'espace compris entre la ʿAṭfat Mourâd-Bây et la ʿAṭfat al-Gassâlat qui est

[1] *Op. cit.*, II, p. 40.

[2] *Loc. cit.*, n° 92 (Q-7).

[3] *Khiṭaṭ*, II, p. 133.

[4] L'Émir Hanas, *amîrdjandâr* du Sultan Al-Malik Al-ʿAzîz ʿOthmân, mourut en 591. Son fils mourut le samedi 10 de Chawwâl 647 et fut enterré dans la masdjid qu'il avait fait construire. Le réservoir, abandonné pendant un siècle, fut restauré en 821, sous le règne de Moûayyad, par l'Émir Tatar. Cf. Maḳrîzî, II, p. 133.

[5] *Op. cit.*, II, p. 40.

à l'extrémité du Maidân al-Ḥilmyyat, dit-il, était connu à l'origine sous le nom de *Khaṭṭ Ḥauḍ Ibn Hanas.* » Dans le chapitre qu'il consacre aux collèges du Caire, Maḳrîzî parle de la *Madrasat al-Mahdhabyyat* [1], مدرسة المهذبية, construite au VIIe siècle de l'hégire par un médecin célèbre d'origine chrétienne, à l'extérieur de la Porte de Zouaïlat, dans le Khaṭṭ de la Ḥârat Ḥalab et près du bain *Ḥammâm Ḳamâry*, حمّام قاری. Cette seule indication nous permettrait de fixer définitivement l'emplacement de la Ḥârat si nous retrouvions l'ancien collège. Or, ʿAlî Pâchâ Mobârek croit l'avoir retrouvé dans la Takkyat al-Ḳouṣoûnyyat située dans la ʿAṭfat Mourâd-Bây [2]. Cette Takkyat recouvre les deux tombeaux du Chaîkh ʿAbbâs et du Chaîkh Riḥân, mais les inscriptions des tombeaux sont effacées et illisibles. Cette identification est assez admissible si l'on remarque que le *Ḥammâm al-Ḳamâry*, plus tard Ḥammâm Ibrahîm-Bây, fut englobé avec le palais d'Ibrahîm-Bây parmi les constructions que l'on abattit pour faire le jardin d'Al-Ḥilmyyat, contigu, de ce côté, à la ʿAṭfat Mourâd-Bây. L'identité de la *Ḥârat Ḥalab* avec la ʿAṭfat et la Ḥârat Mourâd-Bây nous semble donc démontrée.

5° ḤÂRAT AL-MANDJABYYAT — (حارة المنجبيّة).

Nous avons parlé de ce quartier en étudiant la situation approximative de la Porte-Neuve d'Al-Ḥâkim. Nous n'avons pas à y revenir.

6° ḤÂRAT AL-YÂNISYYAT — (حارة اليانسيّة).

En appliquant aux autres quartiers, la même méthode qui nous a aidé à déterminer l'emplacement des *ḥârât* précédentes, nous obtiendrons les mêmes résultats. C'est ainsi que nous chercherons l'ancienne *Ḥârat al-Yânisyyat* dans la Darb al-Yânisyyat, درب اليانسيّة, située dans la Darb al-Aḥmar, à droite en allant de la Porte de Zouaïlat à la Citadelle, vis-à-vis de la Mosquée de Ḳidjmâs al-Isḥâḳy. Maḳrîzî ne parle de cette ḥârat qu'en termes très vagues. Il cite seulement un texte d'Ibn ʿAbd adh-Dhâhir [3] qui donne la rue des Yânisis comme située en dehors de la Porte de Zouaïlat, sans autre indication. Dans un autre passage des *Khiṭaṭ* [4], nous trouvons la *Yânisyyat* citée parmi les quartiers qui furent fondés aux environs de la Porte-Neuve sous Al-Ḥâkim bi-Amr Allah.

[1] *Khiṭaṭ*, II, p. 397.
[2] *Loc. cit.*
[3] *Khiṭaṭ*, II, p. 16 et Silvestre de Sacy, *Relation de l'Égypte d'Abd Allatif*, p. 428-430.
[4] *Khiṭaṭ*, II, p. 100.

Le chef militaire qui donna son nom à ce quartier était en effet au faîte de la puissance sous ce Khalife. Aboû l-Ḥasan Yânis aṣ-Ṣaḳaly (le Sicilien), à l'origine eunuque d'Al ʿAzîz-billah, avait su capter la confiance de son maître jusqu'à le suppléer dans le gouvernement du Caire pendant son absence. A la mort d'Al-ʿAzîz, son fils Al-Ḥâkim le confirma dans sa charge de gouverneur et l'envoya administrer la province de Barkah, en 388 de l'hégire [1].

Les compagnons de Yânis furent parmi les premiers qui s'établirent en dehors de la Porte de Zouaïlat. Leur quartier était limitrophe de la *Hilâlyyat*, comme on peut en conclure du passage des *Khiṭaṭ* ainsi conçu : « Lorsque la *Ḥârat al-Yânisyyat* et la *Ḥârat al-Hilâlyyat* eurent été tracées, le rivage de la Birkat al-Fîl se trouva faire face à ces ḥârât et les constructions se suivirent sans interruption depuis la Porte-Neuve jusqu'à la plaine qui est maintenant en dehors du Machhad an-Nafîsy [2] ». Il est probable qu'à cette époque les quartiers des Manṣoûrys et des Maṣmoûdys et surtout celui d'Alep n'étaient pas construits ou n'avaient pas l'extension qu'ils eurent plus tard, car, tels que nous les trouvons à l'époque de Maḳrîzî, au nord-est de la Birkat, il est impossible de dire que la Birkat leur faisait face. Outre que la similitude de noms est une forte présomption en faveur de l'identification de la *Ḥârat* avec la *Darb* actuelle, nous trouvons encore une preuve à l'appui de notre hypothèse dans la situation de la *Madrasat al-Mihmandâryyat*, مدرسة المهمنداريّة, que Maḳrîzî [3] place au *Khaṭṭ* de la Mosquée d'Al-Mâridâny. D'après lui, cette Madrasat avait deux portes : l'une donnant sur la *Chariʿ al-Aʿdham* [4], l'autre sur la *Ḥârat al-Yânisyyat*. Nous retrouvons cette disposition dans la Zâwyat al-Mihmandâr [5], qui est l'ancienne Madrasat construite en 725 par l'Émir Chihâb ad-Dîn Aḥmad ibn Aḳoûch al-Mihmândâr et conservée jusqu'à nos jours, grâce aux restaurations qu'y entreprit Soulaîmân Agâ al-Ḳâzidogly en 1135 [6].

[1] *Khiṭaṭ*, I, p. 116. Quelques auteurs l'appellent aṣ-Ṣaḳalaby (l'Esclavon).
[2] لما اختطت حارة اليانسية و حارة الهلالية صار ساحل بركة الفيل قبالتها و اتصلت العمائر من الباب الجديد الى الفضاء الذي هو الآن خارج المشهد النفيسي. *Khiṭaṭ*, II, p. 100.
[3] *Khiṭaṭ*, II, p. 399.
[4] Par cette désignation, nous croyons reconnaître, non la Chârîʿ extérieure de Bâb Zouaîlat, mais la Chârîʿ al-Mâridâny.
[5] Plan Grand Bey, n° 115. Cf. Van Berchem, *Matériaux pour un Corpus...*, p. 171 et seq.; Mehren, *op. cit.*, II, p. 24; *Bulletin du Comité de Conservation...*, fasc. II, p. 15 et seq.
[6] Sous le règne du sultan ottoman Sélim III. Cf. ʿAlî Pâchâ Mobârek, *op. cit.*, II, p. 101 et VI, p. 44; Van Berchem, *op. cit.*, p. 176.

7° ḤÂRAT AL-HAMZYÎN (حارة الهمزيّين).

8° ḤÂRAT AL-ʿAÎDÂNYYAT (حارة العيدانيّة).

Ces deux *Ḥârât* étaient à l'extérieur de la Porte de Zouailat et sur l'emplacement de la *Ḥabbânyyat*. La *Ḥârat al-Hamzyîn*, d'après Maḳrîzî [1], était appelée à l'origine *Al-Ḥabbânyyat;* quant à la *Ḥârat al-ʿAîdânyyat*, connue en premier lieu sous le nom de *Ḥârat al-Badîʿyîn*, حارة البديعيّين, elle fut appelée ensuite *Al-Ḥabbânyyat*, nom du jardin *Boustân al-Ḥabbânyyat* qui était contigu à cette ḥârat en face du pont *Ḳanṭarat Âḳ-Sonḳor* [2]. «Certaines maisons (de cette ḥârat), dit Maḳrîzî, dominent maintenant le Boustân Ḥabbânyyat, tandis que d'autres donnent sur la Birkat al-Fîl [3].» On peut retenir de ces indications : 1° que les deux ḥârât étaient contigües, 2° qu'elles recouvraient l'emplacement de la Ḥabbânyyat, 3° qu'elles donnaient d'un côté sur la Birkat al-Fîl.

Il nous reste à déterminer la position du jardin de la Ḥabbânyyat, بستان الحبانيّة. Ce jardin, qui faisait partie, à l'époque de Maḳrîzî, du waḳf de la Khankâh aṣ-Ṣâliḥyyat, s'étendait à l'ouest de la Birkat, entre l'Étang et le Canal (Khalîdj), puisqu'il rejoignait la Ḥârat al-ʿAîdânyyat vis-à-vis du pont Ḳanṭarat Âḳ-Sonḳor situé sur ce canal.

Le Pont Âḳ-Sonḳor, قنطرة آق سنقر, que nous trouvons sur le plan de la *Description de l'Égypte* [4], faisait communiquer le *Khaṭṭ Ḳaboû al-Karmâny*, خط قبو الكرماني, et la *Ḥârat al-Badîʿyîn* «connue aujourd'hui, dit Maḳrîzî, sous le nom de Ḥabbânyyat» avec la rive droite du canal. Or, si nous examinons le plan actuel, nous trouvons à l'ouest de l'ancienne Birkat une grande artère parallèle au Khalîdj, appelée Chârîʿ al-Ḥabbânyyat. Cette rue, qui va de la rue Bâb al-Khalḳ (ancienne Bâb al-Kharḳ) à la rue Darb al-Gamâmiz, est portée sur le plan de la *Description de l'Égypte* [5], où elle fait suite à la rue Ḍalʿ as-Samak [6], ضلع السمك, au pont Ḳanṭarat Âḳ-Sonḳor et aboutit à la Mosquée de Bachtâk. Le nom de la Chârîʿ n'est pas le seul souvenir qu'ait laissé le jardin de la Ḥabbânyyat dans ce quartier : nous y trouvons une *sikkat*, un *sabîl* et une *takkyat* portant le même nom. La

(1) *Khiṭaṭ*, II, p. 16.
(2) Sur ce pont, cf. Maḳrîzî, II, p. 147.
(3) *Khiṭaṭ*, II, p. 16. و بعض دورها الان يشرف على بستان الحبانية و بعضها يطل على بركة الفيل.
(4) *Loc. cit.*, n° 69 (P-10).
(5) *Loc. cit.*, n° 66 (Q-10).
(6) ضلع السمك «arête de poisson»; sur cette appellation, cf. JOMARD, *Description de la ville du Ḳaire*, (*op. cit.*,) p. 437.

Takkyat al-Ḥabbânyyat est d'ailleurs postérieure à Maḳrîzî; élevée par le sultan ottoman Maḥmoûd, elle a pris son nom de la rue où elle fut construite. L'emplacement de la rue Ḳaboû al-Karmâny nous est connu par la Mosquée de Bachtâk qui existe encore (plan français, III, n° 54) et qui fut élevée en 736 par l'Émir Bachtâk «au *Khaṭṭ Ḳaboû al-Karmâny* sur la Birkat al-Fîl [1].» Ce *Khaṭṭ* semble former la limite méridionale de la Ḥabbânyyat.

ʿAlî Pâchâ Mobârek signale dans la Chârîʿ al-Ḥabbânyyat des restes de jardins qu'il dit être des vestiges du Boustân al-Ḥabbânyyat [2]. Au dire de Maḳrîzî, le nom du jardin des Ḥabbânites lui venait des Ḥabbânites, subdivision (baṭn) de Dermâ ibn ʿAmroû ibn ʿAuf ibn Thaʿlabat ibn Salâmân ibn Baʿl ibn ʿAmroû ibn Al-Gauth ibn Ṭayy, c'est-à-dire que Dermâ était une fraction (fakhd) de la tribu de Ṭayy et les Ḥabbânyîn, une subdivision de Dermâ [3]. Le jardin s'étendait sur la rive occidentale de la Birkat, mais il était séparé de l'étang par un chemin que les habitants avaient pris soin de ménager pour circuler le long de la berge. La chârîʿ al-Ḥabbânyyat répond donc à l'ancienne Ḥârat al-ʿAîdânyyat.

La *Harat al-Hamzyîn* fut aussi prise en partie sur le *Boustân al-Ḥabbânyyat*, mais elle s'étendit plus au nord et forma très probablement la limite septentrionale de l'étang. Maḳrîzî dit que la Ḥârat al-Hamzyîn était appelée à l'origine Al-Ḥabbânyyat. Sur l'origine du nom de Hamzyîn, il ne nous donne aucun renseignement, mais nous sommes autorisé à croire que les Hamzyîn étaient les compagnons d'un nommé Hamza et nous sommes disposé à retrouver leur quartier dans la Ḥârat al-Hamzyyat et dans la ʿAṭfat al-Hamzyyat [4], عطفة الهمزيّة, situées non loin de la Mosquée Aḥmad al-Bourdainy, au nord de l'ancienne Birkat al-Fîl et à l'ouest de la Ḥârat al-Mandjabyyat à laquelle elle se joignait probablement.

BOUSTÂN SAÎF AL-ISLÂM (بستان سيف الاسلام).

La situation du Boustân al-Ḥabbânyyat étant déterminée et les quartiers nord, ouest et est de la Birkat al-Fîl étant délimités, il nous reste à parler de la région sud-est et sud, où nous trouvons le *jardin de Saîf al-Islâm* et la *Grande Digue*. Les renseignements qui nous sont donnés par Maḳrîzî sur le *Boustân Saîf al-Islâm* sont

(1) Maḳrîzî, II, p. 309. بخط قبو الكرماني على بركة الفيل.
(2) *Op. cit.*, III, p. 65.
(3) *Khiṭaṭ*, II, p. 133. Sur la tribu de Ṭayy, cf. CAUSSIN DE PERCEVAL, *op. cit.*, I, p. 102, 103 et seq. et tableau II.
(4) Près du Hoch Cherkaouieh du plan Grand-Bey; cf. *Guide-Joanne*, Plan du Caire (L-6).

suffisants pour nous permettre d'en fixer exactement l'emplacement. «A l'orient de la Birkat al-Fîl, dit-il, se trouvaient aussi des jardins parmi lesquels on voyait le Boustân Saîf al-Islâm entre la Birkat et la montagne sur laquelle se dresse maintenant la Ḳal'at al-Djabal. Son emplacement est recouvert aujourd'hui d'habitations parmi lesquelles se trouvent la Darb Ibn al-Bâbâ jusqu'à la Zoḳâḳ Ḥalab, le Ḥauḍ Ibn Hanas et un certain nombre d'autres jardins, jusqu'à la porte de Zouaïlat [1]..... » Dans le passage consacré à la *Ḥârat al-Manṣoûryyat*, notre auteur cite un passage d'Ibn ʿAbd adh-Dhâhir qui s'exprime ainsi : «..... la Manṣoûryyat a été mise à louage du côté de la Birkat al-Fîl, proche du Boustân Saîf al-Islâm — et il se nomme maintenant Ḥakar Al-Gatamy parce que ce Gatamy avait loué le jardin de Saîf al-Islâm; — alors il fut mis à louage de ce côté et ce sont maintenant les Ḥakar du diwân sultanien; le Ḥakar al-Gatamy, qui était le jardin de Saîf al-Islâm est connu aujourd'hui sous le nom de Darb Ibn al-Bâbâ en face de la Bondouḳdâryyat, aux environs du bain Ḥ. al-Fârîḳâny près de la Ṣalîbat de la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn [2] ».

Ces deux passages nous donnent avec assez de précision les limites du jardin de Saîf al-Islâm. Nous avons en effet déterminé l'emplacement de la Zoḳâḳ Ḥalab, ancienne *Ḥârat Ḥalab* et du *Ḥauḍ Ibn Hanas* qui lui était contigu. La *Darb Ibn Al-Bâbâ* venait jusque-là, comme nous le montrerons plus loin, et il est démontré par les textes que cette rue s'élevait sur l'ancien *Boustân*. La *Ḥârat al-Manṣoûryyat*, nous l'avons vu, s'étendait à gauche de la Grande Rue sortant de la *Bâb al-Djadîd al-Ḥâkimy*, tandis qu'à droite de la même voie, la Ḥârat Ḥalab et le Ḥauḍ Ibn Hanas remplissaient l'espace compris entre la Chârîʿ et la Birkat al-Fîl. Or il ressort du texte d'Ibn ʿAbd adh-Dhâhir, cité plus haut, que la Manṣoûryyat s'étendait jusqu'au jardin de Saîf al-Islâm qui en constituait la limite méridionale. Maḳrîzî dit quelque part que le *Boustân Saîf al-Islâm* s'appela à l'origine *Boustân ʿAbbâs* [3].

[1] وكان من شرقى بركة الفيل أيضا بساتين منها بستان سيف الاسلام فيما بين البركة و الجبل الذي عليه الآن قلعة الجبل و موضعه الآن المساكن التى من جملتها درب ابن البابا الى زقاق حلب و حوض ابن هنس و عدّة بساتين أخر الى باب زويلة. *Khiṭaṭ*, II, p. 133.

[2] و قد حكر هذا البستان فى الايام الظاهرية و بعضها يعنى المنصورة من جهة بركة الفيل الى جانب بستان سيف الاسلام و يسمى الآن بحكر الغتمى لان الغتمى هذا كان شرع بستان سيف الاسلام فحكر فى هذه الجهة و هى الآن احكار الديوان السلطانى و حكر الغتمى الذي كان بستان سيف الاسلام يعرف اليوم بدرب ابن البابا تجاه البندقدارية بجوار حمام الفارقانى قريب من صليبة جامع ابن طولون. *Khiṭaṭ*, II, p. 20.

[3] *Khiṭaṭ*, I, p. 476.

Ibn ʿAbd adh-Dhâhir nous apprend à son tour que le *Boustân* fut mis à louage et habité sous le nom de *Ḥakar al-Gatamy;* à l'époque de Maḳrîzî, ce Ḥakar avait déjà fait place à la *Darb Ibn Al-Bâbâ*.

Maḳrîzî donne sur cette rue des renseignements qui compléteront ceux que nous venons de citer sur le *Boustân*. Après avoir reconstitué l'histoire des Belvédères du Kabch [1], il parle du *Khaṭṭ Darb Ibn Al-Bâbâ :* «Ce Khaṭṭ se terminait vis-à-vis de la *Madrasat al-Bondouḳdâryyat*, dans le voisinage du bain *Ḥ. al-Fârîḳâny;* on le suivait jusqu'à un *khaṭṭ* large qui comprenait un certain nombre d'habitations importantes; on rejoignait de là la Mosquée ṭoûloûnide, les Ponts des Lions, etc. Ce khaṭṭ était un jardin appelé *Boustân Abî l-Ḥousaîn ibn Mourchid aṭ-Ṭâyy*, nommé ensuite *Boustân Nâmouch*, بستان نامش, puis en dernier lieu *Boustân Saîf al-Islam* Ṭaftakîn ibn Ayyoûb; il dominait la Birkat al-Fîl, avait des galeries spacieuses et était surmonté de kiosques qui regardaient les quatre points cardinaux. L'emplacement de la rue de la Madrasat al-Bondouḳdâryyat actuelle lui faisait face. Sur un des côtés du *khaṭṭ* il y avait un jardin appelé *Boustân al-Wazîr Ibn Al-Magraby* dans lequel on voyait un bain d'eau salée; à ce jardin était contigu un autre appelé en dernier lieu *Boustân Chadjar ad-Dourr*, où sont maintenant les demeures des khalifes près du Machhad an-Nafisy, etc. [2] ».

Il est curieux de constater que parmi les appellations successives du Boustân, nous ne trouvons pas ici le nom de Boustân ʿAbbâs donné par Maḳrîzî à ce parc en un seul passage de son livre. Le *Khaṭṭ Darb Ibn Al-Bâbâ* donnait dans la rue de la Madrasat al-Bondouḳdâryyat; le jardin du Vizir Ibn Al-Magraby s'étendait donc dans l'espace compris entre le *khaṭṭ* à main gauche en allant vers la *Ṣalîbat* et les demeures des khalifes près de Sayyidat Nafîsat. Nous n'avons pas à

[1] L'ouvrage de Maḳrîzî est divisé par régions. Celle qui nous occupe est comprise dans le chapitre intitulé : «Extérieur de la Porte de Zouaïlat» où l'auteur parle d'abord des jardins qui environnaient la Birkat Ḳâroûn, puis revient vers la Birkat al-Fîl et décrit le Ḥauḍ Ibn Hanas, les Manâdhir al-Kabch et le Khaṭṭ Darb ibn Al-Bâbâ, (II, p. 133 et seq.).

[2] هذا الخط يتوصل اليه من تجاه المدرسة البندقدارية بجوار حمام الفارقانى و يسلك فيه الى خط واسع يشتمل على عدّة مساكن جليلة و يتوصل منه الى الجامع الطولونيّ و قناطر السباع و غير ذلك وكان هذا الخط بستانا يعرف ببستان أبى الحسين بن مرشد الطائىّ ثم عرف ببستان نامش ثم عرف أخيرا ببستان سيف الاسلام طفتكين بن أيوب وكان يشرف على بركة الفيل و له دهاليز واسعة عليها جواسق تنظر الى الجهات الاربع ويقابله حيث الدرب الآن المدرسة البندقدارية و ما فى صفها الى الصليبة بستان يعرف ببستان الوزير ابن المغربيّ و فيه حمام مليحة و يتصل ببستان ابن المغربيّ بستان عرف أخيرا ببستان شجر الدرّ و هو حيث الآن سكن الخلفاء بالقرب من المشهد النفيسىّ الخ. *Khiṭaṭ*, II, p. 134.

nous occuper de ce jardin qui couvrait l'emplacement de l'ancien parc des Țoùloûnides, mais nous étudierons la rue de la Madrasat al-Bondoukdâryyat puisqu'elle formait la limite orientale de l'ancien *Boustân Saîf al-Islâm*.

Makrîzî mentionne dans cette rue un groupe d'édifices : la Madrasat al-Bondoukdâryyat, مدرسة البندقدارية, vis-à-vis, la *Madrasat al-Fârikânyyat* et le bain *H. al-Fârikâny*, حمّام الفارقاني, enfin le palais de l'Émir Țâz, دار طاز, vis-à-vis du bain. Ces édifices existent encore. Le palais de l'Émir Țâz — *Dâr Țâz* — est situé dans la Châri' as-Souyoûfyyat, à main gauche en allant vers la Șalîbat. Sur le même côté de la rue, mais à une centaine de mètres environ dans la direction de Bâb Zouaîlat, on remarque la *Zâwyat al-Abâr* (n° 146 du plan Grand-Bey, n° 61 du plan français), vis-à-vis de laquelle débouche la sikkat al-Alfy, سكة الالفى. L'identité de la Zâwyat al-Abâr, زاوية الابار, avec la Madrasat al-Bondoukdâryyat ne fait aucun doute. La madrasat, construite par l'Émir 'Alâ ad-Dîn Aîdekîn Al-Bondoukdâry aș-Șâlihy an-Nadjmy en 683, fut complétée par un couvent (khânkâh) où fut enseveli son fondateur [1]. Le tombeau de l'émir existe encore ainsi que la madrasat qui y était contigüe, grâce aux restaurations opérées par le service des wakfs à diverses époques.

Makrîzî dit de la Madrasat al-Bondoukdâryyat qu'elle faisait face au bain et à la madrasat d'Al-Fârikâny. Or, vis-à-vis la Zâwyat al-Abâr, au coin de la Sikkat al-Alfy et de la Châri' as-Souyoûfyyat, nous reconnaissons l'ancien bain dans le *Hammâm al-Alfy*. Makrîzî dit quelques mots de ce bain en citant la *Madrasat al-Fârikânyyat* : « Cette Madrasat est à l'extérieur de la Porte de Zouaîlat d'Al-Kâhirat, entre la *Hadrat al-Bakar* et la *Șalîbat* de la Mosquée d'Ibn Țoùloûn et elle est maintenant aux environs du *Hammâm Al-Fârikâny* en face de la Bondoukdâryyat; l'Émir Rokn ad-Dîn Baibars Al-Fârikâny la construisit ainsi que le bain qui lui est voisin, etc. [2] ».

En d'autres passages encore, Makrîzî indique la Bondoukdâryyat comme faisant face au bain et à la Madrasat d'Al-Fârikâny, ce qui confirme notre identification de ce bain avec celui d'Al-Alfy. Nous croyons donc avoir suffisamment démontré que la rue indiquée par Makrîzî comme formant la limite orientale du *Boustân Saîf al-Islâm* et appelée assez vaguement Khațț de la Madrasat al-Bondoukdâ-

[1] Makrîzî, II, p. 420.

[2] هذه المدرسة خارج باب زويلة من القاهرة فيما بين حدرة البقر و صليبة جامع ابن طولون و هي الآن بجوار حمام الفارقانى تجاه البندقدارية بناها و الحمام المجاور لها الامير ركن الدين بيبرس الفارقاني الخ. *Khițaț*, II, p. 399.

ryyat, est bien ce tronçon de la grande artère orientale qui porte actuellement le nom de Châri' as-Souyoûfyyat.

Quant à la *Darb Ibn al-Bâbâ*, qui s'élevait à l'époque de Makrîzî sur l'emplacement de l'ancien *Boustân*, nous serions assez disposé à l'identifier avec la Sikkat Al-Alfy qui débouche dans la Souyoûfyyat, vis-à-vis la Madrasat al-Bondoukdâryyat, ce qui concorderait avec le passage suivant de Makrîzî : « Le Hakar al-Gatamy, qui était le Boustân Saîf al-Islâm, est appelé aujourd'hui Darb Ibn Al-Bâbâ, en face de la Bondoukdâryyat, aux environs du bain d'Al-Fârikâny, près de la Șalîbat de la Mosquée d'Ibn Țoùloûn [1] ».

Le Boustân Saîf al-Islâm, limité au nord par la Hârat Halab, donnait sur la Birkat al-Fîl, qui se trouvait en quelque sorte enserrée entre ce jardin et celui de la Habbânyyat.

LA GRANDE DIGUE — AL-DJISR AL-A'DHAM.

(الجسر الأعظم).

Nous avons décrit, l'une après l'autre, les *Hârât* que les différentes fractions de l'armée fâțimite avaient élevées, dès les premières années de cette dynastie en Égypte, dans la banlieue de la Porte de Zouaîlat et autour de la Birkat al-Fîl et les jardins qui s'étendaient sur les bords de cet étang à une époque antérieure à celle de Makrîzî. Il nous reste à parler du côté méridional de la Birkat ou plutôt de cette branche de la Birkat qui s'allongeait jusqu'au pied de la hauteur du Kabch, dans la direction de l'étang de Kâroûn. La *Birkat al-Fîl aș-Sougra* était limitée au sud par la Grande Digue — *al-djisr al-a'dham*. Ce n'est que vers l'an 600 de l'hégire que les alentours de la Birkat al-Fîl commencèrent à se peupler. Antérieurement à cette date, elle était entourée à l'ouest et à l'est par les deux vergers d'Al-Habbânyyat et de Saîf al-Islâm, tandis qu'une vaste plaine s'étendait au nord jusqu'aux hârât des Soudanais et des Yânisis.

La Grande Digue semble remonter à une date assez ancienne, puisque nous la trouvons mentionnée à toutes les époques de l'histoire arabe. Elle séparait la Birkat al-Fîl de la Birkat Kâroûn. Cette digue, qui était à l'origine une simple chaussée en terre battue comme celles que l'on voit encore dans le Delta, n'était surmontée d'aucune construction. Seul, un pont à arches, قنطرة, y fut construit à une époque indéterminée. Au temps de Makrîzî, on ne conservait plus que le

[1] و حكر الغتمي الذى كان بستان سيف الاسلام يعرف اليوم بدرب ابن البابا تجاه البندقدارية بجوار حمام الفارقاني قريب من صليبة جامع ابن طولون. *Khițaț*, II, p. 20.

souvenir de ce pont, qui avait été démoli et remplacé, sous Mouḥammad ibn Ḳalâoûn, par un mur qui masquait aux passants la vue du lac. Voici en quels termes Maḳrîzî rapporte ces événements : «Lorsqu'Al-Malik an-Nâṣir Mouḥammad ibn Ḳalâoûn créa le maïdân as-Soulṭâny auprès de l'aiguade du pavé — *Maoûradat al-Balâṭ*, موردة البلاط — il ordonna de détruire le pont; alors il fut démoli et il n'y avait pas de construction sur la Birkat al-Fîl du côté de la Grande Digue; il y avait seulement une éminence (ظاهرة) que voyait le passant; ensuite le sultan ordonna de faire un mur assez court dans toute sa longueur, alors on fit un mur et on le jaunit avec de l'argile jaune. Les maisons y furent ensuite construites [1]».

Ces monticules ou élévations de terre que notre auteur appelle ظاهرة sont peut-être les mêmes dont il est question dans un autre passage de ses *Khiṭaṭ*, où il les appelle des châteaux (مجاديل) de pierre : «Il nous est parvenu qu'il y avait là un grand pont, puis il fut démoli et sur son emplacement furent élevés ces châteaux de pierre sur lesquels passent les gens» etc. [2].

C'est par la Grande Digue qu'à l'époque de l'inondation l'eau du Nil pénétrait dans la Birkat al-Fîl, où elle était amenée, après la coupure du barrage, par le grand canal *Khalîdj al-Madjnoûnat*. Un conduit souterrain faisait communiquer le Khalîdj avec la Birkat, sous le pont dont nous avons parlé. Vers l'an 700, l'Émir Ṭaïbars fit construire sur ce conduit une voûte en maçonnerie pour canaliser l'eau qui passait dans la Birkat. Il avait transformé en outre la digue en un lieu de plaisance en construisant des bâtiments au-dessus de la voûte. Cette voûte, qui n'était pas en bon état, fut démolie peu de temps après et Maḳrîzî nous dit en avoir vu les ruines [3].

Des passages un peu confus où Maḳrîzî parle de la Grande Digue, il ressort qu'à son époque il ne restait plus aucune trace de l'ancien pont; par contre, on voyait encore des vestiges de constructions en pierre dont nous ne connaissons ni l'origine ni la destination, et les ruines de la voûte de Ṭaïbars; parmi les

[1] فلما انشأ الملك الناصر محمد بن قلاون الميدان السلطاني عند موردة البلاط أمر بهدم القنطرة فهدمت و لم يكن اذ ذاك على بركة الفيل من جهة الجسر الاعظم مبان و انما كانت ظاهرة يراها المارّ ثم أمر السلطان بعمل حائط قصير بطولها فأُقيم الحائط و صفر بالطين الاصفر ثم حدثت الدور هناك. *Khiṭaṭ*, II, p. 165.

[2] و بلغنى انه كان هناك قنطرة كبيرة فهدمت و عمل مكانها هذه المجاديل الحجر التى يمرّ عليها الناس و الخ. *Khiṭaṭ*, II, p. 162.

[3] *Op. cit.*, II, p. 162.

constructions récentes élevées sous les sultans mameloûks, on voyait un mur crépi bordant l'étang et des maisons qui commençaient à faire de cette digue un faubourg assez fréquenté. Ces habitations ne firent que s'accumuler à partir de cette époque au point de devenir une *châri'* comme l'appelle déjà Maḳrîzî. «De notre temps, dit-il, cette digue est devenue une rue (شارع) suivie par celui qui va du Kabch aux Ponts des Lions [1]».

C'est actuellement la Châri' Marasînâ, شارع مرسينا, ancienne Sikket el-Mousalleh de la *Description de l'Égypte*, qui continue la Ṣalîbat depuis la Mosquée de Sandjar al-Djâoûly jusqu'à la place des Ponts des Lions ou de Sayyîdat Zaïnab. Mais les empiètements des habitations sur les bords des deux étangs de Ḳâroûn et de l'Éléphant depuis l'époque mameloûke ont élargi considérablement l'ancienne digue et en ont fait un quartier des plus populeux. Des anciennes constructions signalées par Maḳrîzî, il ne reste plus aucune trace.

[1] هذا الجسر فى زماننا هذا قد صار شارعا مسلوكا يمشى فيه من الكبش الى قناطر السباع الخ. *Op. cit.*, II, p. 165.

CHAPITRE VI.

RÉCAPITULATION.

Nous avons reconstitué, dans cette première partie de notre travail, la banlieue de la porte de Zouaïlat, telle qu'elle était à l'époque fâṭimite. Le vaste réseau qui s'étendait entre Al-Ḳâhirat et Miṣr en longueur et, en largeur, entre le Khalîdj et la montagne, avait, comme nous l'avons vu, pour artère principale, la Châri' extérieure de Bâb Zouaïlat, الشارع خارج باب زويلة, qui continuait le Boulevard du Caire passant entre les deux châteaux, بين القصرين.

C'est cette rue qui porte actuellement les noms de Ḳaṣabat Radwân, Châri' al-Mogarbilyîn, Châri' as-Saroudjyyeh, Châri' al-Ḥilmyyeh et Châri' as-Souyoûfyyeh.

Cette voie ne commençait véritablement à s'appeler la Grande Rue — *Ach-Châri' al-A'dḥam*, الشارع الاعظم — qu'à partir de la Porte-Neuve construite par le Khalife Al-Ḥâkim bi-Amr Allah, الباب الجديد الحاكمى. Elle continuait alors directement vers le sud jusqu'à la Ṣalîbat qu'elle rencontrait perpendiculairement et qui allait à la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn. A partir de la Porte-Neuve, la Châri' al-A'dḥam comprenait un certain nombre de marchés au nombre desquels nous trouvons le Soûḳ aṭ-Ṭouyoûrîn, سوق الطيوريين, le Soûḳ Djâmi' Ḳauṣoûn, سوق جامع قوصون, le Soûḳ Ibn Hanas, سوق ابن هنس, et le Soûḳ Rab' Ṭafadjy, سوق ربع طغجى. Ces marchés, au rapport de Maḳrîzî, étaient loins d'avoir l'importance de ceux d'Al-Ḳâhirat.

De chaque côté de la Châri' al-A'dḥam, à droite et à gauche, étaient alignées les *ḥârât* extérieures, territoires concédés aux diverses fractions de l'armée fâṭimite. Nous trouvons dans cette banlieue huit ḥârât :

1° la Ḥârat al-Yânisyyat, la première à gauche en sortant de Bâb Zouaïlat;

2° la Ḥârat al-Hilâlyyat, à gauche, à la suite de la Yânisyyat;

3° la Ḥârat al-Maṣâmidat, à gauche, jusqu'à la Ṣalîbat;

4° la Ḥârat al-Mandjabyyat, à droite de la Châri' al-A'dḥam, à la Porte-Neuve;

5° la Ḥârat al-Manṣoûryyat ou Ḥârat as-Soûdân, à droite en sortant de la Porte de Zouaïlat, vis-à-vis de la Hilâlyyat;

6° la Ḥârat al-Hamzyîn, à droite de la Châri' al-A'dḥam, jusqu'à la rive nord de la Birkat al-Fîl;

7° la Ḥârat al-'Aïdânyyat, sur la rive occidentale de la Birkat al-Fîl, entre celle-ci et le Khalîdj;

8° la Ḥârat Ḥalab, à droite de la Châri', à la suite de la Manṣoûryyat, sur la rive orientale de la Birkat al-Fîl.

La Birkat al-Fîl occupait l'espace compris entre la Châri' al-A'dḥam et le Khalîdj. Vaste marais pendant la période d'inondation du Nil, place poussiéreuse durant le reste de l'année [1], elle n'était bordée à l'origine par aucune habitation; seuls, des jardins s'étendaient sur ses rives, jardins dont Maḳrîzî vit encore les vestiges. C'est ce que Nassiri Khosrau nous rapporte en ces termes :

« L'espace qui sépare ces deux villes (Al-Ḳâhirat et Misr) est couvert de jardins et de maisons qui se touchent. Pendant l'été, cette plaine tout entière ressemble à une mer; tout y disparaît sous l'eau, à l'exception du jardin du sultan qui, se trouvant sur une éminence, n'est point inondé [2]. »

A l'époque fâṭimite, la Birkat était bornée au nord par la Ḥârat al-Ḥamzyîn, à l'ouest par la Ḥârat al-'Aïdânyyat et le Boustân al-Ḥabbânyyat, à l'est par la Ḥârat Ḥalab et le Boustân Saîf al-Islâm, au sud par la Grande Digue.

La Grande Digue — *Al-Djisr al-A'dḥam*, الجسر الاعظم — formait la séparation entre la Birkat al-Fîl et la Birkat Ḳâroûn qui s'étalait à l'ouest du Djabal Yachkour, jusqu'aux faubourgs de Fosṭâṭ Miṣr.

Cette digue aboutissait, du côté sud-ouest, aux Ponts des Lions qui établissaient la communication entre le Djinân az-Zahry, situé sur la rive droite du Khalîdj et le Khaṭṭ des Ponts des Lions, sur la rive gauche. A la suite du Khaṭṭ Ḳanâṭir as-Sibâ' se trouvait le Khaṭṭ des Sept Citernes, *Khaṭṭ as-saba' Saḳâyât*, et le Khaṭṭ du Pont de la Digue, *Khaṭṭ Ḳanṭarat as-Sadd*, qui coupaient diamétralement les quartiers appelés Ḥakar Aḳbogâ et Ḥakar al-Khalîly, ancienne Ḥamrâ l-Ḳaṣwa, et aboutissaient au pont de la digue, près de la bouche du Khalîdj, *Foum al-Khalîdj*.

Du côté nord-est, la Grande Digue conduisait, par le Khaṭṭ al-Kabch, à la Ṣalîbat, reliant ainsi la plaine d'Al-Ḳâhirat à celle des Ḥamrâs et de Fosṭâṭ. C'est ainsi que Maḳrîzî pouvait dire que le Khalife, se rendant à la fête de l'ouverture du Khalîdj, « sortait par la Porte de Zouaïlat, suivait la Châri' al-A'dḥam jusqu'à

[1] Cf. la description qu'en donne Jomard : « Les places les plus basses (*birket*), inondées pendant l'automne, forment autant de lacs qui se couvrent de bateaux, jusqu'à ce qu'ils aient fait place à des champs de verdure, et plus tard à des places poussiéreuses ». *Description de la ville du Kaire*, dans la *Description de l'Égypte*, tome XVIII, 2e partie, p. 297. Cf. aussi la planche de l'Atlas (État moderne, tome I, pl. 39) représentant la Birkat al-Fîl à l'époque de l'inondation.

[2] *Sefer Nameh*, trad. Schefer, p. 136.

l'angle du Boustân ʿAbbâs — appelé aujourd'hui Saîf al-Islâm — marchait sur la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn, sur la Grande Digue, entre les deux coins[1], jusqu'au rivage de Miṣr[2]..... ».

Il y avait en effet deux routes pour se rendre d'Al-Ḳâhirat à Miṣr. Ces deux routes se détachaient de l'extrémité de la Châriʿ al-Aʿdham qui était l'artère principale suivie par ceux qui sortaient du Caire pour aller à Miṣr. La route occidentale était celle que nous avons indiquée pour aller à la bouche du Khalîdj par la Grande Digue. La route orientale partait de la Ṣalibat, rejoignait le Khaṭṭ de la Mosquée ṭoûloûnide — Khaṭṭ al-Djâmiʿ aṭ-Ṭoûloûny —, suivait le Khaṭṭ al-Machhad an-Nafîsy, conduisant à l'emplacement où fut plus tard la Porte de Karâfat, passait au Kôm al-Djâriḥ, limite orientale de l'ancien quartier d'Al-ʿAskar, et se terminait à la porte *Bâb aṣ-Ṣafâ* qui était voisine de ce *kôm*[3].

C'était la route suivie par le Khalife lorsqu'il se rendait à Miṣr.

A droite en sortant de la Porte de Zouaîlat, la grande voie qui longea l'ancien mur d'Al-Ḳâhirat à l'époque mameloûke et que l'on trouve encore, jusqu'au Khalîdj, c'est-à-dire jusqu'à Bâb al-Kharḳ, se dessinait déjà, bien que les constructions signalées par Maḳrîzî dans cette rue n'existassent pas encore. Jusqu'à l'an 700, ces parages furent couverts de jardins[4].

La plaine située à gauche de la Châriʿ al-Aʿdham jusqu'au pied de la montagne, en dehors des ḥârât que nous avons indiquées, n'était pas plus habitée. Ce fut, au dire de Maḳrîzî, une plaine déserte jusque vers l'an 500. A cette époque, le vizir Ṭalâiʿ ibn Rouzziḳ construisit la Mosquée d'Aṣ-Ṣâliḥ et tout le terrain situé derrière cette Mosquée jusqu'aux anciens Ḳaṭâiʿ devint un vaste cimetière pour les habitants d'Al-Ḳâhirat jusqu'à ce que, la dynastie fâṭimite étant tombée, Ṣalâḥ ad-Dîn construisit la Citadelle sur la hauteur qui dominait les Ḳaṭâiʿ[5].

La prospérité de la Grande Rue — Châriʿ al-Aʿdham — avait pris naissance, nous l'avons dit, sous Al-Ḥâkim, par suite de la construction de la Porte-Neuve

(1) بين الركنين, par cette expression il faut entendre soit l'étranglement où se trouvait la Grande Digue entre l'extrémité sud de la Birkat et les contreforts du Djabal Yachkour, soit l'angle sud-ouest de la Birkat Ḳâroûn et le coude du Khalîdj à l'endroit où la route se rencontre avec ce canal.

(2) و يخرج شاقا من باب زويلة و سالكا الشارع الى آخر الركن من بستان عبّاس المعروف اليوم بسيف الاسلام فيعطف سالكا على جامع ابن طولون و الجسر الاعظم بين الركنين الى الساحل بمصر الى الطريق الخ. *Khiṭaṭ*, I, p. 476.

(3) Maḳrîzî, II, p. 110.

(4) Maḳrîzî, *loc. cit.*

(5) Maḳrîzî, *loc. cit.* et I, p. 364.

et de la délimitation des ḥârât. Elle ne fut pas de longue durée. La grande famine du règne d'Al-Moustanṣir-billah, qui dépeupla toute l'Égypte et causa la ruine des anciennes villes d'Al-ʿAskar et d'Al-Ḳaṭâiʿ, arrêta le développement de cette artère commerciale. Les ruines s'amoncelèrent sur tout son parcours, au point que le vizir Al-Bâzoûry avait jugé bon de construire un mur pour cacher les décombres à la vue du Khalife[1], lorsqu'il se rendait d'Al-Ḳâhirat à Miṣr; un autre mur, construit près de la Mosquée ṭoûloûnide, masquait les vestiges des anciens Ḳaṭâiʿ. Le vizir Badr al-Djamâly, à son retour au Caire, surprit les habitants de la banlieue en train de piller les derniers débris d'Al-ʿAskar et d'Al-Ḳaṭâiʿ afin d'en tirer des matériaux pour construire au Caire.

C'est pour arrêter ces déprédations que, peu de temps après, sous Al-Âmir bi-Aḥkâm Allah, le vizir Mouḥammad ibn Fâtik, surnommé Al-Mâmoûn Al-Baṭâiḥy, fit proclamer pendant trois jours au Caire et à Miṣr que quiconque était propriétaire d'une maison ou d'un terrain, dans les quartiers ruinés, était tenu de l'habiter et d'y élever de nouvelles constructions et que celui qui n'en avait pas les moyens devait vendre sa propriété ou la louer, sous peine d'en être dépossédé[2].

Cette mesure énergique eut l'effet que l'on en attendait. Les habitants mirent beaucoup d'empressement à relever les ruines et les constructions s'élevèrent bientôt sans interruption depuis la porte de Zouaîlat jusqu'au Machhad an-Nafîsy et à la porte Bâb aṣ-Ṣafâ. La Châriʿ devint une longue suite de marchés (*soûḳ*) achalandés; les restaurateurs s'y établirent et l'activité y dura nuit et jour. Les ouvriers qui travaillaient à Al-Ḳâhirat et habitaient à Miṣr accomplissaient la prière du soir au Caire et regagnaient après leurs habitations : sur tout leur parcours, ils trouvaient un marché illuminé de milliers de lampes[3].

Tel était l'aspect de la banlieue du Caire à l'époque fâṭimite. Dans les chapitres qui suivront, nous étudierons successivement les modifications que les Ayyoûbites et les Mameloûks firent subir aux quartiers environnant la Birkat al-Fîl et le mont Yachkour.

(1) Maḳrîzî, II, p. 20 et I, p. 304.

(2) Maḳrîzî, II, p. 20 et seq. et I, p. 304 et seq.

(3) Maḳrîzî, II, p. 100.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

LES BELVÉDÈRES DU KABCH
(مناظر الكبش).

Parmi les ouvrages arabes qui traitent de l'Égypte et de ses merveilles, c'est-à-dire des constructions miraculeuses des anciens Égyptiens et des légendes qui s'y rattachent dans la littérature populaire copte, un des plus curieux est certainement le petit livre qui a été traduit au XVIIe siècle par Pierre Vattier, sous le titre de *L'Égypte de Murtadi fils du Gaphiphe* [1]. On doit regretter d'autant plus la disparition du manuscrit arabe qui a servi à Pierre Vattier, que l'on ne connaît, dans aucune des grandes collections de manuscrits arabes, d'ouvrage de ce genre, tant au point de vue du nom de l'auteur qui se présente sous une forme assez énigmatique, qu'à celui du contenu du livre, où l'on trouve des légendes fort curieuses et introuvables ailleurs.

Parmi les légendes qu'il dit avoir trouvées dans les livres des Coptes, Murtadi raconte celle de la prêtresse Borsa, qui paraît avoir régné dans la Basse-Égypte et y avoir laissé, par les travaux qu'elle y entreprit, des souvenirs vivaces. Après avoir énuméré quelques-uns de ces travaux, il s'exprime ainsi :

« Ce fut aussi cette Princesse qui fist faire un bélier de pierre dure rouge sur un pied d'estal de mesme posé dessous. Puis elle fist mettre sur le pied d'estal un pivot de fer, et percer la pierre d'en haut, sur laquelle estoit située la figure du bélier, en sorte que le pivot paraissoit au-dessus, et fist mettre sur le bout de ce

[1] Cet ouvrage, publié à Paris en 1666, est la traduction d'un manuscrit arabe de la bibliothèque du cardinal Mazarin. M. P. Casanova, dans une note d'un récent mémoire, a émis l'opinion qu'on ne devait y voir qu'un extrait du Grand Livre des Merveilles d'Ibn Waṣîf Châh, dont une copie serait conservée à la Bibliothèque de St Pétersbourg, et dont le livre anonyme traduit par M. Carra de Vaux sous le titre d'*Abrégé des Merveilles*, ne serait qu'un résumé. Cf. Casanova, *De quelques légendes astronomiques arabes, considérées dans leurs rapports avec la mythologie égyptienne* (*Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, II, p. 31, note 3).

pivot un esquif de bronze, dont le devant estoit fait comme la teste d'un coq, et le derrière comme la queue du mesme oyseau. Cette meule de pierre tournoit avec ce bélier, par des mouvemens reglez et ajustez. Elle fist mettre cecy sur le penchant de la montagne, sur laquelle fut bastie depuis la grande Mosquée du fils de Toulon, à qui Dieu fasse miséricorde, c'est pourquoy on l'appelle encore la Montagne du bélier, et on la nommera toujours ainsi. Quand donc quelque ennemy venait pour attaquer l'Égypte, ce bélier tournoit comme la meule, et s'arrestoit du costé que venoit l'ennemy, et en mesme temps ce coq chantoit [1]. »

Cette explication donnée par Murtadi du nom de la colline du Kabch est assez curieuse et occupe une place honorable dans l'auréole de légendes qui entoure le Djabal Yachkour et dont nous avons déjà parlé. Hâtons-nous d'ajouter que nous n'avons trouvé dans aucun autre ouvrage l'histoire du bélier de la prêtresse Borsa. Cependant, le nom d'Al-Kabch (le bélier) donné, non pas à la colline tout entière, mais à la corne nord-ouest du plateau de Yachkour, et, par la suite, à tout le quartier environnant, nous semble remonter à une origine très ancienne. Marcel, dans son mémoire sur la Mosquée de Ṭoûloûn, inséré dans le tome XVIII de la *Description de l'Égypte*, fait remarquer que le nom de Kabch (bélier, chef du troupeau) est celui que l'on donne au chef d'une famille et en conclut « qu'on a voulu sans doute indiquer par là que le chef de la maison des Toulounides y avait établi sa demeure et y avait élevé un palais dont on y remarque encore les ruines [2] ». En ce cas, l'épithète de *Kabch* appartenant plutôt à la langue des Arabes nomades, où elle désigne le chef d'une tribu, il est plus probable qu'elle se rattache, non pas à la domination des Ṭoûloûnides, mais au séjour des tribus de Yachkour, de Djazîlat et de Lakhm sur cette montagne, au premier siècle de l'hégire.

Quoi qu'il en soit, le nom de Kabch n'apparaît vraiment dans l'histoire avec un sens déterminé qu'à partir de l'époque où les Ayyoûbites édifièrent le château qui va faire le sujet de notre étude. Cette partie du Djabal Yachkour ne semble pas avoir été habitée jusqu'à l'arrivée de Kâfoûr al-Ikhchîdy qui y construisit son palais appelé *Dâr al-Fîl*. Le plateau du Kabch, où l'on accède en venant de l'est ou du sud par une pente assez douce, finit brusquement au nord-ouest, où il se trouve coupé par les deux étangs de Ḳâroûn et de l'Éléphant qu'il domine de sa

(1) *L'Égypte de Murtadi*, p. 14. Des récits du même genre se retrouvent fréquemment dans les légendes relatives à l'ancienne Égypte. Cf. Maspero, *L'Abrégé des Merveilles*, dans le *Journal des Savants*, année 1899, p. 169 et seq.

(2) J. J. Marcel, *Mémoire sur la Mosquée de Touloun*, dans la *Description de l'Égypte*, éd. Panckoucke, tome XVIII (3e partie), p. 4.

masse imposante : le versant septentrional tombe presque perpendiculairement à la route qui passe au pied. Cette situation du Kabch, au milieu de la plaine de Fosṭâṭ, l'avait fait choisir par les premiers gouverneurs de l'Égypte pour y essayer les machines de guerre, منجنيق, avant de les envoyer sur les frontières où guerroyaient les armées de l'Islâm [1].

Plus tard, lorsqu'Aḥmad ibn Ṭoûloûn eut construit sa Grande Mosquée et son Palais de l'Émirat sur les versants ouest et sud, le Kabch dut être envahi par les nombreuses constructions qui s'élevèrent autour de la Mosquée. Mais le premier édifice de quelque importance que les historiens décrivent en cet endroit est la *Dâr al-Fîl*, le Palais de l'Éléphant, construit par Kâfoûr al-Ikhchîdy au bord de l'étang de Ḳâroûn et dont nous avons déterminé rapidement l'emplacement [2].

A ce propos, nous relèverons l'erreur où est tombé Marcel, dans le mémoire que nous venons de citer, lorsqu'il dit avoir vu les ruines du palais élevé par le chef de la maison des Ṭoûloûnides. Les ruines qu'il nous décrit sont celles de la *Ḳal'at al-Kabch;* l'erreur de Marcel vient de la confusion qu'il a établie entre ce château et la Dâr al-Imârat d'Ibn Ṭoûloûn, construite sur le versant opposé du plateau et dont l'emplacement était depuis longtemps recouvert par les marchés dont nous avons retracé l'histoire.

Nous avons dit que la Dâr al-Fîl occupait l'emplacement où se trouve actuellement le Ḥoch Ayyoûb-Bey, au nord-ouest de la montagne de Yachkour. De cet endroit la vue s'étendait sur toute la vallée du Nil depuis Héliopolis jusqu'à l'ancienne Memphis. Le panorama de Fosṭâṭ, de l'île de Rauḍat et des deux étangs de Ḳâroûn et d'Al-Fîl était, au dire des historiens arabes, un des plus ravissants que l'on puisse imaginer. Aussi n'est-il pas étonnant que les princes ayyoûbites aient cherché à faire de cette hauteur un lieu de plaisance en y élevant des pavillons (manâdḥir). Ce nom de *manâdḥir* s'appliquait à des constructions élevées sur des hauteurs, où les princes venaient se reposer des fatigues de la Cour, en respirant un air frais et en contemplant les panoramas qui se déroulaient à leurs pieds. Les Khalifes Fâṭimites avaient construit un certain nombre de *mandharat* en plusieurs endroits du Caire. Maḳrîzî nous en donne la description [3].

Mais le premier souverain qui pensa à élever une *mandharat* sur la colline de Yachkour fut Al-Malik aṣ-Ṣâliḥ Nadjm ad-Dîn Ayyoûb fils d'Al-Malik Al-Kâmil Mouḥammad fils d'Al-Malik al-ʿÂdil Aboû Bakr ibn Ayyoûb [4]. Cet événement doit

(1) Maḳrîzî, *Khiṭaṭ*, I, p. 125; Bouriant, *op. cit.*, p. 361.
(2) Voir plus haut, p. 39 et seq.
(3) *Khiṭaṭ*, I, p. 465 et seq.
(4) Maḳrîzî, II, p. 133.

être rapporté aux environs de l'an 640 de l'hégire. La dynastie ayyoûbite était alors en pleine décadence; l'époque glorieuse qu'avait inaugurée le célèbre Ṣalâḥ ad-Dîn et qu'avaient réussi à perpétuer Al-Malik Al-ʿÂdil et Al-Malik Al-Kâmil, en dépit des troubles et des divisions à l'intérieur et des attaques des Francs au dehors, semblait enfin toucher à son terme. L'élément militaire, à qui Al-Kâmil avait déjà laissé une grande prépondérance, allait bientôt supplanter entièrement l'élément civil et l'autorité même du Sultan.

Les Ayyoûbites avaient établi le siège de leur gouvernement dans la Citadelle de la Montagne, construite par Karâkoûch, ministre de Ṣalâḥ ad-Dîn. Al-Malik Aṣ-Ṣâliḥ jugea à propos de construire une nouvelle forteresse pour s'y retirer avec ses mameloûks; il l'éleva dans l'île de Rauḍat, au bord du Nil, en 636, rompant ainsi avec les traditions de sa famille [1]. Ce fut quatre ans après qu'il songea à élever des belvédères sur le plateau du Kabch qui dominait la forteresse même qu'il venait d'inaugurer à Rauḍat.

Quelle en était la destination? Les rares historiens qui ont parlé de cet édifice ne nous le disent pas. L'enthousiasme avec lequel Makrîzî nous vante les avantages de cette situation et le splendide panorama que l'on y découvrait nous portent à croire que le constructeur n'avait en vue, à l'origine, qu'un lieu de plaisance, un rendez-vous à la campagne, comme semble l'indiquer le mot *manâdhir* employé pour désigner la nouvelle construction. Ce n'est que plus tard, sous les Sultans Mameloûks, que la destination du Kabch fut modifiée. Le rôle que nous lui trouvons en effet est plutôt celui d'une prison ou tout au moins d'un lieu d'exil. Les quelques ruines qui témoignent encore de l'existence des *Manâdhir al-Kabch* ont assez l'aspect d'une forteresse; le constructeur semble même s'être inspiré dans cette œuvre, comme dans l'édification de la Citadelle de la Montagne, des travaux d'architecture militaire des Croisés qui avaient hérissé les escarpements rocheux de la Syrie et de la Palestine de bastions et de tours crénelées [2]. Il est vrai qu'ainsi que nous le verrons plus loin, les bastions que l'on remarque encore à la Kalʿat al-Kabch sont l'œuvre de l'Émir Ṣarguitmich qui y résida plus d'un siècle après la fondation du château, mais il est fort probable que la nouvelle forteresse ne fut qu'une restauration de l'ancienne et qu'elle fut reconstruite sur le même modèle que celle-ci.

En tous les cas, nous devons faire remarquer que le mot *manâdhir* (belvédères) est seul employé à l'origine; l'appellation de *Kalʿat al-Kabch* (Citadelle du Bélier) semble être assez récente.

(1) Makrîzî, II, p. 183; Casanova, *Histoire et Description de la Citadelle du Caire*, p. 510.
(2) Cf. Van Berchem, *Notes d'archéologie arabe*, p. 65 et seq.

«Il n'y avait alors, dit Makrîzî, aucune habitation sur la Birkat al-Fîl ni dans les lieux situés au bord du Khalîdj, à l'occident des Ponts des Lions jusqu'au Maks, excepté des jardins; tout le terrain compris depuis la Ṣalîbat de la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn jusqu'à la Porte de Zouaîlat était couvert de jardins, ainsi que l'espace compris depuis les Ponts des Lions jusqu'à la porte de Miṣr voisine du Kabârat : tout cela n'était que des jardins. Ces belvédères dominaient tout cela du haut du mont Yachkour : on voyait, de là, la Porte de Zouaîlat et le Caire, la porte de Miṣr et Miṣr, la Kalʿat Rauḍat et l'île de Rauḍat, le Nil, la rive de Djîzat; c'était un des sites les plus élevés de Miṣr [1].»

Nous avons indiqué les principaux jardins qui s'étendaient aux environs de l'Étang de l'Éléphant et autour du Djabal Yachkour. A l'époque ayyoûbite, plusieurs quartiers autrefois habités, tels que la Manṣoûryyat, étaient recouverts de jardins; la plus grande partie de l'ancienne cité d'Al-ʿAskar, jusqu'à Fosṭâṭ Miṣr ne formait plus qu'une suite ininterrompue de parcs et de vergers. Le texte de Makrîzî semble bien indiquer qu'il n'y avait aucune construction à l'emplacement du Kabch lorsqu'Al-Malik Aṣ-Ṣâliḥ décida d'y élever des belvédères. Aussi croyons-nous inutile de tenir compte d'un renseignement certainement erroné d'Ibn Iyâs [2] qui prétend que les belvédères du Kabch avaient été construits par Aḥmad ibn Ṭoûloûn. Peut-être est-ce cet historien qui a induit Marcel en erreur. Ibn Iyâs aura pensé, en écrivant ces lignes, à la Dâr al-Imârat d'Ibn Ṭoûloûn.

La seule construction qui aurait pu précéder les belvédères sur le Kabch est, comme nous l'avons montré, la Dâr al-Fîl de Kâfoûr al-Ikhchîdy.

D'après Makrîzî, le nom de Kabch aurait été donné aux belvédères par Al-Malik Aṣ-Ṣâliḥ qui s'était appliqué à les aménager en vue d'en faire des demeures royales. Cependant ses successeurs retournèrent à la Citadelle de la Montagne et le nom de la Kalʿat al-Kabch est rarement cité dans l'histoire. A aucune époque le siège du gouvernement ne fut transporté au Kabch. En revanche, cette forteresse fut souvent l'habitation des Khalifes ʿabbâsides, sous les Sultans mameloûks.

(1) وكان حينئذ ليس على بركة الفيل بناء ولا فى المواضع التى فى برّ الخليج الغربيّ من قنطرة السباع الى المقس سوى البساتين وكانت الارض التى من صليبة جامع ابن طولون الى باب زويلة بساتين وكذلك الارض التى من قناطر السباع الى باب مصر بجوار الكبارة ليس فيها الّا البساتين و هذه المناظر تشرف على ذلك كله من أعلى جبل يشكر و ترى باب زويلة و القاهرة و ترى باب مصر و مدينة مصر و ترى قلعة الروضة و جزيرة الروضة و ترى بحر النيل الاعظم و برّ الجيزة فكانت من أجلّ منتزهات مصر. *Khiṭaṭ*, II, p. 133.
(2) *Kitâb Badâiʿ az-Zouhoûr fî waḳâiʿ ad-Douhoûr*, éd. Boûlâk, I, p. 103.

Le khalifat ʿabbâside, qui semblait s'être éteint à Bagdâdh, sous les coups des Mongols, avait été restauré en Égypte par le mameloûk Baîbars Al-Bondoukdâry qui avait trouvé, dans le serment prêté à cette ombre de pontife, la justification de son usurpation du pouvoir [1]. La transmission du sultanat sous les Mameloûks s'étant effectuée le plus souvent par la violence et en dépit des droits de l'hérédité, chacun de ces souverains se vit obligé de faire légitimer son autorité par le khalifat. Cette préoccupation des Sultans mameloûks assura seule la survivance de cette institution à la fois temporelle et spirituelle qui datait des premiers temps de l'Islamisme. Le premier moyen employé par les Sultans pour obtenir la complicité tacite des Khalifes était l'intimidation; aussi se gardèrent-ils de laisser aux ʿAbbâsides quelque autorité temporelle; il les astreignirent à des fonctions exclusivement sacerdotales. Souvent même ils leur firent acheter chèrement leur droit à l'existence et les tinrent toujours dans une semi-captivité.

Le premier Khalife qui arriva de Bagdâdh au Caire, après la chute du khalifat oriental, Aboû l-ʿAbbâs Aḥmad surnommé Al-Ḥâkim bi-amr Allah, descendit aux Belvédères du Kabch où il reçut le serment d'obéissance d'Al-Malik Adh-Dhâhir Rokn ad-Dîn Baîbars [2]. Mais il n'y séjourna que peu de temps et se rendit à la Citadelle de la Montagne où il habita longtemps. Cependant il mourut aux Belvédères du Kabch le 12 de Djoumâda I de l'an 701 [3].

Son fils et successeur Aboû r-Rabîʿa Soulaîmân, surnommé Al-Moustakfy-billah, habita le Kabch pendant les premiers temps de son khalifat. Il y habitait encore en 736, puisqu'il fut transféré pour quelques mois à la Citadelle de la Montagne. Le texte d'Ibn Iyâs, qui raconte cet événement, montre bien que les Sultans préféraient avoir les Khalifes sous leur main à la Citadelle que de les savoir en liberté sur le mont Yachkour. «Parmi les événements de cette année (736), il arriva que le Sultan Al-Malik An-Nâṣir changea d'avis au sujet du Khalife Al-Moustakfy-billah Aboû r-Rabîʿa Soulaîmân et lui prescrivit de déménager des Belvédères du Kabch et d'habiter à la Citadelle de la Montagne. Alors il déménagea le jour même et monta à la Citadelle, lui et sa famille. Le Sultan le

[1] Quatremère, *Histoire des Sultans Mamlouks*, I (1), p. 171 et seq. Sur la chute du khalifat de Bagdâdh, cf. Ibn aṭ-Ṭiḳṭâḳâ, *Al-Fakhri*, éd. Derenbourg, p. 451 et seq., et Silvestre de Sacy, *Chrestomathie arabe*, I, p. 58 et seq.

[2] L'événement rapporté ici eut lieu le 8 de Moḥarrem 661 (1263 J.-C.). Ce fut un véritable contrat où chacune des deux parties, le khalife et le sultan, échangea un serment réciproque en présence du peuple, dans la grande salle d'audience du château de la Montagne. Cf. Quatremère, *op. cit.*, I (1), p. 183 et seq.; Maḳrîzî, II, p. 133.

[3] Quatremère, *op. cit.*, II (2), p. 186; Ibn Iyâs, I, p. 144.

fit descendre dans la Grande Tour — *al-bourdj al-kabîr* — dans laquelle Baîbars Al-Bondoukdâry avait fait descendre le Khalife l'Imâm Aḥmad Al-Ḥâkim bi-amr Allah au moment de son arrivée de Bagdâdh, alors le Khalife Al-Moustakfy-billah s'en alla habiter dans la tour et le Sultan lui défendit de communiquer avec le peuple et de descendre en ville. Il resta dans cette situation environ cinq mois. Ensuite un des émirs intercéda en sa faveur, alors le Sultan lui prescrivit de retourner aux Belvédères du Kabch comme il était au commencement [1]».

Peu de temps après, le malheureux Khalife fut exilé à Ḳoûṣ où il mourut en 741. Ses successeurs continuèrent à résider tantôt à la Citadelle où ils se trouvaient sous la surveillance immédiate des Sultans, tantôt au Kabch où ils étaient tenus plutôt comme des prisonniers.

Le Palais du Kabch paraît avoir été aussi un lieu de séjour provisoire pour les ambassadeurs des souverains étrangers ou les grands émirs de passage au Caire. Depuis que la nouvelle organisation de l'empire musulman à l'époque ayyoûbite avait substitué le régime féodal à la monarchie absolue, les émirs vassaux avaient pris l'habitude de venir périodiquement faire leur cour aux Sultans ou leur rendre compte de leur administration. Parmi ces grands vassaux, les princes de Ḥamât, de la grande famille ayyoûbite, étaient les plus fidèles et les plus empressés à porter leur tribut d'hommage aux Sultans Mameloûks d'Égypte, dont ils dépendaient. C'est aux Belvédères du Kabch que séjournaient les rois de Ḥamât, lorsqu'ils se rendaient au Caire.

Le premier qui y vint, en Moḥarrem 673, fut Al-Malik Al-Manṣoûr Mouḥammad, accompagné de ses deux fils Al-Malik Al-Afḍal Noûr ad-Dîn ʿAlî et Al-Malik Al-Moudhaffar Taḳy ad-Dîn Maḥmoûd [2]. A son arrivée au Kabch, le roi de Ḥamât fut comblé d'honneurs par Al-Malik Adh-Dhâhir Baîbars. Maḳrîzî raconte que,

[1] و من الحوادث فى هذه السنة ان السلطان الملك الناصر تغير خاطره على الخليفة المستكفي بالله أبى الربيع سليمان و رسم له بأن يتحوّل من مناظر الكبش و سكن بقلعة الجبل فتحول من يومه و طلع الى القلعة هو و عياله فانزله السلطان فى البرج الكبير الذي أُنزل فيه الظاهر بيبرس البندقداري الخليفة الامام احمد الحاكم بأمر الله عند قدومه من بغداذ فاستمر الخليفة المستكفي بالله ساكنا فى البرج و منعه السلطان عن الاجتماع بالناس و من النزول الى المدينة فاقام على ذلك نحو خمسة أشهر ثم ان بعض الامراء تشفع فيه فرسم له السلطان باعادته الى مناظر الكبش كما كان أوّلاً. Ibn Iyâs, I, p, 169.

[2] Quatremère, *Sultans Mamlouks*, I (2), p. 120. Maḳrîzî, II, p. 133-134. Ce prince était le cinquième de la dynastie des Ayyoûbites de Ḥamât, issus de la lignée de Ṣalâḥ ad-Dîn. Il régna avec éclat de 642 à 683. Cf. Lane-Poole, *The Mohammadan Dynasties*, p. 79, et Reinaud, *Géographie d'Aboulféda*, Introduction, p. II et seq.

lorsqu'il eut mis pied à terre, l'Émir Chams ad-Dîn Âḳ-Sonḳor Al-Fâriḳâny vint à lui avec la natte sur laquelle on déposait les plats, l'étendit devant lui et resta debout comme il avait coutume de faire devant le Sultan. Al-Malik Al-Manṣoûr fut obligé d'insister très vivement pour qu'il consentît à s'asseoir. Alors arrivèrent de nombreux cadeaux et des robes d'honneur pour lui, pour ses fils et ses officiers [1].

La faveur dont jouissaient les princes de Ḥamât à la cour de Baîbars ne cessa pas sous ses successeurs immédiats. Le même prince Al-Malik al-Manṣoûr Nâṣir ad-Dîn Mouḥammad revint au Caire le 25e jour de Cha'bân 678. Le nouveau Sultan, Al-Malik Al-Manṣoûr Ḳalâoûn, sortit à sa rencontre, lui assigna pour habitation les belvédères du Kabch et lui témoigna les attentions les plus empressées [2]. Peu de temps après, il lui fit remettre un diplôme d'investiture qui lui garantissait la souveraineté de la ville de Ḥamât. Ce diplôme était accompagné de nombreux présents parmi lesquels on remarquait de riches étoffes Iskandarâny et 'Attâby. Le roi de Ḥamât quitta le Kabch pour retourner dans ses états le 9 de Dhoû l-Ḳa'dat de cette même année. Il revint au Caire une troisième fois, quatre ans après, en Moḥarrem 682, et fut de nouveau logé aux Belvédères du Kabch [3]. Lorsqu'il s'éloigna, le quatrième jour de Ṣafar, le Sultan l'accompagna jusqu'en dehors de la ville pour lui faire ses adieux. Al-Malik Al-Manṣoûr mourut peu de temps après.

Le successeur de ce prince, Moudhaffar Maḥmoûd, étant mort sans enfants en 698, le Sultan profita de cette occasion pour faire rentrer la principauté de Ḥamât sous son autorité directe en nommant un gouverneur. Ce n'est que par diplomatie que le cousin du dernier roi, Moûayyad Aboû l-Fidâ Isma'îl, le célèbre historien et géographe, put recouvrer les anciennes prérogatives de sa famille. En 709, Aboû l-Fidâ vint au Caire, ramenant de Damas le Sultan Al-Malik An-Nâṣir qu'il avait contribué à replacer sur le trône; mais ce ne fut qu'en 712, lors d'un second séjour au Caire, qu'il obtint la souveraineté de Ḥamât. Depuis ce moment, il revint au Caire assez fréquemment. Pendant ces divers voyages, Aboû l-Fidâ ne cessa pas d'habiter les Belvédères du Kabch comme il nous le dit lui-même dans sa Chronique [4].

Pendant les intervalles que laissèrent entre eux les séjours des khalifes 'abbâsides ou les passages des Ayyoûbites de Ḥamât aux *Manâdhir al-Kabch*, ces bâti-

[1] *Khiṭaṭ*, II, p. 134.
[2] Quatremère, *Sultans Mamlouks*, II (1), p. 8.
[3] Quatremère, *op. cit.*, II (1), p. 58 et 60.
[4] *Annales moslemici*, éd. Reiske, V, p. 132 et seq.; cf. aussi Reinaud, *Géographie d'Aboulféda*, Introduction, p. x et seq. et *Recueil des Historiens orientaux des Croisades*, I, p. 166 et seq.

ments servirent tour à tour de prison et d'hôtel des ambassadeurs. Lorsqu'Al-Malik Al-Achraf Khalîl périt assassiné en 693 par les émirs mameloûks sous la conduite de Baîdarat, l'Émir Katboġâ, qui exerçait les fonctions de *nâïb* (vice-roi) pour le nouveau Sultan Al-Malik Nâṣir ad-Dîn Mouḥammad, fit rechercher activement les coupables et exercer une répression terrible. Les mameloûks du Sultan, qui habitaient au Château de la Montagne «dans les tours et dans les chambres» et qui étaient accusés d'avoir pris part à la révolte, furent arrêtés et transférés dans d'autres locaux pour y être gardés à vue; trois cents d'entre eux furent enfermés aux Belvédères du Kabch [1]. Par une curieuse coïncidence, c'est dans le voisinage de cet édifice que chercha refuge un des principaux organisateurs du complot, l'Émir Lâdjîn, qui se cacha pendant une année dans le minaret de la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn [2].

Onze ans après, les Belvédères du Kabch furent affectés comme logement aux ambassadeurs du prince Taktaî, souverain de la ville de Saraî et des contrées du Kapdjak, lorsqu'ils arrivèrent en Égypte, au commencement de Rabî' I de l'an 704, pour rechercher l'alliance de Mouḥammad ibn Ḳalâoûn contre Gazân-Khân, souverain des Mongols [3]. La réception des ambassadeurs Tatars est le dernier événement important que nous trouvions mentionné aux Belvédères du Kabch, jusqu'en 723, époque à laquelle le Kabch subit des modifications importantes.

Si l'on en croit Maḳrîzî [4], Al-Malik An-Nâṣir Mouḥammad ibn Ḳalâoûn fit démolir les *manâdhir* et construire un autre édifice où il fit amener l'eau. Les dimensions de l'ancien château furent augmentées et une écurie fut annexée à la nouvelle construction. Bien que Maḳrîzî dise formellement que le Sultan éleva de nouveaux bâtiments, il est probable qu'une partie seulement des anciens belvédères fut abattue, puisque notre historien emploie pour certains endroits l'expression de *restauration*. Ces travaux furent ordonnés en prévision du mariage de la fille du Sultan avec le fils de l'Émir Argoûn al-Kâmily, *Nâïb as-Soulṭânat* (vice-roi) pour l'Égypte. Les fêtes qui eurent lieu à l'occasion de cet événement paraissent

[1] Maḳrîzî, II, p. 134; Quatremère, *Sultans Mamlouks*, II (2), p. 14 et 15.
[2] Nous avons rapporté plus haut ces événements dans notre étude sur la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn (p. 16).
[3] Quatremère, *Sultans Mamlouks*, II (2), p. 244.
[4] ثم ان الملك الناصر محمد بن قلاوون هدم هذه المناظر المذكورة فى سنة ثلاث و عشرين و سبعمائة و بناها بناء آخر و اجرى الماء اليها و جدّد بها عدّة مواضع و زاد فى سعتها و انشأ بها اصطبلا تربط فيه الخيول الخ. *Khiṭaṭ*, II, p. 134.

avoir laissé, par leur éclat et leur magnificence, une profonde impression chez les Égyptiens, puisque Makrîzî nous les raconte en détail.

Après avoir donné une description du trousseau de la fiancée, il rapporte ainsi les divertissements qui suivirent l'arrivée du trousseau au château du Kabch :

«Lorsque le trousseau de la princesse fut déposé au Kabch, le Sultan descendit de la Citadelle de la Montagne, monta au Kabch, vérifia le trousseau et le rangea lui-même, s'occupa royalement des apprêts de la noce et imposa aux émirs l'obligation d'y assister : pas un n'y manqua. Les émirs attribuèrent aux chanteuses, selon le rang de chacun d'eux, de 400 dinârs, chaque émir, à 200 dinârs, sans compter les écharpes de soie; l'allégresse dura trois jours et autant de nuits. Le peuple raconta alors que l'on n'avait jamais fait plus beau auparavant comme cérémonies de fiançailles. C'est au point que chacune des troupes de chanteuses qui y furent convoquées obtint 500 dinârs d'Égypte et 150 écharpes de soie. Le nombre des troupes de chanteuses parmi lesquelles on partagea ces présents était de huit d'Al-Kâhirat, sans compter les troupes de chanteuses sultaniennes et celles des émirs dont le nombre était de vingt troupes. On ignore la quantité d'argent qui échut à ces vingt troupes. Lorsque les jours de noce furent terminés, le Sultan gratifia chacune des femmes des émirs d'un assortiment d'étoffes, chacune suivant son rang, et revêtit de robes d'honneur ceux d'entre les émirs qui avaient des charges à la cour, les secrétaires et autres. Ce fut une affaire importante où la dépense fut extrêmement considérable[1]. »

De nouveaux travaux furent entrepris aux Belvédères du Kabch sous Al-Malik An-Nâsir Hasan fils de Mouhammad ibn Kalâoûn. L'Émir Saif ad-Dîn Sarguitmich habita ce château et y construisit «la porte que l'on trouve encore maintenant, dit Makrîzî, et les deux bastions — بدنة — de pierre qui sont de chaque côté

[1] و لما نصب جهازها بالكبش نزل من قلعة الجبل و صعد الى الكبش و عاينه و رتبه بنفسه و اهتم فى عمل العرس اهتماما ملوكيا و ألزم الامراء بحضوره فلم يتأخر احد منهم عن الحضور و نقط الامراء الاغانى على مراتبهم من اربعمائة دينار كل أمير الى مائتى دينار سوى الشقق الحرير و استمرّ الفرح ثلاثة ايام بلياليها فذكر الناس حينئذ انه لم يعمل فيما سلف عرس أعظم منه حتى حصل لكل جوقة من جوق الاغانى التى قسم عليهنّ ثمان جوق من اغانى القاهرة سوى جوق الاغانى السلطانية و اغانى الامراء و عدّتهنّ عشرون جوقة لم يعرف ما حصل لهذه العشرين جوقة من كثرة ما حصل و لمّا انقضت أيام العرس انعم السلطان لكل امرأة من نساء الامراء بتعبية قماش على مقدارها و خلع على سائر أرباب الوظائف من الامراء و الكتّاب و غيرهم فكان مهما عظيما تجاوز المصروف فيه حدّ الكثرة. *Khitat*, II, p. 134.

de la porte du Kabch à la Hadrat[1]. » On reconnaîtra facilement dans ces constructions les bastions que l'on voit encore de nos jours et que nous décrirons plus loin. L'Histoire nous apprend que l'Émir Sarguitmich construisit au pied du plateau du Kabch la madrasat qui porte son nom, en 756; il est fort probable que ce fut à cette époque qu'il habita le mont Yachkour, afin de surveiller de près les travaux de construction.

A partir de cette époque, d'ailleurs, le château du Kabch semble être devenu la résidence des grands émirs, puisque, après Sarguitmich, chef de la *Noûbat*, nous voyons l'Émir Khâsseky Yelbogâ Al-ʿOmary, *atâbek* des armées, s'y installer jusqu'à ce qu'il y fut assassiné en 768[2]. Son successeur au Kabch, l'Émir Oustademir, *Émir madjlis*, ne fut pas plus heureux que lui : arrêté par ordre du Sultan Al-Malik Al-Achraf Chaʿbân, à la suite d'un complot avorté, en 770, il fut conduit à Damiette pour y être emprisonné[3]. Le Sultan commanda alors de détruire le Kabch, non comme une forteresse dangereuse, mais comme l'habitation d'un personnage banni, dont il était d'usage de saisir les biens. Les Belvédères du Kabch furent démolis et restèrent déserts jusqu'en 775, époque à laquelle les habitants du quartier louèrent cet emplacement et commencèrent à y élever des maisons[4].

C'est dans cet état qu'était le Kabch à l'époque de Makrîzî : le château n'existait plus; seules, quelques ruines, et en particulier les deux bastions que nous avons mentionnés, subsistaient de l'ancien édifice des Ayyoûbites et des Mameloûks. C'est à peu près ce qui restait lors de l'Expédition d'Égypte; les ruines que nous voyons à présent sur le Kabch n'en sont plus qu'une petite partie. Nous devons donc en conclure qu'à l'époque de Makrîzî le rôle historique du château du Kabch était entièrement terminé. Cependant le quartier fut, pendant la domination turque, le rempart de la résistance d'un puissant parti militaire et les ruines du Kabch se virent couronnées de bouches de canons qui tinrent longtemps la ville en respect.

L'origine des événements que nous allons raconter est dans la division des émirs d'Égypte et de l'armée tout entière en deux partis rivaux : les Fikârites turcs et les Kâsimites égyptiens, division qui prit naissance peu après la conquête turque[5].

[1] الباب الذي هو موجود الآن و بدنتى الحجر اللتين بجانبى باب الكبش بالحدرة. *Khitat*, II, p. 134. Sur la signification du mot بدنة, بدن, voir Van Berchem, *Notes d'archéologie arabe*, p. 25, note 2.

[2] Makrîzî, *loc. cit.* (qui l'appelle يلبغا); Ibn Iyâs, I, p. 217 et seq.

[3] Makrîzî, *loc. cit.*, Ibn Iyâs, I, p. 223 et seq.

[4] Makrîzî, *loc. cit.*

[5] Les origines de cette rivalité qu'Al-Djabartî veut voir dans une lutte d'équitation et dans un simulacre de combat exécutés en présence de Sélim II, sont rapportées en détail dans son histoire. (*Op. cit.*, I, p. 50 et seq.).

Une des plus terribles insurrections que causa cette rivalité fut celle de 1123 de l'hégire, qui dura 70 jours. Les soldats casernés au quartier des Azabs, devant la Citadelle, s'étant mutinés, le gouverneur ottoman chargea l'*odabâchâ* Ifrandj Aḥmad de bombarder la caserne; les principaux émirs fikârites prirent fait et cause pour les Azabs et décidèrent de les soutenir et de destituer le gouverneur. Celui-ci était défendu par les janissaires de la Citadelle et les chefs ḳâsimites, parmi lesquels le *kaïmakâm* Ayyoûb-Bây se faisait remarquer par son énergie et sa ténacité. La ville entière fut en proie à une insurrection terrible qui se propagea dans toutes les rues avoisinant la Citadelle et la Mosquée toûloûnide. Cette Mosquée devint même à certain moment le quartier-général des Ḳâsimites, qui bombardèrent de là la caserne des Azabs (1).

Pendant ce temps, Ayyoûb-Bây avait hissé des canons sur la Ḳalʿat al-Kabch d'où il dominait toute la ville. Sa maison, voisine du Kabch, a laissé son nom à plusieurs voies du quartier, parmi lesquelles nous avons déjà cité le Ḥoch Ayyoûb-Bây. Cette maison était construite comme une véritable forteresse et son propriétaire avait dressé des canons sur les terrasses. Vainqueurs, les Azabs montèrent à l'assaut de la maison d'Ayyoûb-Bây. Celui-ci se sauva sur le mont Yachkour par une porte de derrière et, de là, gagna la Syrie. La maison d'Ayyoûb-Bây fut incendiée (2).

Quant à la Ḳalʿat al-Kabch, Al-Djabarty, qui rapporte ces événements, ne la cite pas parmi les édifices détruits, ce qui nous confirme dans notre opinion que le Kabch n'était plus que des ruines et des murailles couronnant le plateau et sur lesquelles il était facile de placer l'artillerie, bien que Djabarty emploie le mot *Ḳalʿat* (citadelle, forteresse) que nous ne trouvons pas dans Maḳrîzî, ni dans les écrits antérieurs. Le texte d'Al-Djabarty nous indique aussi que la maison d'Ayyoûb-Bây devait être adossée à la montagne, puisqu'Ayyoûb s'enfuit sur le plateau par une porte de derrière. Or l'emplacement du Ḥoch Ayyoûb-Bây, où nous avons situé l'ancienne Dâr al-Fîl, est au pied de la montagne, adossé au contrefort nord-ouest sur lequel se dressent actuellement les ruines de la Ḳalʿat.

Ce fut la dernière fois que le Kabch joua un rôle dans l'histoire. Le vieux château, refuge des ʿAbbâsides, habitation des princes de Ḥamât, camp retranché des insurgés Ḳâsimites, n'est plus mentionné par les voyageurs modernes que comme des ruines abandonnées depuis fort longtemps.

L'abbé Le Mascrier, dans son édition de la *Description de l'Égypte* de Maillet,

(1) Al-Djabartî, *op. cit.*, I, p. 96.
(2) Al-Djabartî, *op. cit.*, I, p. 109-110.

parle de la Citadelle du Kabch, mais en termes qui montrent bien la confusion qu'il établit entre ce château et l'ancienne Citadelle de la Montagne, sur le Moḳaṭṭam (1). Après avoir décrit la Citadelle, le quartier des janissaires et celui des Azabs, qu'il appelle Azaphs, il ajoute :

« Les Azaphs n'ont pas au reste toujours habité le lieu où ils logent aujourd'hui. Ils occupaient auparavant un vieux Château situé environ à cinq cens pas vers le Nord de celui-ci. Ce Château étoit posé sur une roche, et pourroit bien être le lieu qui du temps des Romains portoit le nom de Babilon. Il ne faut que des yeux pour convenir que ce Château est incontestablement plus ancien que celui d'aujourd'hui. On y remarque encore des murs assez entiers; mais il n'est plus habité que par des malheureux, qui y ont bâti quelques cabanes. Son étendue et son élévation n'approchent pas de celles du Château du Caire, d'où à peine peut-on le distinguer des autres édifices, lorsque de là on considère la Ville, dans laquelle il est renfermé.

« Au pied de ce vieux Château est une fontaine publique, où comme en beaucoup d'autres endroits, on donne de l'eau gratuitement. La pierre dans laquelle elle tombe était autrefois un cercueil, ou tombeau, semblable à quelques autres qu'on trouve encore en divers quartiers de l'Égypte. Cette pierre, qui est d'un noir parfait et d'une extrême dureté, est chargée de tous côtés de hiéroglyphes très bien travaillés, et encore fort entiers. Sa longueur est au moins de huit pieds, et sa forme est celle d'une caisse de momie; c'est-à-dire qu'elle a plus de largeur à un bout qu'à l'autre, suivant la proportion qui se trouve entre les pieds et les épaules. On ne sçauroit douter qu'elle n'ait servi à renfermer une de ces caisses, et il y a beaucoup d'apparence qu'elle a été trouvée dans quelque Pyramide, d'où on l'a transportée ensuite dans le lieu où on la voit aujourd'hui. Ses bords ont plus d'un pied d'épaisseur et c'est sur leur largeur, comme sur tout le tour de la pierre, que sont gravés les hiéroglyphes dont j'ai parlé. C'est certainement un fort beau morceau d'antiquité. On appelle cet endroit la Fontaine des Amoureux, et le peuple débite à ce sujet divers contes ridicules, qui n'ont pas même l'ombre du vraisemblable (2). »

La situation du château indiqué ici, à cinq cents pas au nord du quartier des Azabs, répondrait assez à la première forteresse qui fut construite par Ṣalâḥ ad-Dîn et appelée Ḳalʿat al-Djabal, forteresse qui était en effet plus ancienne que la partie

(1) Le Mascrier, *Description de l'Égypte*, composée sur les mémoires de M. de Maillet, ancien consul de France au Caire, Paris, 1735, p. 194 et seq.
(2) Nous rapporterons quelques-unes des légendes relatives à ce puits lorsque nous parlerons de la ʿAṭfat al-Ḥauḍ.

de la Citadelle réservée aux Azabs. Mais la description de la fontaine, dans laquelle nous reconnaissons le *Ḥauḍ al-Marṣoûd* dont nous aurons à parler plus loin, montre bien que l'auteur avait en vue le Kabch. Nous ne croyons pas, d'autre part, que les Azabs, organisés seulement sous la domination turque, aient jamais habité la Citadelle du Kabch, dont la destruction est bien antérieure à l'arrivée des Ottomans en Égypte.

Les renseignements que nous donne Pococke, postérieurs seulement de quelques années à ceux de Maillet-Le Mascrier, sont beaucoup plus précis, quoiqu'entachés encore de quelques erreurs. «Une partie de la ville au sud, dit-il, est appelée Tailoun et dite avoir été bâtie, avant que cette cité fût fondée, par Tholoun qui était maître de l'Égypte de telle manière qu'il fut à peu près indépendant des Califs, et, dit-on, délaissa le vieux Caire pour bâtir un palais et une mosquée ici. Celui-ci, au commencement, fut probablement appelé Cateia, parce que cette personne est dite avoir bâti un palais de ce nom. Ce qui reste de l'ancien palais est connu sous le nom de Kalat el-Kebsh, et on dit que le Sultan Sélim logea ici. On y trouve les ruines du château, les murs et une élévation de terrain à l'intérieur, qui peut avoir été formée en jetant le fumier de la cité et par la suite en bâtissant sur l'éminence, quoiqu'à l'ouest je vis qu'il y avait un roc naturel. Dans ce mur est un fortin de tourelle carré qu'on appelle le siège de Pharaon; près de lui, sous une arche, est un ancien sarcophage de marbre noir, qui reçoit l'eau d'un conduit; il est appelé la fontaine du trésor et par quelques écrivains la fontaine des amants, au sujet de laquelle le peuple raconte quelques histoires. Il est richement orné à l'intérieur et à l'extérieur de hiéroglyphes, de la forme du dessin que j'en ai donné dans la 13e planche. Un homme semble avoir la tête d'un crocodile et sur une sorte d'autel représenté en carrés, on a paru avoir coupé deux têtes de cheval; pour le reste, il ne m'a pas été permis de faire quelques nouvelles observations, ou de prendre exactement les hiéroglyphes qui sont taillés dans ces colonnes. A chaque bout est un homme et six colonnes de hiéroglyphes sur chaque côté. Il y a, à côté de la tourelle appelée Siège de Pharaon, d'autres tourelles de forme semi-circulaire, en sorte que c'était probablement l'enclos du vieux palais. Dans ce quartier est une grande mosquée, dite ressembler à celle de La Mecque et un ancien bâtiment qui semble avoir été le quartier du corps de soldats appelés Cherkes (Circassiens), à qui il appartient encore et sous le nom desquels il est connu [1]».

Nous retrouvons ici la même confusion, que nous avons remarquée chez d'autres

[1] Richard Pococke, *A description of the East*, London 1743, I, p. 32.

auteurs, du Kabch avec le Palais d'Ibn Ṭoûloûn appelé Al-Ḳaṭâï'. Nous ignorons quel auteur a appris à Pococke que le Sultan Sélim était descendu au Kabch à son arrivée au Caire. A cette époque, la Ḳal'at al-Kabch n'était certainement plus habitable puisqu'elle était ruinée depuis l'an 770 environ, comme nous l'avons dit. Maḳrîzî, d'ailleurs, ne nous la présente pas comme habitable. La grande mosquée dont parle Pococke est celle d'Ibn Ṭoûloûn, mais nous ne savons pas quel est ce bâtiment qu'il attribue aux Circassiens, aux environs de la mosquée.

C'est la première fois que nous trouvons le nom de Siège de Pharaon — *Masṭabat Fir'aoûn* [1] — donné à la grosse tour en ruine de la Ḳal'at al-Kabch.

La *Description de l'Égypte* [2] en donne une esquisse qui répond parfaitement à ce que nous voyons encore de nos jours au Djabal Yachkour.

«Ce qu'on nomme Mastabet Fara'oûn, le siège de Pharaon, dit Jomard, est une tourelle tronquée, élevée seulement de 5 mètres et appliquée contre la muraille de la mosquée el-Gaouly, à l'ouest de celle de Touloun, dans la grande rue qui mène à la Citadelle (plan n° 201, V-10). Cette tourelle faisait partie d'une ancienne construction très-élevée, bâtie sur un rocher et garnie de tours, Qala't el-Kabch, le fort du mouton.»

Marcel, dans son *Mémoire sur la Mosquée de Touloun* [3], dont nous ne possédons malheureusement que l'introduction sans les notes, donne une intéressante description du quartier de Touloun ou de Tayloun, qu'il dit habité par des gens de la basse classe. Nous devons convenir qu'en dépit des travaux d'assainissement et des changements considérables que l'influence civilisatrice de nos temps modernes a provoqué dans ces lieux éloignés de la ville européenne, l'aspect général de ce quartier n'a pas beaucoup changé; la population qui y est entassée s'occupe encore des travaux les plus humbles et son aspect misérable contribue pour beaucoup à donner au quartier de Ṭoûloûn et du Kabch une physionomie étrange que n'ont pas les autres quartiers de la capitale.

«Ce quartier, dit Marcel, beaucoup plus ancien que le reste de la ville, et qui, avant qu'elle fût construite, formait une forteresse dont la vaste enceinte se reconnaît, même de nos jours, à des débris de remparts ruinés et dont quelques

[1] Le nom de siège ou trône de Pharaon est assez répandu en Égypte pour désigner une construction ancienne ou une butte de terre de forme cylindrique ou cône tronqué que l'on suppose recouvrir des ruines antiques; un des principaux tombeaux de la nécropole de Saḳḳâra, près de l'antique Memphis, porte jusqu'à présent le nom de Maṣṭabat Fir'aoûn.

[2] Jomard, *Description de la ville et de la citadelle du Kaire*, dans la *Description de l'Égypte*, éd. Panckoucke, tome XVIII (2e partie), p. 437-438.

[3] *Description de l'Égypte*, éd. Panckoucke, tome XVIII (3e partie), p. 1 et seq.

portions restent encore debout, n'avait, jusqu'à notre arrivée en Égypte, été décrit ni peut-être même visité par aucun voyageur européen. On n'en avait, pour ainsi dire, fait qu'apercevoir l'extrémité septentrionale en longeant la grande rue qui conduit à la Citadelle, et dont je parlerai tout à l'heure[1].

«Les négociants européens établis au Kaire et désignés communément sous le nom de Francs, craignaient même de se hasarder à pénétrer dans ce quartier lorsque leurs affaires les y appelaient, redoutant le fanatisme outré des habitans, fiers d'avoir dans leur mosquée une copie de celle de la Mekke, et l'intolérance plus marquée dans ce quartier que dans le reste du Kaire. Ce fanatisme presque féroce des habitans de ce quartier avait pour cause, soit son isolement des autres parties de la ville et la rareté de ses communications avec les étrangers, soit peut-être la descendance de sa population formée originairement par les soldats des milices turques et circassiennes qu'Ahmed ben Touloun y avait établis.

«Ce quartier s'étend, au nord, le long de la grande rue appelée Sekkeh el-Mousalleh, qui, partant du pont nommé Qantarat el-Seba', passe à la droite de Birket el-Fyl et conduit à la grande place dite Roumeyleh, devant la porte de la Citadelle appelée Bâb el-A'zâb.

«Au midi, ce quartier, qui s'étendait autrefois beaucoup plus loin, a maintenant les mêmes bornes que celles de la ville elle-même, dont la porte, située de ce côté, porte aussi le nom de Bâb Touloun.

«En sortant de cette porte, et tournant à l'ouest pour gagner le vieux Kaire, on trouve aussi un étang nommé Birket Touloun; et plus loin encore, directement au midi, en passant devant le fort Muireur, un monceau de décombres qui a conservé le nom de Kymân Touloun. Tout ce quartier est placé sur une élévation considérable de terrain dont une partie est maintenant formée de décombres accumulés successivement; mais, en beaucoup d'endroits, on remarque encore facilement le roc du sol primitif sur lequel l'ancienne forteresse était fondée, et dont la situation prédominante sur les terrains environnans l'avait fait choisir pour cette construction.

«Cette élévation, qui s'abaisse progressivement si l'on s'avance vers le côté extérieur de la ville actuelle, s'élève, au contraire, de plus en plus, en tendant vers l'intérieur, et est coupée brusquement, et en plusieurs endroits perpendiculairement, par la grande rue dont je viens de parler ci-dessus.

«Le long de cette rue, les parois du rocher qui ne sont pas masquées par des

[1] Marcel paraît ignorer les relations qu'en ont laissées Maillet et Pococke et dont nous avons donné des extraits.

maisons particulières, sont revêtues d'une forte muraille d'ancienne maçonnerie. On y remarque surtout une espèce de bastion flanqué de trois grosses tours à moitié engagées dans le rempart lui-même, et dont la hauteur, assez considérable du côté de la rue, est presque de niveau avec le terrain du côté de l'intérieur.

«Une des tours de ce bastion a reçu des habitans du Kaire le nom de Mastabet Fara'oun, c'est-à-dire le trône de Pharaon, suivant leur habitude de rapporter au monarque qu'ils désignent par ce nom, toutes les anciennes constructions dont ils ignorent l'époque précise.

«On désigne aussi ce bastion par le nom de Qâla't el-Kabch (Château du Bélier), parce que l'on donne au chef d'une famille le nom de bélier, chef du troupeau, et qu'on a voulu sans doute indiquer par-là que le chef de la maison des Toulonides y avait établi sa demeure et y avait élevé un palais dont on y remarque encore les ruines.»

La grande rue Sekkeh el-Mousalleh, allant du pont Q. as-Seba' à la Citadelle, est la Ṣalîbat, la grande artère méridionale, dont nous aurons à parler plus loin et qui porte actuellement les noms de Marasînâ, Al-Khoudaîry, Aṣ-Ṣalîbat et Chaîkhoû. La porte de Ṭoûloûn existe encore et les monticules de décombres n'ont fait que s'accroître au cours de ce siècle; les *Kimân Ṭoûloûn* recouvrent l'emplacement de l'ancienne ville d'Al-'Askar. Au nord, la grande rue qui passe au pied de la colline est actuellement bordée de hautes maisons qui masquent complètement les anciens murs signalés par Marcel, mais le Mastabat Fir'aoûn existe encore et a bien souvent provoqué la curiosité des touristes qui se rendent à la mosquée d'Ibn Ṭoûloûn.

Le mur de pierre bastionné qui entourait le côté septentrional du plateau du Kabch était encore visible au temps de 'Alî Pâchâ Mobârek qui le remarqua aux environs de la mosquée de Sandjâr al-Djâoûly. Cette construction était alors connue dans le peuple, comme au temps de l'occupation française, sous le nom de Mastabat Fir'aoûn.

«Lorsque l'Émir Ḥousaîn Pâchâ Ḥosny, inspecteur (nâdhir) de l'imprimerie (de Boûlâk), dit-il, acheta la terre qui est derrière ce mur, il en démolit la plus grande partie et bâtit, sur le terrain qu'il acheta, sa propriété que l'on trouve encore maintenant. On m'a rapporté qu'au moment de la démolition il découvrit de grandes voûtes (عقود) construites entièrement en grandes pierres meulières (mot-à-mot de machines à irriguer, de roues, عجالى), des marches, un chemin conduisant à la mosquée d'Al-Djâoûly et un large fragment, également en pierre meulière, de solide construction, la plus grande partie s'étendant jusqu'à la rue et restant à l'intérieur de la propriété. On m'a rapporté aussi qu'il vit une porte

bâtie en pierre et au-dessus une inscription au cours de laquelle se trouvait le nom de Mouḥammad As-Saʿîd; or, ce qui me paraît le plus vraisemblable, c'est que ces voûtes et le chemin conduisant à la mosquée font partie des restes de la construction d'Al-Djâoûly, fondateur de la mosquée, et que la construction qui est à l'intérieur de la porte sur laquelle est écrit le nom de Mouḥammad As-Saʿîd est des restes de la construction de Mouḥammad As-Saʿîd, fils du sultan Baibars Al-Djâchenguîr, ou des restes d'un édifice d'un autre émir que celui-là et qui se nommait de ce nom. Nous avons mentionné dans ce livre, une autre fois, que ce lieu, particulièrement au-dessus du Kabch, était un endroit pour l'habitation des émirs parmi les notables de la dynastie et ce que nous indiquons est assez conforme à cette opinion [1]. »

Il n'est pas impossible en effet que les voûtes et le chemin soient l'œuvre de l'Émir Sandjâr Al-Djâoûly, quoique Maḳrîzî ne fasse pas mention de constructions attenantes à la mosquée; il se peut aussi qu'après la construction de la mosquée on ait pensé à la relier à la Ḳalʿat al-Kabch, dont elle était voisine, par un escalier et une chaussée en pierre. Quant à la porte à inscription, il est regrettable qu'ʿAlî Pâchâ Mobârek n'en donne pas exactement la situation. L'histoire ne parle aucunement de restaurations exécutées aux Belvédères du Kabch par Mouḥammad As-Saʿîd, fils de Baibars Al-Djâchenguîr et le nom gravé sur la porte peut bien avoir été celui de Saîf ad-Dîn (Ṣarguitmich) que l'on aurait lu, par erreur, Saʿîd. Maḳrîzî parle effectivement de cette porte élevée par l'Émir Râs an-Noûbât Ṣarguitmich et que l'on voyait encore de son temps au milieu des ruines du Kabch [2].

[1] فلما اشترى الامير حسين باشا حسني ناظر المطبعة الارض التى خلف هذا السور هدم معظمه و بنى فى الارض التى اشتراها عمارته الموجودة الآن و أخبرني انه عثر عند الهدم على عقود كبيرة مرتفعة جميعها بالحجر النحالي الكبير و على سلالم وطريق موصل الى جامع الجاولي وعلى مجرور متسع مبنى أيضا بالحجر النحالي المحكم الصنعة وهذا المجرور أكثره ممتدّ الى الشارع وباقيه داخل العمارة وأخبرني أيضا انه رأى بابا مبنيا بالحجر وعليه كتابة من ضمنها اسم محمد السعيد فيغلب على الظن ان تلك العقود والطريق الموصل الى الجامع من آثار بناء الجاولي صاحب الجامع وان البناء الذي داخل الباب المكتوب عليه اسم محمد السعيد من آثار بناء محمد السعيد بن السلطان بيبرس الجاشنكير أو من آثار بناء غيره من الامراء وكان يسمى بهذا الاسم وقد ذكرنا فى هذا الكتاب غير مرة ان هذه الخطة خصوصا فوق الكبش كانت محلا لسكن الامراء من أعيان الدولة وعلى هذا لا يبعد ما حررناه و الله أعلم بالصواب. *Al-Khiṭaṭ al-Diadîdat*, II, p. 120.

[2] *Khiṭaṭ*, II, p. 134. La Mosquée de Sandjâr al-Djâoûly, dont nous parlerons plus loin, est actuellement entourée de monticules de décombres à l'ouest et d'habitations à l'est et au sud. Sa

Nous avons eu déjà l'occasion de mentionner la propriété de Ḥousaîn Pâchâ Ḥosny, contigüe au Ḥoch Ayyoûb-Bây, en étudiant l'emplacement de l'ancienne Dâr al-Fîl. Cette propriété existe encore et occupe le côté sud de la rue Al-Khoudaîry. Elle masque au nord les vestiges de la Ḳalʿat al-Kabch.

Ceux-ci ne sont plus visibles que du côté occidental, c'est-à-dire du Ḥoch Ayyoûb-Bây. On aperçoit de là une solide muraille d'une dizaine de mètres de hauteur sur une douzaine de longueur, formant comme le couronnement du rocher abrupt qui surplombe le ḥoch, au-dessus des mâsures qui se tassent sur son côté oriental. Cette muraille est consolidée, jusqu'aux deux tiers de sa hauteur, par deux tours ou bastions appuyés contre les angles nord et sud de la construction. La partie supérieure de cette muraille est au niveau du terrain du plateau du Kabch.

La forteresse est bordée, du côté occidental, par un mur de construction postérieure à la partie centrale de l'édifice. A l'intérieur de cette enceinte et au nord du bastion, on voit une excavation pénétrant sous le plateau. Il est impossible d'approcher de cette forteresse, à moins de monter sur les toits des mâsures du ḥoch et d'escalader le premier mur d'enceinte. Il est également impossible d'examiner de près les bastions en venant de la partie supérieure du plateau [1].

façade nord est sur la Châriʿ Ḥauḍ al-Marṣoûd; la porte d'entrée principale est au sud, sur la Ḥârat Ḳalʿat al-Kabch, à environ 3 m. 50 cent. de hauteur au-dessus du niveau de la rue Ḥauḍ al-Marṣoûd. Dans le voisinage de la porte sud, se trouvait la maison de Sandjâr. S'il y avait un chemin conduisant de la Ḳalʿat à la Mosquée, il devait être sous la colline de décombres qui se trouve au sud-ouest de ce dernier édifice. Cf. *Bulletin du Comité de conservation des monuments de l'art arabe*, fasc. IX, p. 48 et seq.

[1] Une vue de la Ḳalʿat al-Kabch et une note intéressante sur cet édifice sont données dans R. Hay, *Illustrations of Cairo*, London 1840. Nous n'avons pu consulter cet ouvrage, mais nous avons trouvé l'indication bibliographique dans une note d'Evetts et Butler, *Churches and Monasteries of Egypt, by Abû Ṣâliḥ*, p. 109.

CHAPITRE II.

LA GRANDE ARTÈRE MÉRIDIONALE.

Un peu à l'ouest du Kabch, à l'entrée de la rue du Ḥauḍ al-Marṣoûd, ancienne Chârï' al-Kabch, c'est-à-dire sur la grande artère méridionale, l'Émir Sandjar al-Djâoûly fit construire, en 703 de l'hégire, sa madrasat appelée *Madrasat al-Djâoûlyyat* ou *Al-Djâmi' al-Mou'allaḳ* [1] (la mosquée suspendue).

'Alam ad-Dîn Sandjar al-Djâoûly [2], *l'Ostâdâr*, est connu dans l'histoire pour l'amitié profonde qu'il porta pendant toute sa vie à l'Émir Salâr [3], *Nâïb as-Salṭanat*, qui partagea le pouvoir avec Baïbars al-Djâchenguîr pendant le second règne de Mouḥammad ibn Ḳalâoûn.

Maḳrîzî, dans un passage du *Kitâb as-Souloûk*, traduit par Quatremère [4], dit que chacun de ces deux émirs, Sandjar et Salâr, avait fait construire sur le mont Yachkour, auprès des Belvédères du Kabch, « un collège voisin de celui qu'avait élevé l'autre, et avait disposé le lieu de sa sépulture vis-à-vis celui qu'avait choisi son ami ». Il ressort de ce passage qu'il y avait deux madrasats, bien que, dans ses

(1) Sur le terme *mou'allaḳ* appliqué au mode de construction de certains édifices, cf. Van Berchem, *Matériaux pour un Corpus*... p. 40, note 2.

(2) L'Émir 'Alam ad-Dîn Sandjar ibn 'Abd Allah al-Djâoûly était un mameloûk de Djâoûly, un des émirs d'Al-Malik Aḍh-Ḍhâhir Baïbars; après la mort de son maître, il passa à la maison de Ḳalâoûn, se lia d'amitié avec l'Émir Salâr et devint « petit ostâdâr » sous la régence de Baïbars et de Salâr. Destitué peu de temps après, par suite de la jalousie des Bordjites, il fut exilé en Syrie. Revenu en faveur sous Mouḥammad ibn Ḳalâoûn, il fut nommé *nâïb* de Gazat puis, sous Aṣ-Ṣâliḥ ibn Mouḥammad ibn Ḳalâoûn, *nâïb* de Ḥamât et de Gazat, puis inspecteur du Mâristân. Envoyé contre la citadelle de Karak, il s'en empara malgré une vive résistance et revint au Caire pour y mourir, dans son hôtel du Kabch, le jeudi 9 de Ramaḍân de l'an 745. Châfi'ite éminent, il avait étudié les *hadîth* et composé un Commentaire. L'Égypte et la Syrie lui doivent une grande quantité de monuments d'utilité publique et d'édifices religieux. Cf. Maḳrîzî, II, p. 398.

(3) Saïf ad-Dîn Salâr était un des émirs qui avaient pris part à la conspiration dirigée contre Lâdjîn. Après le meurtre de ce sultan, il fit partie du gouvernement provisoire en qualité d'*Ostâdâr*. A l'arrivée de Mouḥammad ibn Ḳalâoûn en 698, il fut nommé *nâïb as-Salṭanat* (vice-roi) pour l'Égypte; mais, bientôt après, il s'empara du pouvoir avec Baïbars le *Djâchenguîr* et favorisa l'élévation de ce dernier au trône. Il mourut en 710 et fut enseveli dans la Madrasat qu'avait fait construire son protégé Sandjar Al-Djâoûly. Cf. Quatremère, *Histoire des Sultans Mamloûks*, II (2), p. 126 et seq.

(4) *Sultans Mamlouks*, II (2), p. 262.

Khiṭaṭ, le même auteur ne parle que de la Djâoûlyyat. Quant aux deux tombeaux, ils sont encore visibles, sous deux coupoles construites côte à côte, en façade sur la rue Ḥauḍ al-Marṣoûd.

La date que nous avons attribuée à la construction de cette madrasat est celle que donnent les trois inscriptions de la porte nord de l'édifice et des deux portes qui donnent entrée vers les tombeaux. Voici le texte de ces inscriptions, publiées par M. Van Berchem :

« ..... [*Ḳorân*, IX, 18.] A été faite cette demeure bénie pendant l'année 703 [1]. »

« ..... [*Ḳorân*, LV, 26.] Ceci est le tombeau du serviteur, de l'humble devant Dieu, Saïf ad-Dîn Salâr, Nâïb as-Salṭanat al-Mou'aḍhḍhamat, Al-Maliky an-Nâṣiry al-Manṣoûry, qui demande rémission de ses péchés, qui espère le pardon de son maître. Qu'Allah accorde sa miséricorde à qui la demande et à tous les Musulmans. A été faite cette demeure bénie pendant l'année 703 [2]. »

« ..... [*Ḳorân*, LV, 26.] Ceci est le tombeau du serviteur, de l'humble devant Dieu, qui demande rémission de ses péchés, qui espère le pardon de son maître, Sandjar al-Djâoûly, oustâd ad-Dâr al-'Âlyyat, Al-Maliky an-Nâṣiry al-Manṣoûry. Qu'Allah accorde sa miséricorde à qui la demande, en l'année [703, *date effacée*] [3]. »

Cependant, Maḳrîzî [4], parlant de cette madrasat, dit qu'elle fut construite en 723. 'Alî Pâchâ Mobârek, tout en lisant 703 sur les inscriptions, a répété sans la discuter l'assertion de Maḳrîzî [5]. M. Mehren est allé plus loin [6] : guidé probablement par ce texte, il a lu 723 sur les inscriptions. Cette erreur, qui ne saurait être prise pour une faute de copie, puisqu'elle est répétée en deux passages des *Khiṭaṭ*, a été relevée par M. Van Berchem [7] qui, exposant les raisons qui militent

(1) Van Berchem, *op. cit.*, p. 157. عمل هذا المكان المبارك فى شهور سنة ثلاث وسبعمائة.

(2) هذه تربة العبد الفقير إلى الله تع سيف الدين سلار نائب السلطنة المعظمة الملكى الناصرى المنصورى المستغفر من ذنبه الراجى عفو ربّه رحم الله من دعا له بالرحمة ولجميع المسلمين عُمل هذا المكان المبارك فى شهور سنة ثلاث وسبعمائة. Van Berchem, p. 157; Mehren, II, p. 41.

(3) هذه تربة العبد الفقير إلى الله تع المستغفر من ذنبه الراجى عفو ربّه سنجر الجاولى أُستاد الدار العالية الملكى الناصرى المنصورى رحم الله من دعا له بالرحمة فى شهور سنة [ثلاث وسبعمائة]. Van Berchem, p. 157-158; Mehren, II, p. 41. Sur le titre أُستاد الدار العالية, *Oustâd ad-Dâr al-'Âlyyat*, cf. Van Berchem, *op. cit.*, p. 159, note 4; Quatremère, *Sultans Mamlouks*, I (1), p. 25.

(4) *Khiṭaṭ*, II, p. 398.

(5) *Al-Khiṭaṭ al-Djadîdat*, IV, p. 74; VI, p. 6.

(6) *Op. cit.*, II, p. 41.

(7) *Op. cit.*, p. 158.

en faveur de la date 703, fait remarquer que l'Émir Sandjar, emprisonné de 720 à 729, fut matériellement empêché de construire sa madrasat pendant cette période de neuf années; quant à l'Émir Salâr, il mourut en 710, après avoir fait construire son tombeau de son vivant; d'ailleurs, le passage du *Soulouk*, cité plus haut, parlant des deux émirs lors des événements de l'an 706, rappelle les madrasats qu'ils avaient fait construire antérieurement.

La date 703 paraît donc indiscutable. Sandjar al-Djâoûly vécut longtemps encore après son ami Salâr; il mourut en 745 et fut enterré à son côté.

La Madrasat al-Djâoûlyyat comprenait un couvent soûfi (*khânḳâh*) dont il est parlé dans Maḳrîzi [1]. Ces deux bâtiments sont à présent méconnaissables. L'édifice, devenu, comme toutes les madrasats de cette époque, une mosquée très fréquentée, a été restauré en 1892 par les soins du Comité de Conservation. Le *Bulletin* de ce Comité donne de cette mosquée une description détaillée à laquelle nous renvoyons le lecteur [2]. Nous ferons seulement remarquer qu'elle a deux portes d'entrée : l'une au niveau de la rue Ḥauḍ al-Marṣoûd, l'autre sur la montagne, dans la rue Ḳal'at al-Kabch. L'accès du monument est obstrué du côté sud par des monticules de décombres. Cette remarque n'est pas sans intérêt, si l'on se rappelle que la Ḳal'at al-Kabch, au dire de 'Alî Pâchâ Mobârek, communiquait par une chaussée avec la mosquée d'Al-Djâoûly [3].

Maḳrîzî, énumérant les nombreuses constructions que l'Émir Sandjar, grand bâtisseur, fit élever en Palestine et au Caire, parle de deux maisons d'habitation situées l'une près de Bâb an-Naṣr, l'autre sur le Kabch, près de sa madrasat. Mais il ne décrit sous le nom de *Dâr al-Djâoûly* qu'une maison voisine de la Wakkâlat Ḳaûṣoûn et ne parle pas autrement de la maison du Kabch [4]. Nous n'hésitons pas à identifier cet édifice avec une maison située actuellement dans la ruelle Ḳal'at al-Kabch, derrière la mosquée d'Al-Djâoûly, et connue sous le nom de Baît Sandjar al-Djâoûly. Cette maison, restaurée récemment par le Comité de Conservation [5], est assez bien conservée.

Quelques années après la mort de l'Émir Sandjar, un des grands émirs du Sultan Ḥasan, Saîf ad-Dîn Ṣarguitmich [6], *Râs Noûbat an-Nouwab* (chef des mame-

(1) *Khiṭaṭ*, II, p. 421.

(2) *Bulletin du Comité*, fasc. IX, p. 48 et seq. Cette description est accompagnée d'une vue photographique, de plans, coupe et élévation.

(3) Cf. plus haut, p. 94.

(4) *Khiṭaṭ*, II, p. 65.

(5) Cf. *Bulletin du Comité*, fasc. XI, 167e rapport.

(6) Saîf ad-Dîn Ṣarguitmich an-Nâṣiry avait été acheté en 737 par le sultan Mouḥammad ibn

loûks du Sultan), vint habiter les Belvédères du Kabch où il entreprit des travaux importants. C'est à cette époque, sans doute, qu'il décida de construire une madrasat dans le voisinage des Belvédères. Maḳrîzî, qui ne parle qu'en termes très brefs de la Madrasat al-Djâoûlyyat, s'étend longuement sur la Ṣarguitmichyyat qu'il place entre la mosquée d'Ibn Ṭoûloûn et la Citadelle de la Montagne [1]. Son emplacement faisait partie, d'après lui, des Ḳaṭâï' d'Ibn Ṭoûloûn; puis des habitations s'élevèrent à cet endroit, dont s'empara l'Émir Ṣarguitmich pour les démolir et construire sa madrasat. Celle-ci, commencée le jeudi 5 de Ramaḍân de l'an 756, fut terminée en Djoumâda Ier 757.

Lorsqu'elle fut achevée, l'Émir Ṣarguitmich s'y rendit à cheval, accompagné de l'Émir Saîf ad-Dîn Chaîkhoû al-'Omary, *Moudabbir ad-Daulat*, de l'Émir Ṭâchtimour al-Ḳâsimy, grand-chambellan, du Dawâdâr Toḳtây et de la foule des émirs, des grands ḳâḍis et des chaikhs. Il nomma Ḳawâm ad-Dîn en qualité de professeur de droit, établit la madrasat en waḳf au profit des Ḥanéfites et y établit des cours de *ḥadîth*. La cérémonie se termina par un somptueux banquet dont les restes furent distribués au peuple. Les poètes de l'époque célébrèrent cette inauguration en adressant des poésies pleines de louanges au constructeur.

Si les émirs et les chaikhs avaient montré autant d'empressement à se rendre à la Ṣarguitmichyyat, c'est que l'Émir *Râs an-Noûbat*, mameloûk turbulent, mêlé pendant toute sa vie aux événements qui élevèrent et renversèrent les sultans, depuis Mouḥammad ibn Ḳalâoûn jusqu'à Al-Ḥasan, joignait à sa valeur militaire et politique, une renommée de jurisconsulte ḥanéfite éminent et de théologien convaincu. Aussi ces qualités sont-elles mises en relief dans l'inscription inaugurale que l'on trouve actuellement à droite et à gauche du portail, rue Ḥadrat al-Ḥannâ.

« A ordonné la fondation de cette madrasat bénie Son Excellence Al-Moûloûwy Al-'Âlimy al-'Âdily al-Fâḍily as-Saîfy Ṣarguitmich, Râs Noûbat, Al-Maliky an-Nâṣiry, le père nourricier des sages, celui qui renforce les faibles, celui qui bâtit les collèges et les mosquées, en Rabî' II 757 [2]. »

Ḳalâoûn. Après avoir été *nâib* d'Alep et avoir pris part, sous Aṣ-Ṣâliḥ ibn Mouḥammad, à l'expédition contre Ilbogâroûs, *nâib* de Damas, il fut nommé *Râs Noûbat* sous Al-Ḥasan. Peu de temps après il fut arrêté en même temps que le chambellan Ṭachtimour, dépouillé de ses biens et emprisonné à Alexandrie où il mourut deux mois et douze jours après, en Dhoû l-Ḥidjdjat 759. Cf. Maḳrîzî, II, p. 404-405; Weil, *op. cit.*, IV, p. 502.

(1) *Khiṭaṭ*, II, p. 403. La *Description de l'Égypte* appelle cet édifice Mosquée Qaouâm ed-Dyn, du nom du professeur de droit attaché à la Madrasat.

(2) أمر بإنشاء هذه المدرسة المباركة المقرّ الأشرف العالى المولوى العالمى العادلى الفاضلى السيفى صرغتمش راس نوبة الملكى الناصرى [مربّى العل]ماء مقوّى الضعفاء بانى المدارس والمساجد ربيع الآخر سنة سبع وخمسين

Saîf ad-Dîn Ṣarguitmich, mort assassiné à Alexandrie en 759, fut enseveli dans le mausolée qu'il avait fait construire dans sa madrasat. Ce mausolée existe encore; il a été, comme la madrasat, actuellement convertie en mosquée, l'objet de mesures de restauration entreprises par le Comité de Conservation. Au cours des travaux entrepris dans les salles de cours transformées en *kouttab* assez fréquenté, on a découvert dans une pièce retirée une collection de manuscrits contenant des œuvres historiques importantes, restes de la bibliothèque que l'Émir Ṣarguitmich avait dû annexer à l'établissement.

Peu de temps avant les premiers travaux de sa madrasat, en 753, l'Émir Ṣarguitmich avait fait construire au Khaṭṭ Bîr al-Waṭâwîṭ, non loin de l'emplacement où devait être l'établissement religieux, un château et une écurie. Nous avons déjà parlé du Khaṭṭ Bîr al-Waṭâwîṭ, actuellement Ḥârat Bîr al-Waṭâwîṭ, et du puits auquel il devait son nom. Cette artère se détache de l'extrémité de la Ṣalîbat à gauche en allant vers les Ponts des Lions et rejoint la Chârï' Ṭoûloûn, formant un des côtés du quadrilatère qui entoure la mosquée ṭoûloûnide. Maḳrîzî nous a dit qu'après la ruine des Sept Citernes, les habitants du mont Yachkour avaient construit des habitations au-dessus du puits et qu'au temps de Mouḥammad ibn Ḳalâoûn, ce lieu était devenu un khaṭṭ très prospère [1]. L'Émir Ṣarguitmich acheta quelques-unes de ces habitations, les abattit et édifia son hôtel sur leur emplacement [2].

Après sa mort, le palais fut habité par les émirs jusqu'au temps de Maḳrîzî, mais une partie du château avait déjà subi des déprédations en Rabî' Ier de l'an 827. 'Alî Pâchâ Mobârek [3] dit que les derniers vestiges de la propriété de l'Émir Ṣarguitmich ont été détruits entièrement de son temps et que l'on a construit sur leur emplacement. Il ne nous donne, il est vrai, aucune indication sur la situation exacte de ces constructions qu'il devait cependant connaître; mais nous avons de fortes raisons de penser qu'elles étaient situées sur le côté ouest du Khaṭṭ, et presque contiguës à la madrasat.

C'est vers la même époque que l'Émir Chaîkhoû al 'Omary fit élever, de chaque côté de la grande artère méridionale, deux édifices religieux, une mosquée et un couvent de derviches soûfis.

وسبعمائة. Van Berchem, p. 240; Mehren, II, p. 38 et 'Alî Pâchâ Mobârek, V, p. 38. Le texte donné par M. Van Berchem porte par erreur سبع وستّين وخمسمائة.

(1) Voir plus haut, p. 45.

(2) Maḳrîzî, II, p. 74.

(3) *Op. cit.*, II, p. 113-114.

L'Émir Chaîkhoû [1], d'origine mongole, amené en Égypte par un marchand nommé 'Omar, d'où son nom relatif 'Omary, puis vendu à Mouḥammad ibn Ḳalâoûn, bien qu'il fût revêtu de la charge importante de *Râs an-Noûbat*, était un fervent mystique, comme la plupart des émirs mongols convertis depuis peu à l'islamisme. Aussi, en construisant sa mosquée, voulut-il y installer une communauté de vingt derviches soûfis auxquels il donna pour directeur un chaîkh du nom d'Akmal ad-Dîn Mouḥammad ibn Maḥmoûd ar-Roûmy al-Ḥanafy. La construction de cette mosquée est rapportée par Maḳrîzî à l'an 756 [2]. Puis, en 756 encore, c'est-à-dire la même année, d'après Maḳrîzî, Saîf ad-Dîn Chaîkhoû, voulant augmenter le nombre des derviches qu'il pensionnait, fit construire un couvent (*khânḳâh*) vis-à-vis de la mosquée [3].

La Khânḳâh Chaîkhoû fut construite dans le *Khaṭṭ aṣ-Ṣalîbat*, à un endroit qui faisait partie autrefois des Ḳaṭâï' d'Ibn Ṭoûloûn et qui était à cette époque recouvert d'habitations qu'acheta l'Émir et qu'il fit démolir en Moḥarrem de cette même année 756, sur un espace de plus d'un *feddân*. Chaîkhoû y traça les limites de son couvent, de deux bains et d'un certain nombre de maisons de rapport. L'Émir organisa ensuite un enseignement théologique qui comprenait quatre cours de droit selon les quatre rites orthodoxes, des cours de traditions (ḥadith) et de lecture du Ḳorân d'après les sept lecteurs. Les étudiants furent pourvus de leur nourriture journalière; un professeur fut nommé pour chacun des quatre rites et le Chaîkh Akmal ad-Dîn resta à la tête de l'enseignement jusqu'à sa mort qui survint en Ramaḍân 786.

Une difficulté s'est élevée parmi les auteurs modernes au sujet de la destination donnée par l'Émir Chaîkhoû à chacun de ces deux édifices, connus actuellement tous deux sous la désignation commune de mosquée. La *Description de l'Égypte* [4] place la mosquée sur le côté sud de la rue et le couvent sur le côté nord, mais en les réunissant tous deux sous le titre de *double mosquée*. La même assertion se trouve dans Mehren [5] qui donne l'édifice méridional comme la mosquée et l'édifice

(1) L'Émir Kabîr Saîf ad-Dîn Chaîkhoû Al-'Omary était un des personnages les plus considérables de la cour du Sultan Ḥasan. C'était un mameloûk de Mouḥammad ibn Ḳalâoûn qui s'était élevé, sous les successeurs de ce prince, aux charges les plus hautes. Successivement *nâîb* de Tripoli et chef des émirs, il dépensa sa fortune colossale en fondations pieuses et en constructions. Il mourut le vendredi 16 de Dhoû l-Ḳa'dat 758 et fut enseveli dans sa Khânḳâh. Maḳrîzî dit qu'on lit le Ḳorân nuit et jour près de son tombeau. Cf. Maḳrîzî, II, p. 314.

(2) *Khiṭaṭ*, II, p. 313.

(3) *Khiṭaṭ*, II, p. 421.

(4) *Op. cit.*, tome XVIII, 2e partie, p. 312.

(5) *Op. cit.*, II, p. 38 et seq.

septentrional comme le couvent. ʿAlî Pâchâ Mobârek[1] décrit la mosquée nord — *al-djâmiʿ al-baḥrî* — et la mosquée sud — *al-djâmiʿ al-ḳiblî* —, mais il s'abstient prudemment de trancher la question.

Des vagues indications fournies par Maḳrîzî sur la situation de ces deux édifices, on peut tirer quelques conclusions. D'après cet historien, la mosquée était «au souwaiḳat Manʿam[2], entre la Ṣalîbat et la Roumaîlat, sous la Citadelle de la Montagne»[3]; le couvent, au contraire, était situé dans le Khaṭṭ aṣ-Ṣalîbat, vis-à-vis de la mosquée, et sur l'emplacement des Ḳaṭâiʿ d'Ibn Ṭoûloûn. Or, comme l'a très bien fait remarquer M. Van Berchem[4], l'édifice sud est plus près que l'autre du quartier d'Al-Ḳaṭâiʿ. Ce quartier, en effet, entourait, comme nous l'avons vu, la Mosquée ṭoûloûnide; sa limite nord était précisément cette artère méridionale dont le couvent occupait le côté sud : tous les quartiers situés au sud faisaient partie des Ḳaṭâiʿ. Maḳrîzî remarque aussi, dans un autre passage de son livre, que la Madrasat de Ṣarguitmich, située sur le côté sud de la même voie, était sur l'emplacement des Ḳaṭâiʿ. L'édifice sud, par ses dimensions, répond aussi au couvent, qui couvrait un *feddân* de superficie, au dire de Maḳrîzî. En outre, d'après le même auteur, l'Émir Chaîkhoû, mort en 758, fut enseveli à la Khânḳâh, où se trouvait son tombeau; or le tombeau de cet Émir est actuellement dans l'édifice sud, ainsi que le mausolée du Chaîkh Akmal ad-Dîn, supérieur du couvent.

M. Van Berchem qui, le premier, a tiré du texte de Maḳrîzî les conclusions que nous venons d'exposer, a trouvé des motifs plus concluants dans l'examen des plans des deux édifices[5] et des inscriptions ḳorâniques qui ornent l'édifice sud et qui font allusion à la destination du couvent.

Une autre difficulté s'est élevée à propos de la date de la mosquée. Maḳrîzî dit que la mosquée fut construite en 756, mais il donne la même date pour le couvent

(1) *Op. cit.*, V, p. 34 et seq.

(2) Nous ne trouvons aucune autre mention de ce marché dans Maḳrîzî, mais ʿAlî Pâchâ Mobârek dit que la rue des Poissonniers, *Darb as-Sammâkîn*, درب السماكين, qui donne sur le côté sud de la Ṣalîbat, était connue autrefois sous le nom de Souwaîḳat ʿAbd al-Manʿam, comme en font foi certains actes de propriété. C'est au bout de cette rue que se trouve la Madrasat de Ḳâît-Bây. Cf. ʿAlî Pâchâ Mobârek, *op. cit.*, II, p. 116.

(3) *Khiṭaṭ*, II, p. 313. بسويقة منعم فيما بين الصليبة والرميلة تحت قلعة الجبل.

(4) *Op. cit.*, p. 239.

(5) Dans un savant mémoire inséré dans son *Corpus*, M. Van Berchem détermine, par des exemples pris en Égypte et en Syrie, le plan et le mode de construction dominants parmi les mosquées et les madrasats de l'époque mameloûke. La Madrasat du Sultan Ḥasan, au Caire, en est le type le plus parfait. Cf. Van Berchem, *op. cit.*, p. 252 et seq.

qui fut construit dès le premier mois de l'année et qui est cependant postérieur à la mosquée. Or l'édifice nord porte la date 750 dans l'inscription relative à la fondation, gravée au-dessus du portail d'entrée : «.....[*Ḳorân*, IX, 18.] L'achèvement de cette mosquée a eu lieu dans le mois de Ramaḍân al-Mouʿadhdham de l'an 750[1].»

La date du couvent est donnée dans l'inscription gravée sur une plaque de marbre au-dessus du portail et traduite dans l'ouvrage de M. Van Berchem. Nous reproduisons ce texte dont la rédaction présente un réel intérêt pour l'histoire des idées religieuses sous les derniers Mameloûks.

«A ordonné la construction de cet édifice béni et de cette demeure, œuvre dont l'exécution a rivalisé avec l'intention et s'est associée à elle, le serviteur avide de son maître divin, puisant à la mer de sa générosité et reconnaissant pour toute faveur qu'il a reçue de sa grâce, l'émir Chaikhû al-ʿUmari an-Nâṣiri. Qu'Allâh fasse prospérer cette demeure en accordant longue vie et victoire à celui qui l'a bâtie, qu'il lui multiplie les occasions d'obtenir sa récompense et son salaire. Qu'il lui donne, en échange de cette bonne œuvre, les jardins du paradis après une longue existence; qu'il prenne plaisir à ses pieuses actions, secrètes ou publiques. Qu'il en fasse une œuvre pie, accomplie pour l'amour d'Allâh, et qu'il l'aide à traverser heureusement, grâce à elle, la route droite au jour de sa résurrection. Puisse-t-il, par cette œuvre, se rapprocher d'Allâh, espérant obtenir une récompense et croyant en lui! Puisse-t-elle lui valoir le bonheur éternel auprès de son maître et le pardon de ses péchés!

«Que ce refuge soit ouvert à tout pauvre pèlerin qui tiendra les serments qu'il a faits au nom d'Allâh, en sorte qu'Allâh l'en récompense! Puisse-t-il y rassembler des hommes auxquels il fournira les moyens d'existence, en sorte qu'Allâh daigne lui épargner le malheur au jour du grand effroi (du jugement dernier) et lui accorder le pardon. Ils joignent l'action à la science et passent la nuit à prier et à réciter le Ḳorân. «Tu les vois agenouillés en prière, désirant ardemment une grâce et une faveur d'Allâh (*Ḳorân*, XLVIII, 29, fragment).»

«Cet édifice a été commencé en Rabîʿ Ier 756 (mars-avril 1355) et terminé, avec ses dépendances, en Chawwâl de la même année (octobre-novembre 1355)[2].»

L'édifice sud, que nous devons considérer comme le couvent de Chaîkhoû ou

(1) Van Berchem, p. 231; وكان الفراغ من ذلك لجامع فى شهر رمضان المعظّم سنة خمسين وسبعمائة Mehren, II, p. 39.

(2) أُمر بإنشاء هذا المكان المبارك والموطن الذى ساهم العملُ فيه النيّةَ وشارك العبد الفقير الى ربّه جلّ

Chaîkhoûnyyat, renferme deux mausolées, l'un au nom de Saif ad-Dîn Chaikhoû qui y fut enseveli en 758, l'autre au nom du Chaikh Akmal ad-Dîn Mouḥammad, premier supérieur du couvent, qui mourut en 780 et dont le tombeau fut restauré en 1095 par Bilâl Agâ [1].

La construction des madrasats des émirs Sandjar, Ṣarguitmich et Chaikhoû rendit son ancienne vogue à ce quartier des Ḳaṭâi' qui avait retrouvé un peu de sa prospérité après la construction des Belvédères du Kabch. Les Mameloûks circassiens continuèrent à édifier des mosquées et des collèges dans cette artère méridionale qui devenait l'artère centrale de ce nouveau quartier. Une des premières constructions des Circassiens fut, dans la Ṣalîbat, la madrasat de l'Émir Saîf ad-Dîn Tagrî-Bardî, que l'on trouve encore de nos jours, sous le nom de Djâmi' al-Mou'dy, sur le côté nord de la rue Ṣalîbat. Cet édifice, qui ne présente aucune inscription remarquable, est daté de l'an 844 de l'hégire [2].

Peu de temps après, en 853, le Sultan Al-Malik Az-Zâhir Mouḥammad Aboû Sa'îd Djaḳmaḳ édifia une mosquée sur le côté nord de la même artère méridionale, mais dans le tronçon occidental, entre le Kabch et les Ponts des Lions. L'inauguration de cette mosquée est datée du 9 Cha'bân 853 (27 septembre 1449) [3].

Vers 870, l'Émir Ḳânim al-Tâdjir fit construire sur le plateau même du Kabch,

وعلا وتبارك المغترف من بحر نواله المعترف من إفضاله بكلّ لُطْفٍ تدارك الأمير شيخو العُمَرى الناصرى عمّره الله ببقائه ونصْرِهِ وضاعف أسباب ثوابه وأَجْرِهِ وعوّضه بقصور الجنان بعد امتداد عَمْرِهِ وتقبّل أعماله الصالحة فى سرّ القول وجَهْرِهِ وجعله خالصًا لوجهه الكَريم جائزًا به على السراط المستقيم يوم معاده وحَشْرِهِ تقرّب به الى الله احتسابًا وإيمانًا وابتغى به فوزًا عند ربّه وغفرانًا وأوى به كلّ أشعث أغبر لو أَقْسَمَ على الله لأَبَرَّهُ فأولاه إحسانًا وجمع به قومًا كفاهم همّ المؤونة فكفاه الله شرّ يوم الفزع الأكبر ولقّاه أمانًا ، يواصلون العمل بالعلم ويقطعون الليل تسبيحا وقرأانا (sic) تَرَاهُمْ رُكَّعًا سُجَّدًا يَبْتَغُونَ فضْلًا من اللهِ ورِضْوانًا ، وكان ابتداء الشروع فيه فى شهر ربيع الأوّل سنة ستّ وخمسين وسبعمائة والفراغ منه وممّا حواه فى شهر شوّال من السنة المذكورة. Trad. de M. Van Berchem (p. 233). Cf. aussi Mehren, II, p. 39 et 'Alî Pàchâ Mobârek, V, p. 36.

[1] Cette restauration est commémorée par une inscription publiée par Mehren (II, p. 39), par 'Alî Pâchâ (V, p. 36) et par M. Van Berchem (p. 237).

[2] Cf. Van Berchem, p. 379; 'Alî Pàchâ Mobârek, IV, p. 70; *Bulletin du Comité de Conservation*, fasc. XI, 160e Rapport. Saîf ad-Dîn Tagrî-Bardî était un mameloûk qui s'éleva jusqu'au rang d'émir de 1000, fut chambellan sous Djaḳmaḳ et mourut assassiné par ses mameloûks en 844.

[3] Cf. Van Berchem, p. 391; 'Alî Pàchâ Mobârek, II, p. 124; V, p. 98; Khalîl Dhâhiry, *op. cit.*, p. 67; *Bulletin du Comité*, fasc. V, p. 47; fasc. VII, p. 50.

tout près de l'enceinte sud du Caire, une petite madrasat. Cet édifice était encore visible il y a quelques années, à une centaine de mètres au sud de la Mosquée de Ḳâîṭ-Bây; il était dans un état de délabrement assez avancé et ne renfermait qu'une petite inscription non datée [1]. Elle était connue dans le quartier sous le nom de Djâmi' al-Almy. C'est grâce à Ibn Iyâs que nous connaissons la date approximative de ce collège dont le fondateur mourut en 871 de l'hégire [2].

Nous arrivons aux constructions du Sultan Ḳâîṭ-Bây. Ce prince circassien, qui a légué à la nécropole des sultans du Caire un des plus jolis spécimens de l'architecture religieuse arabe, semble avoir affectionné particulièrement cette hauteur du Kabch qui dominait la banlieue du Caire, depuis la Porte de Zouaîlat jusqu'aux portes de Miṣr.

Il construisit d'abord une madrasat sur le plateau, tout près de l'enceinte méridionale du Caire, puis une fontaine (*sabîl*) [3] sur le côté sud de la Ṣalîbat, entre la Khânḳâh Chaîkhoû et la place Roumaîlat, et un immeuble, d'assez vaste étendue, sur le plateau, à proximité de sa madrasat. C'est l'édifice qui est connu actuellement sous le nom de *Makân al-Kabch* et dont les revenus ont été constitués en waḳf par le Sultan au profit de la Madrasat al-Djâoûlyyat.

Les renseignements historiques nous manquent malheureusement pour reconstituer l'histoire de ces édifices, dont la construction est postérieure à Maḳrîzî. Nous devons nous contenter de citer les textes des inscriptions qu'ils renferment et qui forment les seuls documents que nous possédions sur ces constructions d'époque aussi tardive.

C'est sur un bandeau qui court tout autour de la cour de la madrasat, au-dessus des entrées des lîwâns, que se trouve la grande inscription inaugurale :

« A ordonné la construction de cette madrasat bénie notre seigneur et maître Sa Majesté le Sultan Al-Malik al-Achraf Ḳâîṭ-Bây, etc. [4] »

[1] أُوقفه المرحوم قانم التاجر. Cf. Van Berchem, p. 425; Mehren, *Bulletin*, XV, p. 550; *Mélanges*, VI, p. 325; 'Alî Pàchâ Mobârek, V, p. 68; *Comité de conservation*, fasc. III, p. 1; VI, p. 56.

[2] Ibn Iyâs, *op. cit.*, II, p. 80.

[3] Entre le couvent de Chaîkhoû et la place Roumaîlat, à l'emplacement des anciens Ḳaṭâi'. Cf. Van Berchem, p. 492; 'Alî Pàchâ Mobârek, V, p. 74; *Comité de conservation*, fasc. VII, p. 95; Prisse d'Avennes, *L'art arabe*, atlas I, pl. XXIII.

[4] امر بإنشاء هذه المدرسة المباركة سيدنا وربنا السلطان الملك الاشرف ابو النصر قايط باى كان الفراغ الاول من شهر شعبان سنة ثمانين وثمانمائة من هجرة النبى. Van Berchem, p. 461; Mehren, *Bulletin*, XV, p. 549; *Mélanges*, VI, p. 322; 'Alî Pàchâ Mobârek, V, p. 69; *Comité de conservation*, fasc. II et VIII; Prisse d'Avennes, *op. cit.*, atlas I, pl. XX à XXII.

Le Makân al-Kabch est postérieur de dix années à la Madrasat, comme en fait foi l'inscription que l'on trouve encore sur cet édifice assez bien conservé, grâce aux restaurations entreprises par le Comité de conservation [1] :

« A ordonné la construction de cet édifice béni... notre seigneur et maître... Sa Majesté le Sultan, le souverain, Al-Malik Al-Achraf Abu n-Naṣr Qayt-Bây... Il l'a constitué en waqf en faveur de la madrasat bénie de l'émir Sandjar al-Djâwli, ainsi que l'atteste l'acte de waqf qu'il a fait dresser. Ce travail béni, commencé au mois de chawwâl de l'année 8..., a été achevé au mois de Muḥarram de l'année 890 de l'hégire du Prophète (janvier-février 1485), etc. [2]. »

Les édifices que nous venons de décrire, à l'exception des trois derniers, jalonnent cette route que nous avons désignée sous le nom de Grande Artère méridionale.

Formant une des trois grandes artères de ce réseau de rues qui partait de la porte de Zouaïlat et sillonnait la banlieue sud du Caire, elle se détachait de la place Roumaïlat et descendait jusqu'au Khalîdj, suivant une direction est-ouest, jusqu'aux Ponts des Lions, d'où elle se prolongeait, par le Khaṭṭ des Sept Citernes, jusqu'au rivage de Miṣr. Elle était donc à peu près perpendiculaire à l'extrémité de la Châri' al-A'dḥam, que nous avons désignée aussi sous le nom de Grande Artère orientale.

Cette voie est connue chez les auteurs arabes sous le nom de *Ṣalîbat*, bien que la Ṣalîbat proprement dite n'ait jamais été qu'une fraction de ce boulevard. Ṣalîbat signifie « croix », carrefour où se croisent deux rues [3]. Là, en effet, se rencontrent, avec l'artère méridionale, la Châri al-A'dḥam, au nord, et la Châri' Ibn Ṭoûloûn, ancien Khaṭṭ al-Djâmi' aṭ-Ṭoûloûny, au sud. Mais le nom de *Ṣalîbat* ou *Ṣalîbat Djâmi' Ibn Ṭoûloûn* a été appliqué de très bonne heure à toute la rue, jusqu'au Khaṭṭ al-Kabch qui en était le prolongement vers les Ponts des Lions.

Maḳrîzî indique la Ṣalîbat comme le chemin que l'on prenait à droite pour aller au rivage de Miṣr, lorsqu'on arrivait à l'extrémité de la Châri' al-A'dḥam [4]. L'ancien Khaṭṭ aṣ-Ṣalîbat a fait place à la Châri' aṣ-Ṣalîbat, mais l'habitude de dire « la Ṣalîbat » sans faire précéder ce nom du mot *Khaṭṭ* ou *Châri'* s'est conservée; la Ṣalîbat fut probablement, jusqu'à une époque assez rapprochée de nous, une montée dont le point le plus élevé n'était pas éloigné du Kabch et qui redescendait

[1] *Bulletin du Comité*, fasc. X, p. 60; XI, p. 85; cf. aussi MEHREN, *Bulletin*, XV, p. 549; *Mélanges*, VI, p. 322 et 'ALÎ PÂCHÂ MOBÂREK, V, p. 71 et 73.

[2] Voir le texte de l'inscription dans VAN BERCHEM, p. 518.

[3] Cf. VAN BERCHEM, *op. cit.*, p. 79, note 2.

[4] Maḳrîzî, I, p. 476.

après vers le Khalîdj, puisque Maḳrîzî, dans un passage du *Souloûk* [1], parle d'un mameloûk qui, parti de la Citadelle, gravit à cheval la Ṣalîbat.

La Ṣalîbat formait à l'origine, comme nous l'avons vu, la limite septentrionale du territoire de Miṣr, puis elle limitait de même les Ḳaṭâï' d'Ibn Ṭoûloûn, son côté sud se trouvant sur le territoire de ces Ḳaṭâï' comme il ressort des textes de Maḳrîzî qui indiquent l'emplacement de la Mosquée de Ṣarguitmich et du couvent de Chaïkhoû comme faisant partie des Ḳaṭâï'.

Lorsque les Ḳaṭâï' furent détruits, on construisit d'abord un mur qui en cachait les décombres, comme nous l'avons dit en parlant de la Châri al-A'dḥam, puis de pauvres gens élevèrent des habitations sur le bord de la Ṣalîbat; ce sont ces constructions dont s'empara l'Émir Chaïkhoû lorsqu'il voulut construire son couvent et les deux bains qui en formaient les dépendances, sur une surface d'un feddân. La Ṣalîbat, à l'époque de Maḳrîzî, n'était déjà plus la route de Miṣr; c'était une large rue très peuplée, dont les constructions des Émirs Sandjar, Ṣarguitmich et Chaïkhoû avaient fait un des plus élégants boulevards du nouveau Caire.

En venant de la place Roumaïlat on trouvait d'abord le Sabîl Chaïkhoû, élevé par l'Émir Saïf ad-Dîn Chaïkhoû en 755, puis, à gauche, sur le territoire des anciens Ḳaṭâï', le Sabîl Ḳâït-Bây, construit par ce Sultan en 884, à gauche encore, la Khânḳâh ach-Chaïkhoûnyyat et, vis-à-vis, la Mosquée de l'Émir Chaïkhoû. Un peu plus loin, à hauteur du Kabch, on voyait la Madrasat de Ṣarguitmich et la Djâoûlyyat à gauche, à un coude du Khaṭṭ al-Kabch qui prenait dès lors le nom de *Khaṭṭ al-Djisr al-A'dḥam*.

La Grande Artère méridionale se divisait donc à l'époque mameloûke en trois tronçons : le Khaṭṭ aṣ-Ṣalîbat, le Khaṭṭ al-Kabch et le Khaṭṭ al-Djisr al-A'dḥam. A l'époque de l'Expédition d'Égypte, elle s'appelait *Sikket el-Mousalleh*, comme l'indique Marcel, dans son mémoire sur la Mosquée de Ṭoûloûn [2]. Actuellement, cette voie porte les noms de Châri' al-Habbateh, Châri' Chaïkhoû, Châri' el-Salîbeh, Châri' al-Khoderi, Châri' Marasineh. Nous avons vu que cette dernière rue est l'ancienne Grande Digue. La Châri' al-Khoderi, qui fait suite à la Ṣalîbat, s'appelait autrefois Châri' Ḥadrat al-Ḥannâ et Châri' al-Ḥauḍ al-Marṣoûd, شارع الحوض المرصود (rue du puits enchanté).

Nous nous arrêterons un moment sur ce lieu dont le nom seul rappelle l'auréole de légendes qui planait sur un monument archéologique déposé en cet endroit,

[1] Cf. QUATREMÈRE, *Sultans Mamloûks*, II, 2, p. 122.

[2] Cité plus haut, p. 91-92.

on ne sait à la suite de quelles circonstances. Il s'agit du sarcophage égyptien déjà décrit au XVIIIe siècle par Maillet et Pococke. Nous avons donné les descriptions de ces deux voyageurs, dans notre étude sur la Ḳal'at al-Kabch [1].

C'était un sarcophage en granit noir, long de 2 m. 70 cent., large de 1 m. 38 cent. à la base sur 1 m. 17 cent. à l'autre extrémité et profond de 1 m. 19 cent., orné de chaque côté de six colonnes d'inscriptions hiéroglyphiques admirablement conservées [2]. Ce monument, apporté là, dit-on, par Ibrahîm-Bey, vers la fin de la domination turque, fut enlevé par les Français lors de l'Expédition d'Égypte et envoyé en France. Mais le vaisseau ayant été capturé par les Anglais, le sarcophage se trouva transporté à Londres, où il est encore exposé au Musée britannique.

Ce sarcophage, déposé dans la rue du Ḥauḍ al-Marṣoûd, sous une arche attenante à la Mosquée de Sandjar al-Djâoûly, servait d'abreuvoir pour les bêtes de somme (*ḥauḍ*). On l'appelait tantôt la «fontaine des Amoureux», tantôt la «fontaine du trésor» [3], tantôt le «puits enchanté». Les habitants du quartier, frappés des dessins étranges qu'ils voyaient sur les parois du ḥauḍ et ignorant la provenance de ce monument [4], rapportaient sur son origine et sa destination des légendes et des fables que Maillet qualifie de «contes ridicules qui n'ont pas même l'ombre du vraisemblable.»

C'est une de ces légendes, et non la moins curieuse, que raconte Lane, en décrivant les fêtes religieuses du Caire.

«Quelques-uns des habitants du Caire disent qu'une troupe de génies, sous les formes et l'extérieur d'êtres humains, avaient l'habitude de tenir un *soûḳ* ou marché de minuit, pendant les dix premiers jours de Moharrem, dans une rue appelée Es-Salibeh, dans la partie sud de la métropole, devant un ancien sarcophage qui était appelé *el-Hod el-Marsoud* ou «le puits enchanté». Ce sarcophage était dans un renfoncement, sous une colline de décombres, contre la porte d'une mosquée adjacente au vieux palais appelé Kal'at el-Kebsh; il fut enlevé par les Français pendant l'occupation de l'Égypte et se trouve maintenant au British Museum. Depuis

[1] Voir plus haut, p. 89-90.

[2] Ces inscriptions hiéroglyphiques sont reproduites dans l'atlas de la *Description de l'Égypte*, A, vol. 5, pl. 24-25.

[3] Cf. Maillet et Pococke, cités plus haut, p. 89-90.

[4] Ce monument égyptien n'est pas le seul qui se soit égaré dans ces quartiers retirés du Caire; on a découvert récemment et transporté au Musée des antiquités un fragment de la partie postérieure d'un *naos* portant de belles inscriptions hiéroglyphiques, qui était dissimulé dans le fond de la Mosquée de Sandjar al-Djâoûly. Cf. Ahmed Bey Kamal, *Note sur un fragment de naos*, dans les *Annales du Service des Antiquités*, tome II.

son enlèvement le soûḳ des génies, dit-on, a été interrompu. Très peu de personnes, m'a-t-on dit, étaient au courant de cette coutume des génies. Quiconque arrivait à passer par la rue où ils étaient assemblés et leur achetait quelque chose, soit des dattes, soit d'autres fruits, gâteaux, pain, etc. trouvait, immédiatement après, son achat converti en or [1].»

Les légendes recueillies par les voyageurs des deux derniers siècles n'ont laissé aucun souvenir dans le quartier du Kabch. Le nom même du ḥauḍ al-Marṣoûd finit par se perdre, depuis qu'il n'est plus porté par ce tronçon de la Ṣalîbat. Les travaux d'assainissement qui ont déjà comblé le lit du Khalîdj et qui se continueront par un élargissement de cette artère méridionale, détruiront sans doute les derniers vestiges de cet ancien boulevard.

[1] Some of the people of Cairo say that a party of genii, in the forms and garbs of ordinary mortals, used to hold a midnight «sook» (or market), during the first ten days of Moharram, in a street called Es-Saleebeh, in the southern part of the metropolis, before an ancient sarcophagus which was called «el-Hod el-Marsood» (or the Enchanted Trough). This sarcophagus was in a recess under a flight of steps leading up to the door of a mosque adjacent to the old palace called Kal'at el-Kebsh, it was removed by the French during their occupation of Egypt, and is now in the British Museum. Since its removal the «sook» of the genii, it is said, has been discontinued. Very few persons, I am told, were aware of this custom of the genii. Whoever happened to pass through the street where they were assembled and bought anything of them, whether dates or other fruit, cakes, bread, etc., immediately after found his purchase converted into gold.» E. W. Lane, *Manners and customs of the modern Egyptians*, éd. 1895, p. 434.

CHAPITRE III.

LA BIRKAT AL-FÎL SOUS LES MAMELOÛKS.

Les événements qui hâtèrent la chute du Khalifat de Bagdâdh et furent cause du bouleversement des monarchies orientales, l'invasion des Mongols et la prise de Bagdâdh par Hoûlagoû-Khân en 653 de l'hégire [1], eurent leur répercussion jusque dans la capitale de l'Égypte où se réfugièrent tous les personnages de quelque importance qui s'étaient enfuis de Bagdâdh à l'arrivée des barbares, emportant tout ce qu'ils pouvaient sauver du pillage. Le nouveau Khalife, Al-Ḥâkim bi-amr Allah, invité par le Sultan Baîbars à établir le siège du khalifat au Caire, amena avec lui toute une suite de compagnons d'armes qui se fixèrent dans la capitale des Mameloûks. Le Khalife ʿabbâside élut domicile aux Belvédères du Kabch; ses compagnons s'établirent dans les quartiers environnants. L'arrivée des Orientaux eut pour conséquence de peupler la banlieue méridionale du Caire et d'en changer complètement l'aspect.

C'est en l'année 656 que les permiers immigrants commencèrent à construire aux alentours de la Birkat al-Fîl [2].

Mais la transformation complète de cette banlieue ne fut consommée que vers l'an 700 [3], sous Al-Malik an-Nâṣir Mouḥammad ibn Ḳalâoûn qui entreprit dans ces parages de grands travaux afin d'encourager les habitants du Caire à fréquenter ces nouveaux quartiers. Maḳrîzî signale, sous le règne de ce prince, la construction des alentours de la Birkat al-Fîl et de la Ṣalîbat jusqu'à la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn et au Machhad an-Nafîsy. Pendant ce temps, la rive droite du Khalîdj se transformait aussi. Mouḥammad ibn Ḳalâoûn ayant creusé la Birkat an-Nâṣiryyat, sur la rive droite, à l'emplacement de l'ancien Djinân az-Zahry, les deux rives du Khalîdj se trouvèrent couvertes d'habitations.

Les palais et les villas que l'on avait élevés sur les bords de l'Étang de l'Éléphant n'avaient pas été sans empiéter sur la surface de l'Étang et, par là-même, sans en modifier les contours. Nous parlerons plus loin de quelques-uns de ces empiètements. Nous remarquerons seulement ici qu'à l'époque de Maḳrîzî, la Birkat al-Fîl était ronde et entourée de kiosques et de villas. Le Sultan avait

(1) Voir plus haut, p. 82. — (2) Maḳrîzî, I, p. 365. — (3) Maḳrîzî, II, p. 110 et 136.

coutume de s'y rendre la nuit et les propriétaires des pavillons des alentours les illuminaient en son honneur [1]. A l'époque de l'inondation, lorsque le lac était rempli par l'eau du Nil, les villas plongeant dans l'eau, les Émirs se promenaient sur la Birkat dans des barques illuminées, où ils faisaient venir des chanteurs et des musiciens. C'était alors un spectacle merveilleux [2].

Les poètes enthousiasmés comparaient la Birkat à une pleine lune et les palais qui l'entouraient à des étoiles scintillantes. C'est ce que Maḳrîzî exprime dans ces vers :

« Regarde la Birkat al-Fîl que les pavillons entourent comme les feuilles entourent l'écorce;
« C'est comme s'ils n'étaient, tandis que les regards tombaient sur eux, que des étoiles que l'on [avait parsemées autour de la lune. »]

« J'ai regardé, continue-t-il, du côté de la Birkat, le matin, alors que le soleil était vis-à-vis et j'ai dit ces vers :

« Regarde la Birkat al-Fîl à laquelle fait face le disque du soleil vis-à-vis de ses hauteurs
« Et laisse ton regard, fou de joie [3], errer d'extase et d'amour dans ses surprises [4]. »

Tandis que les alentours de l'Étang de l'Éléphant se couvraient d'habitations, la vaste plaine qui s'étendait entre la Grande artère orientale, Chârîʿ al-Aʿdham,

(1) Maḳrîzî, I, p. 367; Ibn Douḳmâḳ, V, p. 45.

(2) L'aspect de l'étang ne changea pas jusqu'à l'époque de l'Expédition d'Égypte. Al-Djabarty, racontant les noces d'Ismaʿîl Bây, donne la description suivante de la Birkat et des fêtes qui s'y donnaient : « Les noces furent célébrées dignement et avec une très grande pompe à Birket el-Fil. Ceci se passait à l'époque de la crue du Nil en 1174. Une grande partie du birket (bassin) était couverte de planches qui flottaient sur les eaux et portaient les promeneurs venus pour jouir du coup d'œil charmant des décorations, pour admirer toutes les merveilles réalisées à l'occasion de ces noces et pour se distraire en assistant aux tours des prestidigitateurs et des équilibristes. Des lumières suspendues aux façades des maisons voisines, habitées pour la plupart par des émirs et des notables, projetaient leurs feux qui, se réfléchissant dans la nappe d'eau du bassin, offraient un coup d'œil vraiment ravissant. Dans chacune de ces maisons, des concerts joyeux se faisaient entendre et charmaient l'ouïe. Des tables somptueuses, chargées des mets les plus divers et les plus délicieux, étaient servies aux invités ». Al-Djabarty, traduction, II, p. 218 et seq.

(3) Mot à mot : fou de sa joie, c'est-à-dire, de la joie de la voir.

(4)
انظر الى بركة الفيل التى اكتنفت — بها المناظر كالاهداب للبصر
كانما هى والابصار ترمقها — كواكب قد أداروها على القمر
ونظرت اليها وقد قابلتها الشمس بالغدوّ فقلت
انظر الى بركة الفيل التى نحرت — لها الغزالة نحرا من مطالعها
وخل طرفك مجنونا ببهجتها — تهيم وجدا وحبا فى بدائعها

Khiṭaṭ, I, p. 367; les mêmes poésies se trouvent dans Ibn Douḳmâḳ, V, p. 45.

et la montagne commençait à se peupler. Les cimetières qui couvraient cette plaine, depuis la Mosquée d'Aṣ-Ṣâliḥ jusqu'à la Roumaîlat, furent détruits et des artères commerciales, partant de la Porte de Zouaîlat, sillonnèrent leur emplacement jusqu'à la Citadelle.

Nous ne suivrons pas, dans ses différentes phases, l'histoire des rues de cette partie de la capitale. Il nous suffira de donner parallèlement les nomenclatures des rues indiquées par Makrîzî [1] et, quatre siècles plus tard, par la *Description de l'Égypte*.

Extérieur de Bâb Zouaîlat, direction de la Citadelle :

Khaṭṭ Soûḳ al-Boustyîn, خط سوق البسطيين, Derb el-Qoundaggyeh.
Khaṭṭ ad-Darb al-Aḥmar, خط الدرب الاحمر, Derb el-Ahmar.
Khaṭṭ Soûḳ al-Ganam, خط سوق الغنم, Derb el-Barâde'yeh.
Khaṭṭ Djâmi' al-Maridîny, خط جامع الماريدنى, Derb el-Mardany.
Khaṭṭ at-Tabbânat, خط التبّانة, Derb el-Tabbaneh.
Khaṭṭ Bâb al-Wazîr, خط باب الوزير, Derb Bab el-Ouazir.
Khaṭṭ al-Maṣna', خط المصنع, Sekket el-Khousbakyeh.
Khaṭṭ Soûwaîkat al-'Izzy, خط سويقة العزى.
Khaṭṭ Madrasat al-Djâby, خط مدرسة الجابى, Sekket el-Mahgar.
Khaṭṭ ar-Roumaîlat, خط الرميلة, El-Roumeyleh.
Khaṭṭ al-Ḳoubaîbât, خط القبيبات, Taht el-Sour.
Khaṭṭ al-Ḳarâfat, خط القرافة, El-Qarafeh.

Direction du Khalîdj et des Ponts des Lions :

Khaṭṭ Dâr at-Touffâḥ, خط دار التفاح.
Soûḳ as-Saḳaṭyîn, سوق السقطيين, Sekket el-Gazzâryn.
Khaṭṭ Taḥt ar-Rab', خط تحت الربع, Taht el-rob.
Khaṭṭ al-Ḳachchâchîn, خط القشاشين, Sekket el-Haddâdyn.
Khaṭṭ Ḳanṭarat al-Khark, خط قنطرة الخرق, Bab el-Kharq.
Khaṭṭ Chaḳḳ ath-Tha'bân, خط شق الثعبان, Sekket el-Hyn.
Khaṭṭ Ḳanṭarat Âksonḳor, خط قنطرة اق سنقر, Sekket el-Kaouakhyr.
Khaṭṭ al-Ḥabbânyyat, خط الحبّانية, Del el-Samak et Al-Habbanyeh.
Birkat al-Fîl, بركة الفيل, Birket el-Fyl.
Khaṭṭ Kaboû al-Karmâny, خط قبو الكرمانى.
Khaṭṭ Ḳanṭarat Ṭoḳouzdemir, خط قنطرة طقزدمر, Souq el-Soghayer.

[1] *Khiṭaṭ*, II, p. 110 et 136.

Masdjid al-Mou'allaḳ, المسجد المعلّق.
Khaṭṭ Ḳanṭarat 'Omarchâh, خط قنطرة عمرشاه, El-Leboudyeh.
Khaṭṭ Ḳanâṭir as-Sibâ', خط قناطر السباع, Sekket el-Syrzeh.
Khaṭṭ al-Djisr al-A'ḍḥam, خط الجسر الاعظم, Sekket el-Mousalleh.
Khaṭṭ al-Kabch, خط الكبش, Atfet el-Zyadeh.
Mosquée ṭoûloûnide, الجامع الطولونى, Gâma' Touloun.
Khaṭṭ aṣ-Ṣalibat, خط الصليبة, El Saly Bey (*sic*).
Khaṭṭ ach-Chârî', خط الشارع [1], Sekket el Saly Bey.

Avant d'étudier les constructions élevées à l'époque mameloukе sur les bords de la Birkat al-Fîl, nous parlerons de quelques édifices situés à l'est de la Chârî' al-A'ḍḥam, près de la Ṣalîbat. Nous voulons parler de la Ḥadrat al-Baḳar et des constructions adjacentes : le palais de l'Émir Ṭâz, la Bondouḳdâryyat, la Fâriḳânyyat et le Khaṭṭ Darb Ibn Al-Bâbâ.

La *Ḥadrat al-Baḳar*, حدرة البقر, était un *Khaṭṭ* placé par Makrîzî entre la Birkat al-Fîl et la Citadelle de la Montagne [2]. C'est là une indication assez vague et qui ne suffirait pas à nous renseigner sur l'emplacement de cette voie, si, en d'autres passages, notre historien ne nous disait pas qu'elle était non loin de la Chârî' et que le palais de l'Émir Ṭâz était à droite de qui allait de la Ṣalibat à la Ḥadrat al-Baḳar [3], c'est-à-dire que la Ḥadrat était entre le palais et la Porte de Zouaîlat. D'un autre côté, 'Alî Pâchâ Mobârek [4] dit que le nom de Ḥadrat al-Baḳar se trouvait mentionné jusque dans ces derniers temps dans un certain nombre d'actes relatifs à des propriétés situées dans la rue Souyoûfyyat. Il en conclut, sans discussion, que la Ḥadrat était la Chârî' al-Maḍfar, شارع المضفر, actuelle, qui va de la Chârî' Souyoûfyyat à la place Roumaîlat. Les renseignements que nous possédons sur la Ḥadrat sont trop peu nombreux pour que nous acceptions les conclusions de 'Alî Pâchâ Mobârek.

La Ḥadrat al-Baḳar tirait son nom d'un ancien édifice qui se trouvait dans cette rue, la *Dâr al-Baḳar*, maison du bœuf, qui servait à renfermer les bœufs qui tournaient les *sâḳyyats* des Sultans [5]. Une *sâḳyyat* s'y trouvait, que 'Alî

[1] Il est question ici de la Chârî' al-A'ḍham; Makrîzî, après avoir fait le tour de la banlieue en longeant le Khalîdj, revient à son point de départ par la Chârî', artère centrale qui partage cette banlieue en deux districts.
[2] *Khiṭaṭ*, II, p. 68.
[3] *Khiṭaṭ*, II, p. 73.
[4] *Al-Khiṭaṭ al-Djadîdat*, II, p. 44.
[5] Makrîzî, II, p. 68.

Pâchâ[1] croit avoir retrouvée dans le *Ḥoch al-Djâmoûs*, cour du buffle. La description qu'il en donne, car cette sâkyyat a été détruite pour faire place à des constructions modernes, semble lui donner raison. En tout cas, il est bon de signaler la similitude de noms entre la Dâr al-Baḳar et le Ḥoch al-Djâmoûs.

Mouḥammad ibn Ḳalâoûn, dont le règne fut signalé par un goût marqué pour les constructions, transforma la Maison du bœuf; il en fit un palais avec une écurie et y planta des arbres. Enfin il en accorda la gérance au Ḳâḍî Karîm ad-Dîn le Grand. La dépense atteignit, dit-on, un million de dirhems.

C'est à proximité de la Ḥadrat al-Baḳar que l'Émir ʿAlâ ad-Dîn Aîdekin al-Bondouḳdârî aṣ-Ṣâliḥy an-Nadjmy construisit le couvent (khânkâh) qui porte son nom, en 683 de l'hégire. L'emplacement de ce couvent était connu jusqu'alors sous le nom de Douaîrat Masʿoûd — enclos de Masʿoûd[2] — et nous avons eu déjà l'occasion d'en parler en déterminant les limites de la Ḥârat des Maṣmoûdis[3]. Cet édifice, qui n'offre ni caractère architectural remarquable, ni inscription intéressante, a été jusqu'à nos jours un collège assez fréquenté. Il est connu actuellement sous le nom de Zâwyat al-Abbâr, زاوية الابّار, et c'est sous ce nom que nous le trouvons déjà nommé dans la *Description de l'Égypte*[4].

Vis-à-vis de la Bondouḳdâryyat, l'Émir Rokn ad-Dîn Baîbars al-Fâriḳâny construisit sa Madrasat et le bain qui lui est voisin[5]. Nous avons déjà parlé de ces édifices, dont la situation nous a servi à retrouver l'emplacement du jardin de Saîf al-Islâm[6]. La Madrasat al-Fâriḳânyyat, qu'il ne faut pas confondre avec l'édifice du même nom situé dans la rue Bâb al-Wazîr, faisait l'angle de la Châriʿ al-Aʿdḥam et de la Darb Ibn Al-Bâbâ. « Ce Khaṭṭ, dit Maḳrîzî, se terminait en face de la Madrasat al-Bondouḳdâryyat, dans le voisinage du bain Ḥammâm al-Fâriḳâny; on le suivait jusqu'à un khaṭṭ large qui comprenait un certain nombre d'habitations imposantes; il rejoignait de là la Mosquée ṭoûloûnide, les Ponts des Lions et autres lieux. Ce khaṭṭ était un jardin appelé Boustân Abî l-Ḥousaîn ibn Mourchid aṭ-Ṭâyy, nommé ensuite Boustân Nâmouch, puis, en dernier lieu, Boustân Saîf al-Islâm Ṭaftakîn[7] ibn Ayyoûb; il dominait la Birkat al-Fîl, avait

[1] *Loc. cit.*

[2] Ce Masʿoûd était sans doute l'Émir Saʿd ad-Dîn Masʿoûd, fils de l'Émir Badr ad-Dîn Hanas ibn ʿAbd Allah, un des chambellans particuliers d'Al-Malik aṣ-Ṣâliḥ Nadjm ad-Dîn Ayyoûb, mort en 647, le même qui fonda le Ḥauḍ Ibn Hanas. Cf. Maḳrîzî, II, p. 133.

[3] Cf. plus haut, p. 58.

[4] N° 61; Plan Grand-Bey, n° 146; ʿAlî Pâchâ Mobârek, II, p. 45.

[5] Cf. Maḳrîzî, II, p. 399.

[6] Cf. plus haut, p. 68.

[7] Ṭogtakîn, طغتكين, dans les mss. de Paris.

des allées spacieuses et était surmonté de kiosques qui regardaient les quatre points cardinaux. L'endroit où est maintenant la rue de la Madrasat al-Bondouḳdâryyat lui faisait face. Sur un des côtés du khaṭṭ, il y avait un jardin appelé Boustân al-Wazîr ibn al-Magraby dans lequel on remarquait un bain d'eau salée. A ce jardin s'en rattachait un autre appelé Boustân Chadjar ad-Dourr, etc.[1] ».

Nous avons étudié en détail ce passage en parlant du Jardin de Saîf al-Islâm. Nous avons vu que ce parc avait été loué par l'Émir Al-Gatamy et que, couvert d'habitations sous les Mameloûks, il avait pris le nom de Ḥakar al-Gatamy. C'est sous Mouḥammad ibn Ḳalâoûn que l'Émir *Râs al-Maîmanat* Djankaly ibn Mouḥammad ibn Al-Bâbâ vint s'établir dans ce Ḥakar qui s'appella désormais Khaṭṭ Darb Ibn al-Bâbâ, خط درب ابن البابا[2].

Un demi-siècle plus tard, en 753, l'Émir Madjlis Saîf ad-Dîn Ṭâz choisit ce quartier pour y construire son palais. Le côté est de la Châriʿ al-Aʿdḥam était alors bordé, entre la Madrasat al-Bondouḳdâryyat et la Ṣalîbat de quelques mâsures que l'Émir s'empressa de faire abattre avec ou sans autorisation des propriétaires. L'Émir Mandjak dirigea la construction du nouveau palais et s'y tint lui-même jusqu'à ce qu'il fut complètement achevé. Il comprenait une maison d'habitation et une grande écurie[3].

L'inauguration de ce palais, le 17 Djoumâda II de l'an 754, fut l'occasion d'une grande fête où l'Émir Ṭâz invita le Sultan Al-Malik aṣ-Ṣâliḥ Ṣâliḥ et tous les grands émirs d'Égypte. Maḳrîzî remarque que ce fut la première fois qu'un sultan se rendit à l'invitation d'un de ses émirs. Après la mort de l'Émir Ṭâz, son palais fut l'habitation d'un grand nombre d'émirs de haut rang. Au cours du dernier

[1] هذا الخط يتوصل اليه من تجاه المدرسة البندقدارية بجوار حمام الفارقاني ويسلك فيه الى خط واسع يشتمل على عدّة مساكن جليلة ويتوصل منه الى الجامع الطولوني وقناطر السباع وغير ذلك وكان هذا الخط بستانا يعرف ببستان أبي الحسين بن مرشد الطائيّ ثم عرف ببستان نامش ثم عرف أخيرا ببستان سيف الاسلام (sic) طغتكين بن أيوب وكان يشرف على بركة الفيل وله دهاليز واسعة عليها جواسق تنظر الى الجهات الاربع ويقابله حيث الدرب الآن المدرسة البندقدارية وما في صفها الى الصليبة بستان يعرف ببستان الوزير ابن المغربيّ وفيه حمام مليحة ويتصل ببستان ابن المغربيّ بستان عرف اخيراً ببستان شجر الدرّ الخ. *Khiṭaṭ*, II, p. 134.

[2] Maḳrîzî, II, p. 134 et 135. Sur l'Émir mongol Djankaly, cf. Quatremère, *Sultans Mamlouks*, II (2), p. 228-229.

[3] Maḳrîzî, II, p. 73. L'Émir Madjlis Saîf ad-Dîn Ṭâz était un des six émirs arbitres (ارباب الحلّ والعقد, qui nouent et dénouent); il travailla à l'élévation au sultanat d'Al-Malik al-Moudḥaffar, d'Al-Malik an-Nâṣir Ḥasan et d'Al-Malik aṣ-Ṣâliḥ Ṣâliḥ; en 755 il fut chargé de la vice-royauté d'Alep.

siècle, le palais, admirablement conservé et qui constitue encore un des plus beaux specimens de l'architecture civile des Mameloûks, a été converti en école de jeunes filles musulmanes et c'est sous le nom de *Madrasat al-Banât* qu'il est connu actuellement dans la rue Souyoûfyyeh [1].

Un des premiers empiètements que les constructions des Mameloûks firent sur le jardin de Ṣaîf al-Islâm et sur la Birkat al-Fîl fut l'hippodrome ou *maîdân*.

Cet hippodrome était situé, d'après Maḳrîzî [2], entre la Birkat al-Fîl et le Khaṭṭ al-Kabch, c'est-à-dire à l'endroit où la branche méridionale de l'Étang commence à prendre une direction occidentale pour rejoindre les Ponts des Lions. L'emplacement de ce maîdân faisait partie, à l'origine, du jardin de Saîf al-Islâm, puis il fut converti en écurie commune pour les chevaux des mameloûks des Sultans. Ce fut l'Émir Zaîn ad-Dîn Ketbogâ qui, parvenu au sultanat, après la déposition du jeune Mouḥammad ibn Ḳalâoûn en Moharrem 694, songea à faire de grands travaux aux environs de la Birkat al-Fîl. En 695, une grande disette tomba sur la capitale et le Sultan, craignant un soulèvement du peuple, quitta la Citadelle et se transporta au Maîdân de Bâb al-Loûḳ [3], sur la rive droite du Khalîdj. C'est alors qu'il pensa à transformer les écuries communes en *maîdân* à la place de celui de Bâb al-Loûḳ. Il fit donc sortir les chevaux de ces écuries et établit un hippodrome qui dominait la Birkat et sur lequel il vint, pendant toute la durée de son règne, jouer au mail avec ses grands émirs.

Son successeur au sultanat, Al-Malik al-Manṣoûr Lâdjîn, négligea d'entretenir ce maîdân et plusieurs émirs songèrent à y construire des villas. Le premier qui s'y établit fut ʿAlam ad-Dîn Sandjar al-Khâzin, wâlî du Caire [4]. Beaucoup d'émirs l'imitèrent et élevèrent des habitations qui rivalisèrent de richesse et de magnificence. Le nouveau quartier, qui fut bientôt un des plus élégants et des mieux fréquentés, prit le nom de *Ḥakar al-Khâzin*, حكر الخازن.

Une partie du maîdân subsista cependant jusqu'au moment où le Sultan Al-Malik an-Nâṣir Mouḥammad ibn Ḳalâoûn construisit le Château de Bektimour As-Sâḳî sur la Birkat al-Fîl. Il enclava dans la nouvelle construction la surface entière de

(1) Cf. ʿAlî Pâchâ Mobârek, *op. cit.*, II, p. 46 et *Bulletin du Comité de conservation*, fasc. XI, 163e rapport.

(2) *Khiṭaṭ*, II, p. 198-199.

(3) Sur ce maîdân, cf. Maḳrîzî, II, p. 198.

(4) Maḳrîzî, II, p. 135. L'Émir ʿAlam ad-Dîn al-Achrafy était un des mameloûks du Sultan Ḳalâoûn qui devint trésorier (*khâzin*) sous le règne de son fils Al-Achraf Khalîl. Il dirigea ensuite les bureaux du gouvernement, fut gouverneur de Bahnasâ, puis du Caire et fut destitué en Ramaḍân 724. Il resta au Caire jusqu'à sa mort qui survint en Djoumâda 1 de l'an 735. Il laissa 14000 ardebs de grain et des biens considérables. Il avait fait construire un *masdjid* au Ḥakar al-Khâzin et un *khânkâh* au cimetière de Ḳarâfat où il fut enterré.

ce maîdân dont il fit les écuries du Château de Bektimour en 717. L'hippodrome de la Birkat al-Fîl n'existait donc plus à l'époque de Maḳrîzî.

Al-Malik an-Nâṣir Mouḥammad ibn Ḳalâoûn, très épris de restaurations et de constructions nouvelles, laissa, sur tous les points du Caire, des édifices qui témoignèrent de l'étendue de sa puissance. Mais ce fut surtout dans la troisième période de son règne qu'il entreprit les grands travaux qui lui sont attribués. Il fut en effet déposé deux fois du sultanat et deux fois restauré [1]. Lorsqu'il se trouva définitivement installé sur le trône, après la mort de Baîbars Al-Djâchenguir, il ne songea plus qu'à se concilier les grands émirs qui avaient favorisé son retour au sultanat. L'Émir Bektimour l'Échanson fut un de ceux-là.

En 717, Mouḥammad ibn Ḳalâoûn construisit pour lui une somptueuse demeure qui fut, au dire de Maḳrîzî, un des plus beaux palais du Caire. Il était situé sur la Birkat al-Fîl, vis-à-vis du Kabch. Après s'être emparé de tout ce qui restait de l'ancien maîdân de Ketbogâ, le Sultan voulut prendre une partie de la Birkat al-Fîl pour élargir les écuries du palais. Il s'adressa, pour avoir la confirmation juridique de son usurpation, au Grand Ḳâḍî Chams ad-Dîn al-Ḥarîry al-Ḥanafy. Celui-ci refusa d'abord, puis, voyant l'entêtement du Sultan à vouloir s'emparer du terrain qui lui manquait, il fit connaître l'affaire du Sultan à Sirâdj ad-Dîn Al-Ḥanafy en l'investissant de la juridiction de Miṣr, séparément d'Al-Ḳâhirat. Le Ḳâḍî jugea selon le désir du Sultan; mais il mourut deux mois après et Mouḥammad ibn Ḳalâoûn rendit à Chams ad-Dîn Al-Ḥarîry sa juridiction de Grand Ḳâḍî [2].

Le Palais et les écuries furent donc achevés avec un luxe inouï. La dépense journalière fut, dit-on, de 1500 dirhems d'argent bien que les pierres fussent fournies par le Sultan et que les ouvriers fussent des prisonniers que l'on avait extraits des cachots. Nous ne nous étendrons pas sur les magnificences de ce château que Maḳrîzî décrit en termes éloquents.

Quelques années après, en 732, le Sultan maria son fils Anoûk à la fille de Bektimour l'Échanson. Les cérémonies du mariage eurent lieu dans ce palais et l'Émir, par la magnificence qu'il déploya en cette circonstance, sut rivaliser de richesse et de générosité avec le Sultan. A la mort de Bektimour, ses biens furent administrés par ses descendants et le palais, qui était extrêmement beau, d'après Maḳrîzî, continua à être la demeure des plus grands émirs mameloûks jusqu'à l'an 817, époque à laquelle le Sultan Al-Malik al-Moûayyad partit à la tête d'une armée pour combattre l'Émir Nauroûz Al-Ḥâfidhy à Damas. Le Sultan, voulant

(1) Sur ces faits, cf. Quatremère, *Sultans Mamlouks*, II (2), p. 1 et seq., 126 et seq.

(2) Maḳrîzî, II, p. 68.

faire argent de tout, se rendit au palais de Bektimour, enleva le marbre qu'il remplaça par des pavés (*balâṭ*) et les treillages de fer qu'il remplaça par du bois; il s'empara également des portes et d'une partie des plafonds et vendit le tout à vil prix. Malgré ces déprédations, le palais était encore debout à l'époque de Makrîzî et les émirs l'habitaient

Puis ce fut la partie sud de l'Étang de l'Éléphant, la Birkat al-Fîl aṣ-Ṣougra, qui fut attaquée quelque temps après. En 747, l'Émir Argoûn Al-Kâmily, nâïb (vice-roi) d'Alep et de Damas, construisit à cet endroit, au milieu de la Grande Digue, un palais où il fit entrer 20 coudées de la terre de la Birkat al-Fîl [1].

Il est curieux de suivre jusqu'à nos jours l'histoire des édifices dont nous venons de parler. ʿAlî Pâchâ Mobârek [2] dit avoir vu dans des actes de propriété relatifs à des maisons de la Chârîʿ Noûr adh-Dhoulâm, que cette rue était appelée autrefois Darb al-Khâdim, درب الخادم, et antérieurement Ḥakar al-Khâdim, حكر الخادم, nom qui n'était qu'une altération de Ḥakar al-Khâzin. La Chârîʿ Noûr adh-Dhoulâm va du palais de Ḥilmyyat à la rue Marasînâ, ancienne Grande Digue. Elle doit son nom à la Zâwyat du Chaikh Noûr adh-Dhoulâm qui recouvre le tombeau de ce personnage, au milieu de cette rue, vis-à-vis le palais de l'Émir Moustapha Pâchâ Riâḍ, ancienne Madrasat al-Bachîryyat construite par l'Émir Saʿd ad-Dîn Bachîr en 761 de l'hégire.

« Cette madrasat, dit Makrîzî, est en dehors du Caire, au Ḥakar al-Khâzin, dominant sur la Birkat al-Fîl. A son emplacement se trouvait une mosquée connue sous le nom de Masdjid Sonkor as-Saʿdy, le même qui bâtit la Madrasat as-Saʿdyyat. L'Émirat-Ṭawâchî Saʿd ad-Dîn Bachîr al-Djamdâr an-Nâṣiry la démolit, construisit sur son emplacement cette madrasat en l'an 761 et y établit une bibliothèque; elle est une des madrasats les plus élégantes [3]. »

Il est clair que la situation de ce collège dans la Chârîʿ Noûr adh-Dhoulâm confirme l'identification de cette rue avec l'ancien Ḥakar al-Khâzin.

Quant au palais de Bektimour as-Sâkî, les termes dans lesquels Makrîzî en

[1] Makrîzî, II, p. 73. L'Émir Saîf ad-Dîn Argoûn, connu d'abord sous le surnom d'Aṣ-Ṣaghîr (le petit), puis sous celui d'Al-Kâmily, était *émir de cent* sous Al-Malik al-Kâmil Chaʿbân. Il fut promu à la vice-royauté d'Alep par le Sultan Al-Ḥasan en 750, puis, en 752, à la vice-royauté de Damas. Revenu au Caire en 755, à la demande du Sultan Ṣâliḥ, il fut exilé un an après à Alexandrie où il mourut en Chawwâl 758.

D'après ʿAlî Pâchâ Mobârek, la maison d'Argoûn al-Kâmily aurait été à l'emplacement où se trouve actuellement le Ḥoch Ibrahîm Cherkes, vis-à-vis la Mosquée d'Al-Djâoûly. Cf. *Al-Khiṭaṭ al-Djadîdat*, II, p. 119.

[2] *Op. cit.*, II, p. 126.

[3] هذه المدرسة خارج القاهرة بحكر الخازن المطل على بركة الفيل كان موضعها مسجدا يعرف بمسجد سنقر السعديّ الذى بنى المدرسة السعدية فهدمه الامير الطواشى سعد الدين بشير الجمدار الناصريّ و بنى موضعه هذه المدرسة فى سنة احدى وستين وسبعمائة وجعل بها خزانة كتب و هى من المدارس اللطيفة. *Khiṭaṭ*, II, p. 399.

parle ne permettent pas d'en déterminer exactement la situation. Il dit que ce palais était vis-à-vis du Kabch et donnait sur la Birkat al-Fîl. ʿAlî Pâchâ Mobârek [1] s'est cru autorisé, par cette indication vague, à identifier le palais de l'échanson avec la fabrique d'armes dite *Warchat al-Ḥauḍ al-Marṣoûd* située dans la rue du Ḥauḍ al-Marṣoûd, ancienne Chârîʿ al-Kabch, vis-à-vis du Ḥoch Ayyoûb-Bây, c'est-à-dire vis-à-vis de la Kalʿat al-Kabch. Cette fabrique est l'ancienne habitation de l'Émir Ḳâsimite Ṣâliḥ-Bây [2], construite par celui-ci vis-à-vis du Kabch, en 1172, sur tout ou partie de l'emplacement du palais de Bektimour. Aucune inscription, aucun vestige d'ancienne construction ne révèlent à cet endroit l'existence d'une des plus somptueuses demeures que les Mameloûks, à l'apogée de leur puissance, aient construites dans la banlieue du Caire.

Nous terminerons ce chapitre en parlant d'un édifice religieux situé au sud-est de la Birkat al-Fîl, à l'est et à proximité du Ḥakar al-Khâzin, la Mosquée d'Ouzbak al-Yoûsoufy. Cette Mosquée se trouve actuellement sur le côté ouest de la Chârîʿ Ouzbak qui va de l'extrémité de la Ṣalîbat à la Birkat al-Fîl [3]. C'était anciennement une madrasat, œuvre de l'Émir Saîf ad-Dîn Ouzbak al-Yoûsoufy en 900 de l'hégire. Ibn Iyâs [4] est le seul historien qui, en termes très brefs d'ailleurs, parle de cette construction, postérieure à Makrîzî.

La date de cet édifice est confirmée par l'inscription inaugurale, publiée par Mehren [5] et, plus récemment, par M. Van Berchem :

« A ordonné la construction de cette Mosquée Son Excellence Saîf ad-Dîn Uzbak al-Yûsufi, émir chef des mamlouks du sultan Malik Achraf (Qâyt-bây). A la date du mois de Chaʿbân de l'année 900 de l'hégire (mai 1495) [6]. »

La Madrasat d'Ouzbak al-Yoûsoufy est le dernier édifice construit par les Mameloûks aux environs de la Birkat al-Fîl.

[1] *Op. cit.*, II, p. 123-124.

[2] Sur cet émir, cf. Djabarty, *op. cit.*, II, p. 213 et seq.

[3] Cf. ʿAlî Pâchâ Mobârek, II, p. 126; IV, p. 55.

[4] *Op. cit.*, I, p. 288 et 356; II, p. 129, 158, 213, 259, 292, 304.

[5] *Câhirah og Kerâfat*, II, p. 42.

[6] بسملة [*Korân*, IX, 18...] امر بانشاء هذا المسجد الجامع المقرّ الأشرف الكريم العالى السيفي ازبك اليوسفي أمير رأس نوبة النوّاب الملكي الأشرفي بتأريخ شهر شعبان المكرّم سنة سبعمائة من الهجرة. Trad. de M. Van Berchem, *op. cit.*, p. 528.

La rive occidentale de l'Étang, ancien Boustân al-Ḥabbânyyat, s'est couverte d'habitations pendant ces trois siècles de domination mameloûke. La Chârï' al-Ḥabbânyyat, que nous avons déjà citée comme recouvrant l'emplacement de l'ancienne Ḥârat al-'Aïdânyyat, longe le Khalîdj depuis Bâb al-Khalḳ jusqu'à l'emplacement de l'ancien Khaṭṭ Ḳaboû al-Karmâny, non loin de la Mosquée de Bachtâk. Les Chârï' Darb al-Djamâmîz et al-Louboûdyyat font suite à la Ḥabbânyyat jusqu'à Sayyîdat Zaïnab. La Mosquée de l'Émir Timrâz, appelée Djâmi' al-Bahloûl[1], construite en 876, est le seul édifice de l'époque mameloûke que l'on trouve dans ce tronçon de la grande artère occidentale qui rejoint l'artère méridionale en suivant une direction parallèle à la Chârï' al-A'dḥam.

[1] Sur cette Mosquée, cf. Van Berchem, p. 428; Mehren, II, p. 37; 'Alî Pâchâ Mobârek, IV, p. 70; Ibn Iyâs, II, p. 134.

CHAPITRE IV.

RÉCAPITULATION.

Ici doit s'arrêter notre histoire de la partie méridionale du Caire. Aucun événement important n'est venu, durant tout le cours de la domination ottomane, modifier le plan si compliqué des quartiers de Ṭoûloûn, du Kabch et de la Birkat al-Fîl. Si les Ottomans ont laissé en grand nombre des monuments religieux et des édifices d'utilité publique, tels que bains, fontaines, etc., ils n'ont modifié en rien l'aspect de ces quartiers. Leurs travaux ne recouvrent aucun des lieux que nous avons décrits; ils sont d'ailleurs encore visibles et ne témoignent d'aucune perfection architecturale : ils n'ont donc pas leur place dans notre étude. Mais avant de terminer ce rapide exposé, il ne sera pas sans intérêt de jeter un regard en arrière sur le mont Yachkour, ce plateau rocheux jeté au milieu de la plaine de Fosṭâṭ Miṣr, entre la chaîne du Moḳaṭṭam et le lit actuel du Nil.

Oratoire vénéré par les premiers conquérants de l'Égypte, puis par les premiers 'Abbâsides, le plateau devient rapidement le noyau d'une nouvelle ville, la capitale des Ṭoûloûnides. Ils y élèvent une Mosquée et un palais du gouvernement qui rivalise pendant quelque temps avec le merveilleux château d'Aḥmad ibn Ṭoûloûn aux Ḳaṭâï'. Devenu, après la chute des Ṭoûloûnides, la demeure des gouverneurs d'Égypte, ce palais, qui était contigu à la Mosquée, se trouve abattu et sur son emplacement s'étend alors une vaste place inhabitée. Pendant ce temps, les Ikhchîdites, à leur tour, ont élevé, sur le versant occidental du plateau, un palais qui devient leur séjour favori, le Palais de l'Éléphant — Dâr al-Fîl — dominant l'Étang de Ḳâroûn qui s'étend à ses pieds. La Dâr al-Fîl disparaît, en même temps que le Palais de l'Émirat, dans la tourmente qui accompagne l'entrée du Ḳâïd Djauhar à Miṣr.

Al-Ḳâhirat est fondée. Le siège du gouvernement est transporté dans les deux palais que les Khalifes fâṭimites se sont fait construire dans la nouvelle capitale. Le mont Yachkour est abandonné; les calamités du règne d'Al-Moustanṣir ne font qu'augmenter le monceau de ruines qui s'accumule déjà sur l'emplacement des

anciens Kaṭâï'. La Mosquée toûloûnide reste seule, debout au milieu des décombres.

Lors de la chute de la dynastie fâṭimite, la banlieue sud du Caire est, il est vrai, débarrassée de ses ruines; mais les habitations n'y sont pas nombreuses. Le spectateur qui, du haut du Djabal Yachkour, regarde la plaine qui s'étend à ses pieds, depuis la Birkat al-Fîl jusqu'à Miṣr en longueur et, en largeur, depuis la Citadelle jusqu'au rivage du Nil, n'y voit que des jardins luxuriants qui se tassent autour du plateau du Kabch et de l'Étang de Ḳâroûn.

C'est cette hauteur que choisit Al-Malik aṣ-Ṣâliḥ Nadjm ad-Dîn Ayyoûb pour y construire un pavillon, juste à l'emplacement de l'ancienne Dâr al-Fîl des Ikhchîdites. Le plateau du Kabch ne devient pas pour cela le siège du gouvernement, ni même l'habitation particulière des princes ayyoûbites et mameloûks, qui continuent à résider à la Citadelle. Tour à tour refuge des Khalifes 'abbâsides, prison d'État, hôtel des Ambassadeurs et demeure des grands dignitaires de la dynastie baḥrite, le château du Kabch, après avoir subi quelques transformations importantes, finit par être abattu définitivement, sans avoir joué de rôle capital dans l'histoire. Ses murailles démantelées servent encore une fois de refuge à un puissant parti militaire au cours d'une guerre civile; remarquées par les voyageurs qui ont visité le Caire depuis trois siècles, elles intriguent encore les passants par leur masse imposante.

La construction des Belvédères du Kabch a remis en vogue ce quartier abandonné depuis plusieurs siècles : sur l'emplacement de l'ancien palais de l'Émirat s'élèvent des marchés et caravansérails qui, après de nombreuses transformations, finissent par disparaître non sans laisser de nombreux souvenirs dans le quartier. Sur la lisière septentrionale du quartier du Kabch, une magnifique artère se dessine, la Ṣalîbat, bordée sur ses deux côtés de somptueux hôtels et d'édifices religieux qui témoignent de la piété des grands émirs mameloûks. L'arrivée des Orientaux au Caire, à la suite de la prise de Bagdâdh par les Mongols, achève de peupler cette banlieue, tandis que les palais des émirs Sandjar al-Khâzin, Bektimour as-Sâḳî et Argoûn al-Kâmily forment autour de la Birkat al-Fîl une ceinture qui tend à se resserrer de plus en plus, empiétant sur la surface de l'Étang.

Comme nous l'avons dit en commençant ce chapitre, ni la domination ottomane, ni l'occupation française n'ont apporté de modifications appréciables à ces quartiers. Même au cours du dernier siècle, l'aspect des quartiers sud du Caire a peu changé. Si l'on en excepte la construction des palais de Ḥilmyyat et de Darb al-Djamâmîz qui a fait disparaître de la carte du Caire le grand bassin de la Birkat al-Fîl, nous n'avons pas de travaux importants à signaler. La Birkat al-Fîl, réduite à cette étroite branche qui se dirigeait vers les Ponts des Lions sous le nom de Birkat

al-Fîl aṣ-Ṣougra, est à présent desséchée et couverte de jardins brûlés par l'ardeur du soleil et qui ne tarderont pas à disparaître.

L'emplacement de la Birkat Ḳâroûn, plus éloigné du centre de la capitale, conservera plus longtemps les vergers qui le recouvrent. L'Étang, dont une petite partie était encore visible en 1798 (Birket el-Molla), est également desséché et un nouveau faubourg, placé sous le patronage de Sayyîdat Zaînab, s'étend très loin vers le sud, comme pour rejoindre Miṣr, aujourd'hui entièrement déchue. Enfin, au cours de ces dix dernières années, le Khalîdj a été comblé sur toute sa longueur et le nouveau boulevard qui s'élève sur son emplacement tend de jour en jour à enlever toute l'importance commerciale de l'ancienne artère occidentale. La création d'une vaste place devant la mosquée de Sayyîdat Zaînab et la disparition des Ponts des Lions ont été les conséquences de ces travaux d'assainissement.

Quel avenir est réservé à ces quartiers populeux, à cet enchevêtrement inextricable de ruelles tortueuses? Il est facile d'en prévoir le prochain anéantissement. La Grande artère méridionale, étroite et sinueuse, demande à être élargie; les terrains vagues qui avoisinent encore l'enceinte sud du Caire recevront le trop-plein de la population indigène dont l'accroissement est continu; les derniers vestiges de la Ḳal'at al-Kabch tomberont sous la pioche des démolisseurs : seule, la Mosquée toûloûnide, qui a résisté à toutes les révolutions du temps, restera tout en haut du mont Yachkour pour témoigner du passage en ces lieux d'une dynastie éphémère, mais dont la poussée fut puissante dans l'histoire de la civilisation.

INDEX

DES NOMS DE PERSONNES[1].

[1] Nous avons omis dans notre index les noms d'auteurs, tels que Maḳrîzî, Ibn Doukmâḳ, Van Berchem, ʿAlî Pâchâ Mobârek, etc., qui se trouvent fréquemment au cours de notre travail.

INDEX

DES NOMS DE LIEUX[1].

[1] Nous avons respecté, dans nos citations d'auteurs européens, les transcriptions adoptées par ces auteurs pour les noms propres arabes. C'est ainsi que, citant une traduction de M. Van Berchem, nous avons écrit Chaikhû al-ʿUmari et Coran; citant Marcel, Sekkeh el-Mousalleh, etc. Nous avons fait figurer quelques-unes de ces transcriptions dans notre index.

Nous nous voyons dans l'obligation de reconnaître une lacune dans notre système de transcription. Nous avons transcrit par le groupe *dḥ* la lettre ظ qui se rend habituellement par *dh* souligné d'un trait ou marqué d'un point entre les deux lettres. Ce dernier groupe n'ayant pu être formé avec les caractères typographiques dont nous disposons, nous avons été contraint de pointer une des deux lettres du groupe et cette lettre s'est trouvée être l'*h*. Le groupe *dḥ* représente donc la lettre ظ et non le د suivi d'un ح.

TABLE DES MATIÈRES.



1



2

Phototypie Berthaud, Paris

MASṬABAT FARʿAOÛN

(Ruines de la Ḳalʿat al-Kabch).

DJABAL MOKATTAM

É
N S
O

AL-KÂHIRAT

CITADELLE
(Kal'at al-Djabal)

MAÎDÂN

AL-KAṬÂÎ'

HIPPODRÔME D'IBN TOÛLOÛN

BÂB ZOUAÎLAT

MOSQUÉE MOÛAYYAD

DÂR AT TOUFFÂH

BIRKAT AL FÎL

MOSQUÉE BACHTÂK

KANṬARAT AK-SONKOR

MOSQUÉE IBN TOÛLOÛN

YACHKOUR

KÎMÂN TOÛLOÛN

BIRKAT KAROÛN

AL-'ASKAR

KANṬARAT AS-SADD

LÉGENDE

BANLIEUE MÉRIDIONALE D'AL-KÂHIRAT

Limites des Constructions :

antérieures à l'époque fâṭimite

datant de

postérieures à

Parties subsistantes

A. GOMBERT.

BANLIEUE DE LA PORTE DE ZOUAÎLAT SOUS LES FÂṬIMITES ET LES MAMLOÛKS.

A. GOMBERT, d'après la Carte de la Commission d'Égypte

LA PARTIE MÉRIDIONALE DU CAIRE, D'APRÈS LE PLAN DE LA COMMISSION D'ÉGYPTE.